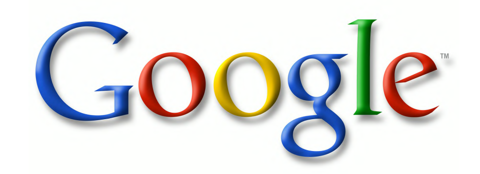






# L'AMERIQUE

# PROTESTANTE

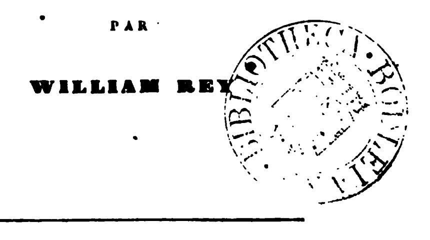
Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

# L'AMÉRIQUE
# PROTESTANTE

## NOTES
## ET OBSERVATIONS D'UN VOYAGEUR

PAR

WILLIAM REY




TOME PREMIER

PARIS
JOËL CHERBULIEZ, ÉDITEUR
10, RUE DE LA MONNAIE, 10
A GENÈVE, MÊME MAISON

1857

# INTRODUCTION

L'auteur de ce voyage s'était occupé des Etats-
d'Amérique, et avait senti naître sa sympathie po
monde protestant et libéral où l'humanité voit déj
jours meilleurs, lorsque l'occasion de l'étudier de
lui fut offerte au commencement de 1855. Il visi
Etats du Nord, et quoique les églises et les œuvres
gieuses appelassent d'abord son attention, il ne
gea pas de recueillir ce qu'il put de lumières sur l'en
ble de cette civilisation encore nouvelle.

Il n'appartient plus aux seuls voyageurs angl

donner cours dans la presse européenne à leurs appréciations sur les Etats-Unis, et il faut attribuer aux relations plus bienveillantes des visiteurs du continent, les vues équitables que l'on commence à accueillir sur la civilisation américaine. N'y avait-il pas comme une continuation d'injustice, envers ces descendants des puritains qu'on avait tourmentés et exilés, à les juger d'après la mesure des salons britanniques; à exiger le fashionable d'un peuple qui défriche la plus épaisse forêt, et à condamner le système libéral et démocratique, parce qu'on a été soi-même nourri de traditions nobiliaires et monarchiques ?

L'Europe contemple avec un mélange d'étonnement, de crainte et d'espérance, le spectacle de plus en plus imposant que présentent les Américains du Nord. Les Anglais eux-mêmes semblent comprendre combien tout renouvellement des luttes passées avec leurs frères Yankee, serait fatale au monde protestant ; et ils commencent à donner la main d'association à la nation qui partage seule avec eux la responsabilité d'évangéliser les extrémités du globe. Pour sortir l'Europe de ses misères de toute nature et pour mettre fin à l'engourdissement séculaire des facultés chez le plus grand nombre, il ne faut rien moins que le stimulant des bons exemples fournis par les deux grandes nations évangéliques.

L'auteur a été, d'un bout à l'autre, dirigé par le dé-

sir sincère de ne point faire céder la franchise à l'affection, et de ne point taire ce qui dans l'opinion de tout chrétien, demande aux Etats-Unis un perfectionnement ou une réforme. Heureuse la nation qui peut subir un examen prolongé sans démériter du respect.

# L'AMÉRIQUE
# PROTESTANTE

## NOTES

## ET OBSERVATIONS D'UN VOYAGEUR

## CHAPITRE Ier

### Journal de la traversée

*Samedi* 28 *avril* 1855. — Cette après-midi j'ai passé des quais de Liverpool sur un petit bateau à vapeur encombré de passagers. Il s'est dirigé vers un énorme steamer ancré au milieu de la Mersey, l'*Asia*, bâtiment de la compagnie *British and American mail steam Company*, capitaine Lott, destiné à porter à Boston plus de deux cents passagers. Nous escaladons ce mammouth flottant et lui confions nos vies. Faute de m'y être pris à temps pour être bien logé, je dois m'installer avec mes effets dans un vilain trou noir, qui est la ca-

bine, disons la cabane, du second officier, placée sur le pont. Le seul confort qu'elle offre serait d'être, en cas de naufrage, plus à portée de sauter à la mer, que ne le sont les passagers logés sous le pont. Aucun autre avantage ne compense les mille ennuis inévitables dans une cellule étroite où nous serons deux personnes. Un passager canadien m'a devancé et s'est déjà installé suivant ses goûts. J'ai payé 26 livres sterling 5 shellings pour mon billet de première place ; les secondes coûtent 16 livres sterling ; la table est comprise dans les deux cas.

L'heure du départ n'est pas observée, afin de donner plus de temps à la poste de Liverpool pour achever sa manipulation. Le petit bateau à vapeur qui nous a amenés reste amarré à tribord de notre château flottant ; des employés postaux y sont occupés jusqu'à la dernière minute à timbrer les lettres en retard, que leur apportent des canots arrivant de tous côtés. Enfin, à un signal donné, on embarque une cinquantaine ou soixantaine de gros sacs, quelques tonnes pesant de lettres et de journaux pour le Nouveau-Monde. Il est quatre heures et demie. L'*Asia* s'ébranle, le canon gronde, et nous descendons majestueusement la boueuse Mersey. Adieu, Liverpool ! adieu, docks merveilleux et flottes qui entrez et sortez ! adieu, l'Ancien-Monde ! La mélancolie est inséparable d'un pareil moment, où l'on a devant soi l'Océan et l'avenir, et derrière soi tout ce que l'on a connu et affectionné. Mais la vie matérielle va nous rappeler ses exigences : une cloche sonne et les tables du grand

salon réunissent plus de cent personnes autour d'un dîner splendide.

*Dimanche* 29 *avril.* — Je n'ai pu dormir cette nuit. Ma couchette est un trou resserré à faire horreur; entre ma figure et la couchette supérieure il y a à peine place pour mon nez, et un Lilliputien ne réussirait pas, dans de telles conditions, à se mettre sur son séant. Pour se lever et se coucher, le Canadien et le Suisse font à tour, faute de place; les honneurs de la cuvette et du pot à eau alternent pareillement. Au lever, un temps magnifique se charge de me consoler. Pendant toute la journée, nous ne perdons pas de vue les côtes d'Irlande que nous contournons du côté du sud. Cork est aperçu à l'aide du télescope. Il y a dans ces parages des phares flottants et sonnants, formés d'un navire à l'ancre; au sommet du mât, une cloche tinte continuellement par le mouvement de la mer, et d'autant plus fort que le temps est mauvais. Des bateaux-pilotes sont aperçus çà et là en croisière; ils ont de grands numéros peints sur leurs voiles.

Je ne me serais jamais représenté ce qu'est l'*Asia,* navire de huit cents chevaux, grand au moins comme une frégate, ayant une rue de cabines, bordant le contour du pont; de sorte que le passager matinal peut se promener de porte en porte et présenter ses civilités aux amis dont la toilette est moins avancée. Le tour de ce splendide navire fait une promenade de plus de 200 pas. Nous sommes cent cinquante passagers de première classe et cinquante de seconde; l'équipage,

les chauffeurs et les stewards font cent vingt hommes. Dans le grand salon des premières, qui est le principal des édifices bâtis sur le pont, cent personnes, je les ai comptées, se placent quatre fois par jour commodément à deux rangées de tables pour les repas, et seize à dix-huit stewards circulent avec un ordre parfait dans le couloir pour nous servir.

Les repas sont les grands événements de la journée. La cloche les annonce. Quand tout le monde est assis, chaque service amène une série d'évolutions militaires de la part des seize stewards. Ils entrent en ordre et au pas, et se rangent dans le couloir; des plats couverts leur passent de main en main jusqu'au chef steward, garçon fleuri et à gros favoris, qui les place, *propria manu*, sur les tables. Lorsque tout est prêt, un timbre résonne, et seize couvercles en métal sont enlevés des plats par le bras droit des garçons; — second timbre, changement de front des garçons; — troisième timbre, seize couvercles sont enlevés du bras gauche; — quatrième son du timbre, les seize sortent de la salle, emportant leurs trente-deux couvercles en métal anglais dont quelques-uns, ceux des roast-beefs par exemple, sont grands comme des boucliers. Ces chocs de couvercles métalliques forment un bruit de bataille, une sorte de mêlée renouvelée des soldats antiques; l'assemblée ne manque jamais de rire de ce fracas affecté. Les seize rentrent en colonne, et le son du timbre annonce que désormais chaque convive peut demander laconiquement au garçon qui se tient derrière lui le

mets qu'il préfère. Une étude attentive de la cinquantaine de plats composant le menu du dîner a été déjà faite par tout le monde, au moyen d'une longue carte déposée à bon nombre d'exemplaires sur les tables. La qualité épicée des mets, et le principe qu'en mer il faut manger au delà de sa faim pour éviter d'être *sick*, complètent ce tableau épicurien. Les vins se payent à part ; un Français, mon vis-à-vis, a reconnu le premier avec désespoir que ce sont tous des vins chimiques.

La beauté de la soirée et l'éclat des astres nous ont procuré une jouissance calme et bien sentie. Ce grand ordre d'en haut, comparé à l'état de lutte des hommes en bas, pour ne citer que la Crimée, ne prouve que trop leur désordre moral. Si quelqu'un, ayant perdu le sentiment du bien et de l'ordre, disait : Dieu a voulu la société telle qu'elle est ; il a créé l'homme pour naître, se combattre et mourir; je lui répondrais : « Regarde la sphère étoilée. Ces mondes combattent-ils ? Ils ne sont que des corps bruts, sans pensée ni sentiment, et cependant ils ont des rapports parfaitement harmoniques. Et l'homme, qui est bien plus excellent, serait créé par le même Être pour s'entrechoquer et se faire souffrir uniquement ? Non ! Dieu veut faire un ouvrage meilleur que cela ; l'homme, créé pour une harmonie bien supérieure à celle des corps bruts, a violé sa loi ; notre travail doit être qu'elle soit restaurée. Le bonheur sera d'avoir fini tout son ouvrage de fidèle et de pacifique, et de s'entendre dire par le Sauveur : « Ve-« nez, vous les bénis de mon Père, jouir du royaume

« qui vous a été préparé dès la fondation du monde! » C'est une si grande chose pour nous de nous reposer après un peu d'ouvrage! Nous l'aurons, et un autre sentiment délicieux. Si quelqu'un pense à nous un peu d'avance, cela nous ravit: « Comment, « il a pensé à moi lorsque je l'oubliais! » Mais Dieu sera reconnu, à chacun de nos pas, y avoir pensé de toute éternité! Nous sommes par lui, tout entiers; être tout entiers pour lui est le raisonnable; mais à peine pouvons-nous comprendre cela cependant.

30 *avril.* — La nuit a été bonne et j'ai pu dormir plus de six heures dans mon lit étroit, sans être dérangé par les cris, les manœuvres et les courses des matelots dont le pont est le théâtre. Hier, après midi, nous filions onze nœuds et demi et toute la nuit nous avons fait douze nœuds, favorisés par un vent nord-est qui règne depuis dix mois sans varier. Aussi notre immense navire avance-t-il toutes voiles dehors, sur une mer modérement agitée, et il ne subit qu'un léger tangage et point de roulis. On n'entend pas dire qu'un seul passager soit incommodé jusqu'ici, et si la mer est mauvaise plus tard, elle nous trouvera, j'espère, peu sensibles à son changement d'humeur. A force de nous exercer sur le pont, nous avons fait des progrès dans l'acquisition du pied marin.

1er *mai.* — C'est le quatrième jour de notre navigation, et le vent n'a pas varié, toujours nord-est modéré, nous poussant toutes voiles dehors, à raison de onze à douze nœuds par heure; c'est bien *plus de cent* lieues par jour. — Hier soir des pas-

sagers ont chanté sur le pont des airs anglais et écossais, en s'accompagnant du violon, et cela durait encore à minuit. Le même club improvisé joue pendant la journée, avec des plaques de bois à un jeu nommé, je crois, *shuffle-board.* — Un d'eux s'amuse à grimper à l'échelle de corde d'un mât; l'équipage accourt avec des cris de joie, et lui fait payer une bouteille de rhum, amende convenue pour ces cas-là. — Un Allemand a une petite souris blanche mue par un ressort, et fait courir son joujou sur le plancher. — Quelques dames, plus ou moins empaquetées dans des couvertures, sont couchées sur les bancs et sur le pont; on dirait de longs sacs quadrillés d'où sortent quelques têtes, accusant ici le sommeil, là la lecture; une main sort d'un sac pour jouer le trictrac, et une autre pour accepter d'un air peu empressé des mets délicats qu'apportent les stewards. Le soir les couvertures-sacs sont remplacées par des toilettes soignées tout le monde s'installe dans le grand salon, pour lire, prendre des rafraîchissements, jouer aux cartes et faire des paris.

Une nouvelle acquisition est faite à notre petit cercle de causeurs et de fumeurs établi sur le pont, près de la cheminée du vapeur. C'est un Français gai, spirituel, disant quelque chose de fin et d'amusant sur tous les sujets, mais sans opinions arrêtées. J'en excepte une; il a été habitué à confondre l'idée de civilisation avec celle de corruption, et résiste à ceux qui nient cette définition pour la société anglo-saxonne; il discute en faveur de sa synonymie, et arrive presque au but tant qu'il ne

s'agit que de la civilisation latine, romaine, catholique, ce qui est une seule chose.

2 *mai.* Le temps a commencé à se couvrir aujourd'hui, le vent a tourné au sud, et nous avons essuyé quelques petits grains avec pluie. Le capitaine Lott, qui est un oracle dans sa profession, avait annoncé tout cela dès le matin, pour avoir remarqué un arc lumineux vers l'horizon du sud.

Notre course rapide vers l'ouest se juge par les relevés du Journal du capitaine, affichés chaque après-midi sur la porte du grand salon. On y lit la latitude et la longitude observées à midi, et le nombre de milles parcourus dans les dernières vingt-quatre heures. Les intervalles d'un midi à l'autre sont accrus d'une trentaine de minutes par la direction de notre navigation ; cela fait que les journées ont une longueur inusitée dont on s'aperçoit fort bien, surtout au retard qu'éprouve le lunch; les aiguilles de l'horloge indiquent déjà 12 h. 25 m. ou 12 h. 30 m., lorsqu'un officier vient dire : Midi ! On ramène alors les aiguilles sur 12 heures et la cloche sonne le lunch.

3 *mai.* — Vent de sud violent. Les tables du grand salon ont été garnies sur leurs bords de cadres saillants appelés *guards,* je crois, pour empêcher les assiettes et les plats de tomber. Cet arrangement dans le salon et d'autres plus importants pris sur le pont, ont un air grave ; le mot de sinistre serait pour le moment exagéré. — Jeu de paume très-vif et incommode entre les nombreux Canadiens, qui courent sur le pont, lancent leurs *projectiles,* poussent, inquiètent, atteignent et

renversent tout le monde. — Un officier du bord fait une brillante affaire en mettant en loterie une vieille montre, à dix shellings le billet. — La vérité me force à consigner dans mes notes que je me suis plaint au steward de ma cabine d'avoir senti des punaises dans mon lit. Le démenti d'usage et bien prévu a été la réponse première à une assertion aussi mal sonnante; mais je pousserai l'affaire jusqu'au chef des stewards, s'il le faut.

*4 mai.* — Le navire a terriblement roulé dans la nuit; les secousses me réveillent une dernière fois à cinq heures du matin. Fracas d'une pacotille de faïence qui se casse dans la cuisine en face de ma cabine; à ces bruits aigus se joint le timbre plus grave et tout différent d'un grand nombre de couvercles en métal, casseroles et chaudrons roulant et s'entre-choquant avec un son de tam-tam. L'accident se renouvelle par trois fois. Le chef cuisinier s'est habillé à la hâte; il arrive, et applique une longue admonition et des instructions nouvelles à ses aides maladroits. — Je travaille à m'habiller; c'est difficile; la cabine s'agite comme folle. La mer en frappe la paroi extérieure, bondit par-dessus et retombe en déluge devant ma porte sur le pont. Je me hasarde à sortir, et n'ai pas encore lâché le loquet de la porte, qu'une cascade se déverse sur ma tête; je fuis vers le *quarter-deck* pour en gravir les marches et trouver une place plus sèche, quand un spectacle océanique inconnu me trouble pour quelques instants. Une montagne noire, qui me paraît surplomber le navire du double de sa hauteur, nous touche presque et nous prend ma-

jestueusement en flanc, à bâbord, pendant qu'une autre plus haute, plus abrupte, a déjà passé à tribord et s'éloigne, nous laissant au fond de la vallée creusée entre elles : « Pauvres gens que « nous sommes entre ces deux enfants cour- « roucés de Neptune! qu'allons-nous devenir? » Telle est ma première pensée. Fort effarouché, je monte rapidement l'escalier qui conduit au quarter-deck, et là je cherche à habituer peu à peu mes nerfs à ce désordre atlantique. C'est bien autre chose que la Méditerranée. Ce qu'on appelait la surface de la mer est devenu un pays de collines panachées d'écume, et se mouvant en désordre. Trois passagers, seuls spectateurs de la scène, sont cramponnés à la barrière, disant : « *Very fresh gale. — Very fresh indeed.* » L'eau est noire, sauf là où l'écume balayée de la crête des vagues est projetée au loin par le vent; l'horizon est également noir. Deux navires passent très-près de nous; ils sont à la cape, mais impossible de communiquer ; ils ne répondent pas à nos signaux; — chacun pour soi. Notre immense vapeur n'est au milieu de ces collines qu'un pauvre esquif, secoué et tordu, une plongeante machine, laquelle le timonier a bien de la peine à conserver sa direction. Le capitaine est sur le pont et mettrait son ambition à rester librement sur ses jambes sans se tenir aux barrières; mais la mer a conspiré avec succès pour faire de lui un exemple de ce que la mécanique appelle équilibre instable. Il dit que ce que nous voyons n'est pas une tempête, quoique ce puisse en être le début. — Ce-

pendant Dieu nous épargnera cette épreuve. — Par une déplorable coïncidence les plus belles descriptions de tempêtes, de naufrages que j'ai lues dans ma jeunesse, sont revenues fidèlement se représenter à ma mémoire durant cette critique matinée. Le ballottement affreux, les bruits nautiques qui remplissaient nos oreilles avaient de quoi ahurir. J'ai pensé à la tombe immense qui était sous nos pieds, à la mer qui rendra un jour ses morts, et j'ai prié Dieu ardemment d'être à jamais délivré de cette crainte de la mort, qui aiguillonne et envenime tous nos maux. Les marins réfléchissent peu à ces choses, et leurs nerfs s'habituent entièrement aux sensations et au spectacle de la mer soulevée. J'avouerai que je m'y fis plus promptement que je n'espérais.

On n'a vu presque personne au déjeuner et au lunch ; mais l'après-midi la mer ayant passablement baissé, tout le monde s'est mis à l'air, comme des oiseaux battus par l'orage et joyeux de sécher leurs plumes, et on a proclamé que l'*Asia* est un bon navire. Le dîner a réuni presque toute la société. On avait appliqué aux tables de doubles rebords ou *guards* pour barricader plats, verres et assiettes dans de petits fossés. Les sauces ont été de peu d'usage, et les nappes en ont eu le meilleur.

5 *mai.* — Le temps s'est remis au beau et l'agitation de la mer n'a plus rien d'extraordinaire. La couleur de l'eau a un peu changé et nous sommes entrés la nuit dernière sur le banc de Terre-Neuve. On a reconnu aussi ce fait, à la présence d'un oi-

seau de mer blanc et noir, appelé oiseau du banc. Seraient-ce des morues qu'on voit sauter hors d l'eau à peu de distance ? Pas de grande curiosité pas de baleine jusqu'ici.

Les montagnes de glace qui viennent de l baie de Baffin chaque printemps, et les plateaux d glace que rejette en mer la débâcle du fleuve Saint Laurent, sont les seuls dangers réels que présen tent les parages du banc de Terre-Neuve. Ces pla teaux de glace peuvent casser les palettes de roues et faire perdre du temps en réparations Quant aux montagnes de glace on les redoute sur tout à cause des brumes qu'elles occasionnent au tour d'elles. Le capitaine, à son voyage précédent a déjà trouvé des glaces en abondance sur la parti nord du banc de Terre-Neuve ; aussi pour les évi ter passe-t-il cette fois beaucoup plus au sud, c qui allonge un peu le trajet jusqu'à Halifax. Nou sommes arrivés au milieu de la flotte des pêcheur français ; tout l'horizon était garni de navires l'ancre ou à la voile, et des canots sillonnaient l mer, posant ou levant des filets reconnaissable aux bouées de liége placées aux extrémités Chaque bouée porte un jalon avec un écriteau su lequel est le nom du propriétaire. Durant le dîne nous avons failli passer sur une de ces chalou pes qui levait des filets, et on a arrêté brusque ment la machine. A la fin du repas nous somme montés sur le pont et avons vu tout près de nou un autre canot portant cinq hommes. *Vive l'empe reur !* leur a crié un passager français, sous maire de sa commune. *Vivat !* ont répondu le

pêcheurs en agitant leurs chapeaux. Si un vent fort s'élève, ces pêcheurs en canot sont exposés à ne pouvoir regagner leur navire et leur sort est affreux, à moins qu'un autre bâtiment ne les recueille. Les morues qu'ils prennent sont bien gagnées. La pêche dure trois mois, et pendant la plus grande partie du temps, les bâtiments sont à l'ancre, furieusement secoués par la mauvaise lame qui règne toujours dans ces parages. C'a été pour tout le monde une extrême joie de revoir des êtres humains autres que ceux du bord ; nous allions finir par nous croire les seuls habitants de la planète.

Ces parages de Terre-Neuve sont un magasin de froid, un atelier de la nature à zéro degré, même au commencement de mai. Quand la brume nous enveloppe, ce qui arrive fréquemment, on fait jouer un énorme sifflet ou timbre à vapeur, imitant sur une grande échelle celui des locomotives ; les navires qui pourraient se trouver sur notre direction sont prévenus par là que si nous leur passons dessus, ce sera leur faute. L'*Asia* a déjà commis cette barbarie involontaire dans un précédent voyage ; il y a eu des vies perdues, et le capitaine en est devenu craintif.

Je prends des notes sur mon journal, dans le grand salon, et me demande à ce moment même, si en approchant de l'Amérique, on ne sent pas qu'on arrive dans le pays des indiscrets ou tout au moins des « trop à leur aise ? » Ce que je vois me rappelle d'anciens récits.

Pendant que je trace ces lignes, un jeune Cana-

dien-Anglais, placé sur le sofa de l'autre côté de la table fait de gros ronflements sans se soucier de moi, — j'y consens, — mais sans donner plus d'attention à une jeune miss assise en face de lui, et séparée par la seule largeur de la table, juste aux premières loges pour apprécier ce concert ; elle est réduite à trouver un passe-temps dans un travail de broderie. Il y a souvent bien de la philosophie dans l'aiguille des femmes ; n'en parlons pas légèrement.

Le côté faible de ce voyage est la société ; il y a peu de gens intéressants parmi les passagers, et la plupart sont des négociants, sauf un révérend anglican que je n'ai pu ni voir ni aborder. Ma timidité sur l'anglais a été grande durant les premiers jours, cependant je peux déjà filer d'assez jolis nœuds sur plusieurs sujets. Un Canadien m'a donné sur la question religieuse dans son pays des détails intéressants. Le traité qui céda le Canada à l'Angleterre assure par un article spécial l'inviolabilité perpétuelle des énormes possessions de l'Église romaine. Cependant cette situation qui éternise l'état arriéré du Bas-Canada et une espèce de servage des paysans, ne paraît pas pouvoir toujours durer ; il s'est formé un parti sagement libéral que le clergé qualifie, il va sans dire de parti *rouge*, qui demande la sécularisation de ces biens. Les Anglais du Haut-Canada ne se mêlent pas de cette question. Quant aux protestants, le système volontaire prend de plus en plus racine chez eux, et un arrêté récent de la législature a décidé que les nouveaux pasteurs anglicans ne seraient plus

payés par l'Etat comme le sont encore les anciens. Les protestants tendent donc à abandonner toute position privilégiée, ce qui favorisera également le retour du clergé catholique au droit commun. En résumé la position de ce pays est la même que celle de notre Genève avec ses communes réunies : une corporation religieuse étrangère, celle des prêtres romains, s'appuie sur une puissance étrangère aussi, et sur des traités internationaux, pour conserver une situation privilégiée, pour faire État dans l'État, et limiter la souveraineté ; du moyen âge tout pur.

Le clergé romain au Canada est aussi opposé à l'annexion du pays aux Etats-Unis qu'au retour de la domination de la France, parce que dans les deux cas il passerait sous une législation qui soumet les propriétés de corporations, la mainmorte, à la souveraineté de l'Etat. L'union avec l'Angleterre encore gothique sur les questions de mainmorte lui vaut donc infiniment mieux que ne serait celle avec la France modernisée et sécularisée de 1789 ; on cajole la France, on fait du sentiment avec elle sur le passé, on en reçoit quelques prêtres et on y envoie étudier de jeunes séminaristes, mais voilà tout ; le cœur du clergé, je veux dire son intérêt, est anglais. Un avocat canadien-français qui se trouve à bord me raconte avoir une fois accompagné l'archevêque de Québec en Angleterre; en toute occasion le prélat, qui ne savait pas un mot de la langue du pays, ne cessait de répéter avec fierté et en français : » Je suis Anglais! » Les traditions du moyen âge, maintenues par le

traité et par la loi anglaise, sont en effet admirables pour les intérêts de sa corporation. La France a garanti aux corporations cléricales dans le Bas-Canada ce qu'elle leur a enlevé plus tard sur son propre sol. Et cela reste !

Le clergé possède une grande partie des terres du Bas-Canada, les paysans sont ses fermiers et de plus payent la dîme ; ces pauvres *vilains* ne songent presque à aucune amélioration. Une moitié des villes de Québec et de Montréal est aussi propriété cléricale.

Nous avons beaucoup de Canadiens à bord, la plupart négociants et boutiquiers ; ils reviennent de faire leurs achats *au vieux pays :* c'est l'Angleterre et la France qu'ils entendent par là. La plupart de ces colons sont reconnaissables à une casquette de fourrure; j'en ai une toute pareille achetée jadis à Berne, au début d'un voyage d'hiver; c'est, je présume, ce qui m'a valu leur sympathie et toute sorte de récits sur leur froide contrée. Elle se vante d'avoir jusqu'à 30 degrés de froid pendant l'hiver, et cinq mois de neige sans dégel. L'alliance de la France et de l'Angleterre leur semble inventée pour leur confort, à eux Anglo-Français par le sang, et leur législature a voté 20,000 livres sterling pour la guerre; plus de 2,000 volontaires canadiens sont aussi partis pour la Crimée. Dans le Bas-Canada, où la France et Rome ont introduit antérieurement leur civilisation composite, on en est encore au moyen âge; la coutume de Paris fait loi ; tandis que la législation anglaise a donné la prospérité au Haut-Ca-

nada. Le collége de Saint-Sulpice, à Paris, possède de grandes propriétés dans cette colonie. On se plaint des Jésuites qui sont venus y animer les catholiques contre les protestants; autrefois prêtres romains et ministres protestants se voyaient familièrement et dînaient ensemble : âge d'or et de bonne cuisine auquel a succédé l'âge de fer des controverses.

Quant aux passagers anglais du « vieux pays, » je les distingue à leur recherche de dignité et de respectabilité extérieures; ils veulent imposer; tout l'annonce. Le Français au contraire réussit à briller et à plaire par le pittoresque et l'élégance des dehors; son parler net et défini vise à la vivacité humoristique ; celui de l'Anglais qui est tout aussi net ne prétend qu'au sens pratique. Un vieux passager anglais en est à plus de sa cinquantième traversée, et m'intéresse par sa bonhomie, sa sérénité et son calme profond ; il a apporté à bord un air de propriétaire ou tout au moins de locataire, et doit évidemment considérer les vapeurs transatlantiques comme son *home* pendant une partie de l'année.

Ces insulaires britanniques mangent énormément et font cinq repas, dont quatre sont des dîners avec une grande variété de viandes :

Déjeuner à huit heures et demie.

Lunch à midi.

Dîner à quatre heures.

Thé à sept heures.

Souper à dix heures (à volonté).

Croirait-on que cela ne suffit pas à tous! Ce ma-

tin à six heures j'ai entendu de mon lit, placé désormais dans le salon d'en bas, la conversation suivante :

« Steward, de la viande froide !

— De laquelle, sir ?

— Du jambon froid.

— Très-bien, sir ; de suite. »

En face de moi, à dîner, est un gentleman pâle, malade, qui n'a plus de force pour marcher, ni pour lire, ni pour causer, mais encore énormément pour manger, ou pour manger énormément. Les questions de table n'occupent que trop et ont amené cette solution : c'est qu'on doit souhaiter d'être Anglais pour les roastbeefs, Français pour les entrées, Turc pour les plats doux et le café, Italien pour les glaces.

*Dimanche* 6 *mai*. — Un refroidissement produit par les brouillards glacés de Terre-Neuve m'a retenu au lit jusqu'au soir. Après m'être levé pour écrire, j'essaye de tracer quelques lignes, autant que le roulis le permet, sur un pupitre vacillant et à la clarté d'une pauvre bougie qui s'agite dans son suspensoir mobile. — Ces parages, sous le 45° de latitude, reçoivent les eaux froides du pôle, et sont moins tempérés que la Norwége. Les eaux, dont on mesure de temps à autre le degré de chaleur en jetant à la mer un seau de cuir et le retirant pour y plonger un thermomètre, indiquent presque constamment la température de la glace fondante.

7 *mai*. — Les matelots en vigie au haut du mât *ont vu* la terre à huit heures, et l'espoir d'arriver ce

soir à Halifax se confirme. On a aperçu beaucoup de navires ce matin, et le froid est aussi vif qu'en mars chez nous; il a neigé deux fois, à huit heures et à une heure après midi. Le ciel de l'Atlantique dans les parages que nous suivons est plus ordinairement gris, au dire des marins. Pour nous, le temps a été, généralement beau, c'est-à-dire, brise favorable et presque tous les jours un peu de soleil. Je n'ai pas eu le mal de mer, et peu de personnes en ont habituellement souffert; la traversée n'a été pénible que le vendredi 4 courant, journée funeste à la faïence du bord et aux passagers.

Au nombre des conforts que m'a procurés l'*Asia*, je compte sa bibliothèque, avec de bons ouvrages. J'y ai choisi la *Vie du révérend John Wesley*, par Richard Watson, — London, 1845. Il y a là tous les genres d'intérêt, et un drame intérieur fort long et analogue à celui de Luther pour trouver la vraie foi, la paix, la joie et le salut; des exposés riches et variés de doctrine, sous la forme attrayante de prêches populaires à des foules anglaises ou américaines; des luttes aussi émouvantes que celles racontées dans le livre des *Actes des Apôtres;* enfin beaucoup de traits biographiques, historiques, descriptifs qui montrent la Réformation seconde de l'Angleterre au siècle dernier. L'esprit conciliant qui caractérise Wesley et les wesleyens du siècle dernier était tel, qu'ils ne devinrent dissidents que par la force des choses. Je regrette que ce livre ne soit pas plus répandu en France; il montrerait ce qu'est l'Église, comment

elle se réforme ou renaît. Les deux Wesley furent, dans leur domaine, des conquérants plus remarquables qu'un Alexandre le Grand dans le sien; ils ont conquis sans armée et leur œuvre a déjà plus duré. On comprend quelle séve de bon aloi un apostolat si héroïque et si plein de dangers pour la vie des deux missionnaires infiltra dans toutes les Églises de l'Angleterre. N'oublions pas que Whitefield, de son côté, travaillait autant qu'eux.

Le dimanche qui a suivi notre départ de Liverpool, il n'y a point eu de culte à bord, parce que, disait-on, le capitaine qui devait y présider ne pouvait, à teneur des règlements, quitter le pont tant que nous étions en vue des côtes. J'attendais avec intérêt le culte d'hier, mais le mal m'a retenu tout le jour au lit. J'ai un fidèle ami, Neuchâtelois, le jeune Du***, dont la société et la mine souriante sont pour beaucoup dans le charme que cette traversée me procure. Il a assisté à ce culte pour lui et pour moi, n'y a trouvé que des prières lues et une liturgie, et cela lui a paru bien froid ; il n'avait jamais assisté encore à un culte anglican et n'en a vu que le côté formaliste, ce dont il faut peut-être tenir compte. Le salon était plein de monde ; un ministre anglican, passager à bord, officiait.

Le manque d'une cabine à moi seul, et l'impossibilité de lire sans une bougie, dans le lieu obscur que j'occupe avec mon Canadien, est une grande gêne. Je me sens opprimé par le temporel, par ces cent cinquante personnes qui sont

dans le grand salon, ne parlant que schellings, vins, jeux, plaisirs et affaires, ou faisant de leurs mâchoires tout autre emploi bruyant et épicurien. J'élève par moment mon âme en Haut, et non sans quelques bénédictions. La lecture de la Bible, et du Wesley acceptant son salut avec la simplicité d'un enfant et la fermeté d'un rocher, favorisent ces bonnes influences. Le mystère de la Rédemption est sans doute nécessaire pour le faire accepter. L'esprit humain est si corrompu, que s'il voyait plus avant le conseil de Dieu dans cette affaire, et s'il pouvait lever le voile qui recouvre les rapports sublimes du Fils éternel avec le Père, qui sait ? peut-être puiserait-il dans ce savoir de nouvelles oppositions, de nouvelles résistances. Mais un mur a été opposé à d'ultérieures négations et profanations.

Après dîner, nous revoyons la terre de Nova Scotia cachée durant le jour par la neige et le mauvais temps. C'est une bande plate et sans aucun attrait spécial, sauf l'immense mérite d'être *la terre*; la terre après plusieurs jours passés comme si l'eau recouvrait notre globe entier, et que le sec ne fût plus qu'un ressouvenir! Ceux qui ont navigué connaissent ces impressions ; en découvrant la terre il semble que l'on assiste à la création même de cette merveille, le *sec*, et qu'on entende prononcer le *fiat* du grand Auteur de toutes choses, quand, suivant la Genèse, ce mot majestueux sortit : « Que le sec paraisse... et Dieu vit que cela était bon. »

Des compagnies, ou comme disent les marins anglais, des *écoles* de baleines souffleurs se jouent à

quelque distance du navire, et lancent des colonnes d'eau à une hauteur qui nous paraît être d'une douzaine de pieds; une fumée humide reste encore quelques moments de plus en l'air, et marque par un petit brouillard la place où l'animal a paru. De gros museaux noirs, le battement de larges et sombres nageoires, voilà tout ce que ces monstres discrets consentent à exhiber.

Nous sommes abordés par un pilote; la navigation ne discontinuera plus d'être côtière jusqu'à Boston, et notre capitaine, désormais relevé de sa responsabilité, va prendre un repos bien mérité par trois jours et trois nuits passés sur le pont.

## CHAPITRE II

**Arrivée à Boston. — Première vue de New-York. — Yonkers.**

8 *mai.* — Hier à neuf heures du soir, l'*Asia* a mis tout Halifax en mouvement par les salves dont elle a honoré ce port. On nous a accordé une heure pour parcourir de nuit les boues de cette ville, où le Nouveau-Monde nous a fait un rustique et cordial salut de bûcheron : maisons en bois, rues non pavées, trottoirs en planches ! Notre bâtiment est reparti avant minuit.

Pendant la matinée nous côtoyons par un temps superbe les plages basses de cette possession anglaise, la Nova Scotia. Dans l'intérieur on aperçoit quelques collines blanchâtres qui semblent couvertes de neige. Le pilote nous dit que ce sont des soulèvements granitiques, des nudités géologiques, sans terre ni végétation. La rive est habillée de forêts de pins, entremêlées de quelques maisons de bois. Des flottilles de goëlettes sortent de toutes les anses du rivage, et s'avancent sur une eau bleue à peine ridée par la brise, pour pêcher à quelque distance. L'air est doux, le spectacle offert à nos

yeux, attrayant et paisible, et la presque certitude d'en avoir fini avec les colères de l'Océan nous remplit de *confort*. L'extrême pointe de la Nouvelle-Écosse, appelée le cap *Sable*, porte un phare que nous dépassons avant midi ; tout le monde rayonne de joie de la promesse du capitaine de déjeuner demain à Boston.

Je consacre un dernier coup d'œil aux notables passagers de l'*Asia*, avec lesquels le sort m'a réuni pendant les journées écoulées. Ce serait un injuste oubli de ne pas mentionner une aimable dame américaine, fort jeune veuve, médecin de femmes et graduée à Paris ; elle retourne avec son frère à Boston où tous deux exercent le même art sur les personnes de leur sexe respectif ; un Californien, bel homme, chapeau calabrais, barbe à la française, excentrique d'humeur, grand parieur, fumeur et rieur ; un de ces financiers hardis, habiles à se mettre à l'affût et à attendre au passage un vol de livres sterling ou de dollars, pour les ajuster d'un coup d'œil sûr et en faire tomber bon nombre dans leur caisse ; enfin un peintre anglais, humoriste, qui a déjà pris la caricature de tous les passagers, et se rend à la Havane pour y grossir ce genre de trésors.

9 *mai*. — Arrivée à six heures du matin à Boston ; débarquement à huit heures. Boston est une immense ville, bâtie sur un long promontoire qui est presque une île et entourée d'une ceinture d'autres îles et presqu'îles où s'étendent les faubourgs. Pour la première fois je fais connaissance avec les vapeurs *ferry ;* ils prennent sur leur pont

divisé en compartiments, passagers, chevaux, voitures et omnibus, et leur font traverser le bras de mer qui sépare les faubourgs de la ville. L'omnibus qui nous a menés à l'hôtel a roulé du quai sur un de ces ferry-boats amarré à la rive ; d'autres voitures ont suivi. Puis un son de cloche, un sifflement de vapeur, on démarre, nous traversons le port, et nous voilà débarqués et roulant dans les rues du vieux Boston. Un peuple nombreux et bien vêtu circule avec vivacité. Les plus pauvres maisons sont en bois, les moyennes en briques rouges avec de jolies jalousies vertes ; les plus riches en granit gris foncé. Notre grand hôtel le *Revere-House* tout en granit gris avec fronton à colonnes et quatre hauts étages, est un bon spécimen du genre indigène, un temple élevé au confort et à la cherté. Les trottoirs sont faits en grandes et belles plaques d'un schiste gris d'argent.

Les maisons et leurs abords sont d'une propreté extraordinaire. Carreaux de vitre, pommeaux de portes d'entrée, plaques extérieures, escaliers au-devant de la porte sur la rue, tout cela est immaculé, brillant à piquer de jalousie un Hollandais.

Boston est une ville du confort le plus substantiel. Je me sens de la sympathie pour ce pays dont je connais si peu la langue. Il y a dans l'abord du peuple une simplicité un peu rude, qui n'a pas l'air de cacher des perfidies. La largeur de l'Océan nous sépare des natures doucereuses dont le miel laisse pour arrière-goût une inquiétude vague.

La salle de lecture de l'hôtel offre une collection des principaux journaux du pays, placés sur des pupitres pour être lus debout. A voir leurs énormes dimensions on dirait des draps de lit. Je vais droit à leur contenu, et prenant l'Amérique par surprise, je lui dis : Ouvre-toi ! — Les sociétés philanthropiques et religieuses tiennent dans ce moment à New-York leurs assemblées annuelles ; leurs comptes rendus prennent une grande place dans les journaux, et annoncent de beaux résultats, des recettes qui me semblent énormes et une grande affluence d'assistants. — La politique tient, il va sans dire, de la place dans la presse, mais les questions matérielles et morales davantage ; et ce qu'on appelle en Europe les questions sociales, ou en français plus clair, les misères du prolétariat, sont presque absentes. Heureux pays, pays unique au monde ! Ah ! j'oubliais, voici l'esclavage dans le Sud.

J'arrive à Boston au moment où, après un long travail de l'opinion, les législatures du Massachusetts et de New-York viennent de frapper un grand coup sur l'ivrognerie. Les nouvelles lois de tempérance forment le sujet de longs articles. La cause de la tempérance ne paraît pas en faveur à Boston ; les plus riches citoyens y possèdent des distilleries et en vendent les produits aux pauvres et aux étrangers. Tous les journaux y étaient opposés à la tempérance, et les partisans de cette cause ont dû fonder un organe spécial, le *Telegraph*, qui laisse un déficit de 5,524 dollars à couvrir au bout de l'année. La loi votée par la lé-

gislature du Massachusetts fixe un terme à partir duquel on emprisonnera les vendeurs de liqueurs dans la maison de correction. Il paraît que les journaux de Boston et l'opinion de l'État sont deux choses fort différentes ici. Le 8 courant, une grande assemblée de citoyens, convoquée parle comité de tempérance, a été tenue à Tremont-Temple dans Boston, sous la présidence de M. Gardner, gouverneur de l'État. Le gouverneur a exprimé sa résolution de faire exécuter la loi, mais en ajoutant que la plus forte opposition viendrait sans aucun doute des étrangers. Un autre orateur a dit : « Boston est le Sébastopol des forts buveurs ; mais « nous apportons un terrible sérieux dans cette « affaire. » Le comité a affirmé que la cause de la tempérance a un côté religieux, et que les lois prohibitives sont justes. Des assemblées publiques pour la tempérance ont été annoncées dans d'autres villes de l'État et à New-York. Le révérend Nevins, de Walpole, a été jusqu'à comparer les vendeurs de liqueurs à des cannibales, et pis encore ! — Le gouverneur de l'État de New-York était venu assister à cette assemblée, et a dit que quoique l'interdiction absolue soulevât encore quelques doutes dans son esprit, cependant elle était une bénédiction très-constitutionnelle, et que les États de New-York et de Massachusetts se donneraient la main dans l'exécution de la mesure.

Une assemblée pareille s'est tenue à New-York et on payait 10 cents à l'entrée.

Cependant le parti opposé est loin de se faire

petit, et voici un journal de Boston, — Boston est pour les buveurs, — annonçant que dix-sept cents hommes trouvent la loi abominable, pernicieuse, — et qu'ils se sont donné le mot pour agir, compactes et décidés dans les rues de Boston, dès qu'un seul gallon de liqueur aura été détruit. — Ciel! ce qu'on a écrit de l'anarchie des Etats-Unis serait-il vrai? Suis-je venu ici pour assister dès le premier jour à une émeute? Ces pensées m'ont noirci un moment sur un pays où je n'ai mis le pied que depuis quelques heures. Peut-être est-ce seulement le fait de quelques ivrognes en colère que leur piété pour des flacons chéris pousse à abuser de la liberté de la presse.

L'esclavage est un autre grand sujet de discussion pour la presse bostonienne. Il est question dans le Massachusetts de faire une loi de nullification. Il sera défendu à tout employé de l'Etat d'exécuter la loi fédérale ordonnant d'arrêter les esclaves fugitifs du Sud lorsque les maîtres les réclament. L'Union ordonne, Massachusetts s'oppose; — c'est le conflit éternel des confédérations, quand on tend trop la corde. En Suisse on sait cela.

Après cette revue de la presse américaine, arrive le dîner, et à trois heures et demie nous partons pour New-York par un train d'exprès. La distance est de 236 milles ou 380 kilomètres, qu'on franchit en huit heures, pour le prix de 5 dollars ou 25 francs 50 centimes. Il n'y a qu'une classe de passagers; nous sommes sur la terre de l'égalité. C'est donc 11 centimes de France par mille an-

glais, ou 6 *centimes deux tiers par kilomètre*, que payent le millionnaire et le travailleur. C'est bon marché pour tous deux. En France, prenant pour terme de comparaison le chemin de fer de Lyon à Paris, le tarif me dit que j'eusse payé pour ces 380 kilomètres, respectivement 42 fr. 55 c. aux premières places, 31 fr. 90 c. aux secondes et 23 fr. 40 c. aux troisièmes ; sur ce trajet, la troisième classe seule descend au taux kilométrique de 6 centimes et une légère fraction, ce qui est à peu de chose près le tarif unique du railway américain. Les chemins d'Orléans, de l'Est, du Nord, ont les mêmes tarifs que celui de Lyon, c'est-à-dire que leur troisième classe paye 8 p. 100 de moins que la classe unique des chemins américains, et leur première classe 66 p. 100 de plus ! Les émigrants pour l'Ouest payent encore bien moins; on leur a fait des wagons spéciaux, et entre New-York et Buffalo ils circulent à 3 centimes par kilomètre. La vitesse est la même dans les deux pays; 45 à 50 kilomètres par heure pour les trains d'exprès. Un autre avantage du chemin américain est qu'on y procède libéralement sur la question des bagages; on ne paye aucun surpoids, à moins, je présume, de cas où l'indiscrétion du voyageur tournerait à la spéculation. Le voyageur reçoit autant de numéros de cuivre, appelés *checks* qu'il délivre de pièces de bagage au surveillant des effets, et chaque malle ou sac porte un contre-numéro pareil, attaché par une lanière de peau; la comparaison des numéros des checks fait retrouver à chaque propriétaire son bagage à l'arrivée,

et si la pièce est perdue, le check resté en main du voyageur lui donne droit à se faire indemniser. C'est sûr et expéditif.

Les wagons ont 48 places. Leur plan est celui d'un grand salon, avec couloir au milieu, banquettes en velours des deux côtés, chacune pour deux personnes, et poële allumé pour donner dans cette saison encore froide une température confortable. Ce système ne peut se maintenir que chez un peuple discret et peu bruyant ; un seul individu hâbleur ou de mauvaises manières dérangerait quarante-sept de ses semblables. Cette condition d'honnêteté est évidemment remplie par le Yankee, et rend possible l'institution démocratique de n'avoir ni deux ni trois classes de passagers, mais une seule. Tout le monde est bien vêtu; pas d'éclats de voix; nul prétentieux ne cherche à attirer l'attention sur lui ; vrai soulagement pour le voyageur qui vient de quitter la France ! Les gentlemen ont un air digne et gardent leurs chapeaux sur la tête; en revanche ils témoignent aux dames des égards extrêmes, qui n'ont pas été importés d'Europe à ce degré-là ; c'est américain. Je lis les journaux de New-York et donne juste assez d'attention aux villes et aux campagnes que nous traversons pour voir que les unes ont un air de propreté et d'élégance, et que les autres gardent encore la livrée de l'hiver. La végétation est de trois semaines en retard sur la France tempérée.

A minuit nous franchissons le seuil de l'hôtel Delmonico à New-York. Un incendie colore l'horizon, mais l'usage du voyageur est de livrer cet

incident aux hommes spéciaux et de se reposer de ses fatigues, comme si rien ne clochait.

Le lendemain, 11 mai, au sortir de l'hôtel, j'achète sur la rue un exemplaire de la *Tribune*, un des principaux journaux de New-York, et y lis mon nom et celui de tous les passagers arrivés la veille à Boston. Cela me désappointe; on m'a dit qu'ils avaient dû paraître un jour plus tôt, télégraphiés de Halifax. Faut-il donc rabattre quelque chose de cette célérité américaine si vantée?

Voici qui me semble donner une première idée de New-York. Prenez une île qui s'appelait Manhattan, et qui a 21 kilomètres de longueur et de 1 à 3 kilomètres de largeur, placée à l'embouchure du fleuve Hudson et offrant une surface tour à tour sablonneuse, boisée, marécageuse ou granitique. Aplanissez cette surface avec le pic, la mine et la brouette, et bâtissez à l'extrémité méridionale une ville magnifique de 8 kilomètres de longueur et qui depuis quatre ou cinq ans ne cesse de remonter vers le nord par de nouvelles bâtisses avec une vitesse de un demi à un kilomètre par an, et vous aurez Manhattan transformée en New-York. L'extrême pointe sud où les Hollandais avaient commencé en 1614 la Nouvelle-Amsterdam est un quartier comparativement irrégulier et étroit, où la foule de gens affairés est inouïe. Mais plus haut, la ville a la régularité d'un échiquier. Douze magnifiques *avenues* larges de 100 pieds, et exactement parallèles, suivent l'île dans le sens de sa longueur; tandis que les *rues*, proprement dites,

coupent cette direction à angles droits. Les avenues comme les rues, sont numérotées et dispensent des appellations parfois saugrenues auxquelles nos villes d'Europe se croient obligées. Les quartiers, ainsi divisés en blocs de maisons ou squares, ont un autre genre de régularité ; les maisons sont placées sur des lots de 25 pieds de façade et de 100 de profondeur ; et comme cette dernière dimension serait trop forte, une partie de ces 100 pieds est réservée pour séparer la maison de la rue par un étroit jardin avec balustrade, et le reste de l'espace laissé libre sur les derrières de la maison est attribué à une cour-jardin. Toutes ces cours contiguës constituent un grand espace vide au centre du bloc de maisons. Le principe anglo-saxon demande que chaque maison soit pour une seule famille ; pas de ces ruches immenses à l'européenne, où les familles étagées forment une sorte de stratification sociale, et subissent un rapprochement et des contacts que l'architecte et non leur goût leur impose. Les trottoirs sont fort larges, et le passant ne se rapproche point familièrement du mur ou des fenêtres des maisons privées ; il en est séparé par le petit jardin frontal et la balustrade. Les maisons sont en briques rouges, ornées çà et là de colonnades ou de portiques en marbre blanc ou en pierre grise ; il s'y entremêle des hôtels en marbre portant d'immenses drapeaux rayés et étoilés qui flottent sur la rue à une grande hauteur. — Des arbres d'une chevelure légère bordent partout les larges trottoirs. — La splendeur des magasins, — celle des toilettes des dames, —

le mélange de blancs et de nègres, — les jolis omnibus surchargés d'écriteaux et qui se suivent en files aussi serrées que les wagons d'un chemin de fer, — l'animation des rues qui de loin ont l'air d'un champ de bataille où s'agitent hommes et chevaux, — l'éclat de la lumière, le bleu foncé d'un ciel non d'Italie, mais plus vif, d'un ciel d'Amérique qui recouvre toute cette scène ; — la longueur des perspectives de rues allant jusqu'à la mer et laissant voir à l'extrémité, des vaisseaux, le fleuve et la rive opposée couverte de verdure et d'édifices, — tout cela est réjouissant, riche, nouveau, enchanteur. Les chapelles en style gothique, byzantin, grec ou romain, se mêlent familièrement aux autres édifices, et sont contiguës aux maisons ; elles sont ornées de clochers, d'aiguilles élancées, et ne paraissent point ici un lieu mystérieux, mis en quarantaine obligée de tout autre édifice, par un large intervalle.

Au milieu de plusieurs avenues on a posé des rails creux sur lesquels roulent des wagons à chevaux, pour le service intérieur de la ville, à 5 cents par passager ; les omnibus demandent 6 cents $\frac{1}{4}$ (un 16e de dollar). Ces wagons ne gênent personne ; le public, les voitures traversent la voie en toute liberté. Les lignes de grands railways n'ont réellement point de gares à New-York ; leurs wagons à passagers suivent des rails creux qui les ramènent au centre de la ville, sur les rues et les places les plus fréquentées ; ils y prennent leur monde comme les omnibus ordinaires, et repartent traînés par des chevaux ; c'est seulement hors de

la ville qu'on leur attelle des locomotives. De cette manière toute simple on a résolu aux Etats-Unis, la fameuse difficulté des gares de ville, question grosse de millions perdus en Europe; c'est le bon marché et le confort, substitués à une symétrie pour l'œil et à une réglementation coûteuse.

Une réflexion augmente mes autres jouissances; c'est celle que tant de perfectionnements et de belles œuvres matérielles sont le fait de jeunes républicains, le produit d'une instruction protestante et d'une méthode morale, jetées à pleines mains dans une grande nation. L'étendue de certains magasins qui en fait des espèces de forums mercantiles avec une succession de salles où l'on trouve à se fournir à bas prix de tous les objets fabriqués, est un autre objet d'étonnement. On retrouve là le principe des grandes masses, de l'accessibilité à tous, fait vraiment démocratique et qui restreint à peu de chose les industries, magasins et produits destinés à une classe privilégiée. Combien l'élément moral doit être nécessaire pour garantir de l'avenir à une si luxuriante prospérité matérielle!

L'indigène de New-York ne pèche pas par l'embonpoint. Hommes et femmes sont excessivement maigres, de formes légères, la figure allongée, le nez saillant et un peu relevé; je vois même des femmes presque aériennes, vraies sylphides fendant l'air avec un nez au dos tranchant, et dont la pointe s'évapore. C'est un tout autre peuple que nos Européens aux grosses formes pleines, et surtout que les Germains à os épais et à complexions

lymphatiques. Les physionomies ont pour trait général l'intelligence, et une vivacité dont le caractère n'est cependant pas français, et qui va se précipitant pour faire et non pour dire. Le tempérament nerveux domine chez ce peuple. Les figures indiquent l'énergie, surtout le profil des hommes qui est d'une incomparable expression de force, j'allais dire d'audace. Dieu a créé là une forte nation, un caractère de Romains pour conquérir un monde par le travail. Il a pris principalement des Anglais, les a formés à la plus rude école, et en a taillé une autre race plus anguleuse, plus mobile, portant au *nec plus ultra* la volonté, la fermeté, l'activité persévérante par lesquelles l'Anglo-Saxon était déjà supérieur aux autres races du Vieux-Monde.

Le luxe a un développement tel, que la rue fashionable, Broadway me semble dominer sous ce rapport Paris et Londres. Les trésors étalés le long de cette rue et son coup d'œil sont plus intéressants que bien des musées. C'est une des merveilles du monde. New-York est un Paris, mais un Paris protestant ; plus de tenue, plus de dignité individuelle me semble justifier cette épithète.

Au centre des quartiers les plus populeux, les plus fourmillants de cette ville monstre, s'est passé un fait mémorable, dont le monde entier et surtout le berceau de l'affaire ont éprouvé les effets. Il y avait autrefois un vaste étang nommé le *Collect Pond*, comblé et bâti aujourd'hui. Un citoyen du Connecticut, nommé John Fitch, y lança en 1793 un bateau de 18 pieds de long sur 6 de large,

muni de roues sur les côtés et d'une chaudière contenant 12 gallons d'eau. Ce bateau faisait 6 milles à l'heure, — près de 10 kilomètres, — mais s'arrêtait dès que l'eau de la chaudière était épuisée, afin de la renouveler. Un autre Américain, nommé Robert Fulton, vint voir ce bateau, se fit expliquer la chose par Fitch, et six ans après eurent lieu ses fameux essais sur la Seine à Paris. Le bateau à vapeur qui unit les Deux-Mondes a pris ses premiers ébats sur une flaque d'eau à New-York.

Mon premier dimanche sur la terre américaine s'est passé dans le cottage du docteur Baird, à Yonkers. C'est une petite ville placée sur les bords du fleuve Hudson, à 30 milles au-dessus de New-York. Dans l'après-midi du samedi, car ici on ne circule pas le dimanche, j'ai pris mon ticket pour Yonkers, sur le chemin de fer qui côtoie l'Hudson. Ce premier essai de l'hospitalité américaine me laisse de délicieux souvenirs. Une famille charmante composée de quatre fils est réunie autour de son chef, homme aussi vénérable que célèbre, et d'une mère faible de santé, mais conservée par Dieu jusqu'à ce jour pour être en bénédiction à tous. Dans ce cercle les égards mutuels, et un tendre respect des enfants pour les parents et des jeunes pour les aînés, caractérisent tous les rapports; je m'y suis demandé avec étonnement ce qu'était donc cette indépendance échevelée, par laquelle nous nous figurons que la vie de famille est comme détruite aux États-Unis? L'aîné des fils, le révérend Charles, a été chapelain de l'am-

bassade à Rome, et a dû quitter pour cause de santé ; quoique bien jeune, il est déjà connu par de savants écrits. Le second fils, Henri, a été attaché à la légation d'Athènes, et va passer dans le grand collège de Princeton en New-Jersey, comme professeur de grec. Le troisième, Édouard, a dix-sept ans, et se trouve dans cette période de la vie où les agitations du choix d'une carrière commencent pour le jeune Américain. Le dernier, William, né à Genève, y a été inscrit et baptisé; c'est mon jeune compatriote de douze ans, car il peut revendiquer tous les droits de citoyen suisse, et ce lien le colore à mes yeux de tout ce qu'a de doux reflets le souvenir de la patrie absente. Le docteur Baird a longtemps résidé en Europe, où il a de chauds et anciens amis; sa carrière et sa gloire consistent principalement à s'être, le premier ou un des premiers, posé le grand but d'unir les chrétiens des Deux-Mondes par une connaissance plus intime les uns des autres. Son ouvrage qui traite *de la Religion en Amérique*, y a contribué efficacement, surtout par la traduction française qu'en a donnée M. Burnier. Voilà une idée neuve applicable à l'Europe, et dont un Américain s'est avisé le premier pour son continent. Il n'y a malheureusement point de Baird européen qui nous renseigne, nous hommes de notre temps et citoyens du Vieux-Monde sur la religion en Europe. Tout ce que nous savons là-dessus est incohérent, plein de lacunes, et cependant on ne saurait dire que la complication de ces questions soit beaucoup plus grande qu'aux États-Unis. En religion on n'a fait que transplanter d'un côté

à l'autre de l'Océan les tendances et les formes de l'Europe.

Le matin du dimanche, mon réveil a été délicieux dans la chambre élégante et hospitalière qui m'a été assignée au premier étage de la maison Baird. Jenny Lind a occupé la même pièce, et a dû passer par les ravissements que me donne le noble paysage de l'Hudson. Du coteau élevé où nous sommes, la vüe plonge sur le fleuve, et se repose sur les collines de la rive opposée; les bois et les cottages en font une rivale de ce bord-ci. Les arbres sont parés d'une fraîche verdure née de la semaine dernière. Une chapelle isolée est à quelque distance de mes fenêtres, élevant dans les airs son clocher neuf. Le village de Yonkers avait cinq cents habitants quand le docteur Baird s'y établit, il y a six ans, et aujourd'hui on en compte six mille. Partout de jolis cottages en briques ou en bois avec de jeunes plantations pour encadrements; sur des routes bien entretenues, des voitures entraînent du monde vêtu avec élégance. Le trot des chevaux est une merveille indigène; ils volent; le tempérament de leurs maîtres a passé en eux; on ne trotte jamais ainsi en Europe. Ce village a des fiacres excellents, des bains, un immense hôtel. Beaucoup de gens de New-York s'y retirent l'été; mais c'est un mouvement récent; l'acre de terrain qui valait dans les jolies expositions 300 dollars a décuplé. Des nègres y vivent aussi, mais ils font société entre eux, les pauvres! Après le déjeuner nous nous sommes rendus dans une fort belle chapelle presbytérienne où un ministre nous a lu un sermon très-

évangélique sur la manière de *s'assimiler* Christ. Je n'aime pas encore ce néologisme qui sent la plastique et le genre, quoiqu'il réponde à l'idée vraie de Christ en nous. L'orgue est excellent, les chœurs ont chanté d'une manière suave; aussi en voyant ce que le zèle privé et l'amour de Christ peuvent faire, et en entendant célébrer les louanges de Dieu dans ces magnifiques cantiques anglais qui m'impressionnent beaucoup plus vivement que ma propre langue, des larmes me sont venues; j'ai cru sentir et toucher cette universalité du peuple croyant, que le Saint-Esprit se forme dans toute nation et toute langue.

Voici sur cette chapelle quelques informations qui m'ont donné un bon exemple de la manière dont on fournit aux dépenses considérables des nouvelles congrégations, dans ces villes naissantes. L'édifice, terminé en 1851, a coûté 20,000 dollars dont le quart seulement a été couvert par les dons de membres qui voulaient s'y assurer des bancs; le reste est une dette dont le service est garanti par les contributions annuelles des personnes assistant au culte ; le ministre est payé par la même voie. Six fidéicommissaires administraient le temporel, la propriété, et comme ils ne suffisaient pas, on en a demandé trois de plus qui seront élus demain par l'assemblée. L'édifice est tout entier en briques, avec deux tours-clochers sur le devant, et des salles au-dessous de l'église, à demi enterrées dans le sol; elles servent à l'école du dimanche pour les enfants. Il y a dans le temple de quoi faire asseoir commodément sept cent cin-

quante personnes sur des bancs garnis de bons et épais coussins rouges; jamais je n'ai été assis mieux et plus au large. Des tapis dérobent partout la nudité du parquet. Un calorifère a été placé à l'étage inférieur, et comme il ne suffisait pas, on en a construit un second. — J'ai supposé d'abord que de si beaux arrangements devaient faire de l'église presbytérienne de Yonkers une exception, une merveille à part, mais point du tout. Cinq autres chapelles, toutes semblables et plus belles même, ont été déjà construites à Yonkers par les épiscopaux, les méthodistes, les baptistes, les réformés hollandais et les catholiques. Voilà, certes, pour une ville américaine de six ou sept mille âmes et bâtie en cinq ans, le culte établi sur un pied que peu de villes de vingt à trente mille âmes en Europe pourraient dépasser! Et tout cela se fait par le zèle privé! L'État ignore ces choses, n'y contribue pas et ne s'en mêle en rien; il a seulement établi par une loi, que toutes ces propriétés collectives doivent être administrées par des *trustees* ou fidéicommissaires laïques élus chaque année suivant certaines formes par les ayants droit, et considérés par la loi comme les personnes sur lesquelles repose l'acte de propriété.

A deux heures après midi, je suis revenu faire une visite à l'école du dimanche tenue dans la salle inférieure pour les enfants. C'était un joli coup d'œil de voir une soixantaine d'enfants, tous bien mis et ayant l'air heureux de se trouver là; ils étaient assis par petits groupes, récitaient leur leçon à leurs moniteurs qui sont de grandes person-

nes, répondaient librement aux questions qu'on leur posait d'après un formulaire imprimé, ou écoutaient des explications et citations de la Bible. Dans cette salle très-vaste, les garçons étaient à gauche, les filles à droite. La muraille du fond, ornée de grandes cartes de géographie d'un coloris très-vif, présentait d'une manière bien frappante la mappemonde, l'Asie-Mineure et la Terre-Sainte. Dans une plus petite salle à côté, une jeune dame faisait réciter leur leçon à de délicieux enfants de six à sept ans ; ils nous donnèrent un échantillon de leur chant et dirent les dix Commandements. Revenant ensuite dans la salle principale, nous assistâmes au chant d'un cantique, et à l'échange des livres que les enfants restituaient à la bibliothèque de l'école après les avoir lus à la maison. Chaque église de Yonkers a une école pareille, et toutes ensemble réunissent cinq cents enfants ; cependant il y en a davantage à Yonkers qui n'y viennent pas, parce que l'œuvre et les efforts faits pour les attirer ne sont qu'au début et que même on se reproche un peu de mollesse à cet égard.

A trois heures et demie, le second service de la journée eut lieu dans l'église, et la communion fut donnée, la coupe et le pain passant dans les bancs de main en main. Mais avant la communion il se passa une cérémonie bien touchante, la réception d'une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans comme membre, c'est-à-dire communiante de l'Église. Elle était dans son costume ordinaire, la tête découverte et avait un air de douceur et de simplicité touchante ; elle s'avança seule par le cou-

loir central jusque sur le devant de la chaire. Le ministre en descendit, la baptisa, remonta dans la chaire, et après la lecture d'une longue profession de foi à chacun des articles de laquelle elle donna son adhésion calme, réfléchie, sans aucune émotion ou timidité, elle fut solennellement agrégée au nombre des membres pour participer aux privilèges et à la sainteté de la vie chrétienne. Cela se passait devant plusieurs centaines de personnes. Elle retourna dans son banc, à côté de sa mère, et prit la communion avec l'assemblée.

Un troisième service a lieu le soir dans la plupart des chapelles ; mais j'étais fatigué, et je restai à la maison, quoique la plupart des Américains, plus habitués que nous à ces cultes fréquents, s'y rendent presque tous. Ce tableau de la vie religieuse américaine si beau et si réjouissant se trouva mis en contraste d'une manière inattendue avec nos misères d'Europe, quand je demandai quelques traits relatifs aux émigrants. On sait que les indigènes ne prennent à peu près jamais la profession de domestique, et trouvent à s'employer d'une manière plus conforme à leurs goûts et à leurs intérêts. Les domestique sont des étrangers irlandais ou allemands. M$^{me}$ Baird prit, il y a quelque temps dans sa maison, une jeune Irlandaise pour *aider* au service. Elle arriva dans un état de malpropreté excessive et accompagnée par son père, dont l'habit était formé de pièces de toutes couleurs, et la casquette très-repoussante. On nettoya cette jeune fille qui faisait horreur, on l'habilla ; mais au bout de huit mois elle ne rendait

que trop peu de services, avait quelques autres défauts, et tout bien pesé, on la restitua à ses parents. Le père vint la reprendre, mais ce n'était déjà plus le même homme : un habit noir bien brossé, un chapeau de soie, une tenue beaucoup plus respectable, annonçaient une initiation à la vie américaine. Sa famille de six personnes avait couché à l'origine dans une seule chambre à deux lits. Depuis, ils eurent un logement de trois ou quatre pièces, avec les tapis d'usage et un confort croissant. Le père avait débuté comme journalier; il vendit ensuite des légumes, se lança dans l'article volailles, et arriva à gagner de trois à quatre dollars par jour. Cette famille est tout à fait changée d'extérieur, quoique en matière de religion peu de chose soit fait ; seulement on avait amené la jeune fille au point de lire un peu la Bible.

C'est au sein de la famille Baird que pour la première fois j'abordai avec des Américains la question de l'esclavage. J'y fis l'expérience qu'ici, sauf chez quelques abolitionnistes, on ne traite pas ce sujet avec la méthode sommaire généralement reçue en Angleterre et en Europe. C'est, me dit-on, une question pratique et fort difficile. On reprochait aussi aux grands abolitionnistes de ne pas vouloir donner de leur argent aux pauvres noirs, et de se servir de leur cause principalement pour gagner de l'influence politique, des places et des avantages personnels. Ainsi un gentleman nègre, bien élevé, mais ayant eu des malheurs, était venu à Yonkers chercher quelque appui, et avait été repoussé par tous les abolitionnistes du lieu ; il n'a-

vait trouvé quelque sympathie que sous le toit des Baird, où l'on n'est point abolitionniste, mais où on l'avait invité deux fois à dîner en famille. — Ce dernier trait me plut excessivement comme une victoire bien rare, aux États-Unis, de l'esprit chrétien sur le formidable préjugé de la couleur.

Le docteur Baird a été toute sa vie au service de sociétés missionnaires, et s'en est retiré récemment. Il met son ambition à terminer quelques ouvrages pour lesquels je croirais que son esprit large et ses voyages lui donnent une précieuse aptitude. Il prépare une édition rajeunie de son livre *sur la Religion en Amérique.* Ce sujet qui n'a jamais été traité pour l'Europe, l'attire également. Enfin il se croirait arrivé au couronnement de ses travaux, s'il pouvait esquisser un tableau de l'état du royaume de Dieu sur toute la terre au point où notre âge l'a porté. Ses idées sont à peu près celles-ci : — « Il y a un royaume de Dieu qui doit achever la conquête spirituelle de toute la terre par la pénétration de l'Évangile dans toute tribu et toute langue.

« Chacun est tenu de faire quelque chose pour ce royaume, l'un d'une manière, l'autre d'une autre.

« Les meilleurs moyens à employer par chacun dans ce but, ressortiront d'une étude attentive de faits et d'expériences.

« Quel est enfin l'état réel et actuel de cette grande œuvre ? »

Souvent après des prédications faites par lui sur ce sujet, on lui demandait des faits, et il sentait le

besoin d'informations plus exactes. La personne la plus instruite qu'il ait jamais trouvée, sur ce vaste champ d'études, était un riche tailleur de Boston. Cet homme avait entendu dire dans un salon de Paris par M. Guizot qu'on devait aux missionnaires chrétiens ce qu'on savait de mieux sur les pays éloignés. Il en fut très-frappé et se mit systématiquement à lire les meilleurs récits de missionnaires qu'il put trouver. Il savait bien la géographie et joignait à cela des connaissances historiques. C'est ainsi qu'il put arriver à un haut degré de savoir sur l'état actuel de l'humanité. « C'est un devoir pour tout chrétien de s'enquérir de ces questions, ajouta M. Baird ; car enfin quand nous demandons : Pourquoi Dieu a-t-il fait tous ces peuples, tous ces hommes qui sont nos frères? — Pas d'autre réponse que celle-ci : Pour sa gloire, pour connaître la vérité dont le centre est la personne de Christ, et pour que nous la leur fassions connaître s'ils l'ignorent. Aussi veux-je écrire un livre pour le peuple, pour l'artisan sur ce sujet. »

Je fus frappé de l'influence qu'un pareil ouvrage aurait pour la diffusion d'un véritable esprit catholique universel ; et en outre, cela me donna à penser combien l'incrédule doit, s'il étudie les faits, ce qui est rare, être frappé de voir la connaissance de Jésus-Christ, dont la personne est qualifiée souvent par lui de mythe, être en réalité, et à ne pas le nier, la plus savante méthode, la plus effective puissance depuis dix-huit siècles, pour relier entre eux les peuples éloignés, et pour amener tous les hommes à un contact fraternel.

A vrai dire, il faut dégager de ce point de vue, comme antichrétiens, les efforts de la papauté dans les croisades et les guerres de religion, où elle a amené des contacts, mais armés et dans un but de destruction.

« Le principe dans les missions, ajouta M. Baird, est de consacrer toutes ses forces aux grands centres d'où l'on peut rayonner, à l'exemple des hommes apostoliques ; eux donnaient leurs soins à Jérusalem, à Antioche, à Thessalonique, à Corinthe, à Rome. Je mettrais, dit-il, dix fois plus d'importance à faire pénétrer l'Évangile dans un pays en relation avec le monde entier, comme la France, que dans un autre moins accessible et moins à portée du monde extérieur. »

Une autre visite sur les bords du même fleuve Hudson fut à Poughkeepsie chez le professeur Morse, le célèbre inventeur des télégraphes. La ville de Poughkeepsie est toute moderne et peuplée de quinze mille âmes environ ; c'est une jolie cité à l'américaine, propre, bien bâtie, bien alignée, ombragée de beaux arbres le long des trottoirs, entremêlée de jardins et de chapelles neuves, élégantes, confortables, comme on sait. La beauté des aspects est un des charmes de Poughkeepsie, placée sur les hauteurs à quelque distance de la rive, et dans un pays très-varié. Le professeur Morse habite hors de la ville, dans une fort belle résidence, où se trouvaient réunis tous les avantages que peut procurer cette riante contrée; sa maison, qui a une prétention marquée au genre château, est entourée d'une pelouse d'où la vue plonge sur le fleuve tou-

jours animé par des voiles de goëlettes montant et descendant, et sur une longue ligne de rivages et de forêts. Le professeur est un homme de taille au-dessus de la moyenne, mince, svelte, réunissant à la vivacité française, la vue pénétrante, l'air judicieux de l'Américain, et l'urbanité du gentleman. Il a les goûts nobles et larges, aime les Européens, s'entoure d'hôtes intéressants, et leur offre une hospitalité qui se range presque sur la même ligne que sa vaste réputation.

M. Morse a été peintre de talent et professeur de beaux-arts à l'Université de New-York, avant d'attacher son nom à la découverte du télégraphe électrique qui l'a immortalisé. On redira son nom lorsque peut-être il y en aura bien peu de la génération actuelle aux États-Unis qui auront surnagé au cours du temps. Lorsqu'une idée ingénieuse amène, grâce à une héroïque persévérance, une superbe application pratique pour le monde entier, — et il y en a peu de telles, — elle est comprise des masses et prime en retentissement les recherches scientifiques les plus épineuses et les mérites politiques. Un vif intérêt reste attaché aux conversations que j'ai eues avec cet homme célèbre, et dans lesquelles nous passâmes en revue quelques côtés de son invention. Quelle conséquence immense pour la destinée des peuples que celle qui permet désormais de gouverner des empires avec plus de facilité qu'on n'en avait à administrer un petit district autrefois ! Le morcellement des races et des nations a reçu le dernier coup par le télégraphe ; il ne se formera désormais plus que de grands

corps. Qui sait si les empires d'Alexandre, des Césars, de Gengiskhan, de Napoléon Ier, se fussent brisés avec autant de facilité s'il eût été possible, au moyen de quelques fils de fer tendus, de rapprocher les hommes, de savoir les événements, de prescrire des ordres, littéralement par le moyen de l'éclair?

L'anecdote suivante, qui est bien connue, m'a été répétée de la bouche même de celui qui y figure. Après de longs travaux et des dépenses proportionnées, M. Morse avait présenté au Congrès la demande d'une allocation de 30,000 dollars pour construire la première ligne télégraphique entre Washington et Baltimore; c'était en 1844. La chambre des réprésentants vota la somme; il fallait la confirmation par le sénat; mais, hélas! M. Morse, qui suivait les progrès de son affaire à Washington même avec une intense anxiété, vit la fin de la session s'approcher. Deux jours seuls restaient avant la clôture, et pour que le sénat pût confirmer le bill il fallait que 143 autres bills qui avaient la priorité sur celui de M. Morse, fussent discutés et votés durant cette courte période. Une telle fournée n'était plus possible. L'inventeur du télégraphe se colla néanmoins à la tribune du sénat, assistant au défilé de tous ces bills avec une émotion trop facile à comprendre. Ces heures furent les plus terribles de sa vie. Parfois certains bills coulaient comme de source, et il commençait à respirer; mais il en arrivait un, soulevant l'opposition des acariâtres, les phrases des beaux esprits; cela se pro-

longeait, et l'infortuné savant savourait ces périodes oratoires comme une lente torture. Le dernier soir, il se sentit absolument épuisé d'avoir été ballotté tant de jours entre des espérances improbables et le naufrage ; sa barque sombra. Il quitta la tribune fort tard, peu avant la clôture, laissant un bataillon de bills ennemis qui auraient eu tous encore à passer avant le sien. Le succès et la gloire s'obstinaient à le fuir.

Attendre jusqu'à la session suivante, recommencer des instances, lui devenait impossible. Le délabrement de ses finances l'obligeait impérieusement à changer de suite de voie et d'occupations par une résolution énergique. Il fit ses comptes en rentrant à l'hôtel ; tout payé, il ne lui restait que le strict nécessaire pour retourner à New-York, et 75 cents en sus.

Abattu, mais non écrasé, il envisagea l'avenir d'un coup d'œil ferme, qui ne lui a jamais fait défaut dans les crises de la vie, se remit du tout à Dieu, et put dormir. Le lendemain matin il se disposait à aller déjeuner et à partir immédiatement après, quand on le pria de descendre au salon pour parler à une jeune dame qui le demandait : c'était miss Ellsworth, la fille du commissaire des patentes, son meilleur ami à Washington. Voulait-elle se moquer de l'infortune ? Elle paraissait radieuse.

« Je viens vous féliciter au nom de mon père et en mon nom propre, lui dit-elle.

— Et de quoi, chère enfant?

— De votre grand succès d'hier soir !

— Ah ! vraiment, grand merci. Vous ignorez donc que je n'ai quitté le sénat, hier soir fort tard, qu'après avoir vu que mon bill ne passait plus.

— Ah ! s'écria miss Ellsworth, est-il possible que je sois destinée à vous annoncer ce grand événement ! Le bill a passé ! mon père y était.

Le professeur Morse chancela d'émotion.

— Annah ! s'écria-t-il, le premier message qui partira de Washington pour Baltimore sera de vous. »

Cette promesse fut religieusement observée. Quand la pose du télégraphe fut presque achevée, M. Morse se rendit de New-York à Washington et prévint miss Ellsworth qui lui remit ces mots: « *What God hath wrought* » ce que nous ne pouvons qu'affaiblir dans la traduction : « Quelle chose Dieu a faite ! » Le message fut transmis à Baltimore et instantanément télégraphié en retour; l'invention était complète, parfaite et inaugurée par une pensée d'action de grâces. Dès lors le système de M. Morse n'a fait que réunir de plus en plus les suffrages des deux mondes, et a conquis des palmes bien douces à l'inventeur. Ainsi il m'a montré une lettre du professeur Steinheil, de Munich, où cet homme savant, auteur lui-même d'un bon système de télégraphie, écrivait au professeur Morse avec un rare désintéressement qu'il abandonnait ses méthodes, pour patronner de préférence celles de son confrère de New-York, auxquelles il voyait plus d'avantages.

Le professeur Morse, dans son salon, entouré de ses charmants enfants, et de quelques voisins ou

amis, nous montra familièrement la première idée et le premier modèle de télégraphe électrique tel qu'il l'inventa. Une planche de sapin sur laquelle sont fixées quelques pièces de bois combinées avec des bouts de ficelle; une longue bande de papier sur laquelle un crayon tombe, et trace des points et des lignes, un message, — telle est la relique *weltberühmt*; pour me servir d'un mot allemand dont nous n'avons pas l'équivalent français, qu'il m'a été donné de voir et de toucher. Le beau-frère par alliance de M. Morse, M. Goodrich de la Nouvelle-Orléans, M. et madame Russell Cook, le docteur Roswelt et sa femme, le pasteur de Poughkeepsie, M. Ludlow, toutes personnes d'une simplicité affectueuse, formaient la petite société qui entourait alors M. Morse. J'ai savouré là, plusieurs jours, un américanisme, où la distinction morale, le charme de la vraie bonté et la science, admettaient dans leur intimité un inconnu, un étranger en passage. L'Amérique s'est ouverte à moi en noble pays!

Le professeur Morse, homme actif, pénétrant et excellent écrivain, ne se borne pas à cultiver les arts et à jouir de sa réputation. Le domaine des hautes questions morales et politiques lui est familier. Il fut lié intimement avec le général Lafayette et en a conservé de belles marques d'estime et d'affection dans une correspondance mutuelle très-variée. Le général se sera difficilement douté que son ami dût l'égaler un jour en célébrité. Ces relations anciennes ont procuré à M. Morse les soucis d'une polémique avec les ultramontains qui

remplit encore les journaux. La pensée des tracas de Pascal m'est revenue à cette occasion. M. Morse avait reproduit dans la presse une assertion attribuée avec raison à Lafayette, que si les États-Unis périssent, ce sera par les jésuites. Pour ceux qui connaissent même superficiellement les phases de la vie du général, ses opinions, ses luttes, ses discours, il n'y a rien dans l'assertion citée qui ne soit dans la plus rigoureuse analogie. Mais Lafayette un des champions de l'Indépendance, l'ami de Washington, est un grand nom aux Etats-Unis; il importait au parti ultramontain de détruire une assertion si propre à éclairer sur ses vraies tendances. Un M. Spaulding, évêque romain dans l'État d'Ohio et écrivain d'un faible talent, entreprit la tâche d'invalider cette assertion connue, et d'imprimer sur M. Morse la tache d'homme vil, méprisable et faussaire. On rirait fort en Europe de ce petit Loriquet de Cincinnati, faisant de Lafayette un dévot champion des prétentions de Rome, et de ceux qui le disent libéral d'infâmes faussaires. Lafayette, l'intime de Washington, l'homme de 1789, le soldat de la Révolution, l'orateur de la Restauration, le commandant de la garde nationale en 1830, ne tournera jamais à l'ultramontanisme pour l'Europe. Les mémoires posthumes catholiquement expurgés, publiés par la famille du général, n'ont pu changer la couleur des opinions et des actes de Lafayette consignés dans tous les documents publics de ce siècle. Mais aux États-Unis ces documents sont moins nombreux, et M. Morse a eu *vigoureusement* à lutter afin d'empêcher les ultra-

montains de son pays de canoniser son ancien ami Lafayette, et de le reléguer lui, au rang des faussaires. L'évêque Spaulding aspergea son adversaire, de ce style outrageux que les chancelleries romaines ont sauvé avec d'autres débris du bon vieux temps, et avec lequel des sommités du Vatican jusqu'aux plus petits crossés et mitrés, on procède encore contre l'hérétique. C'est un anachronisme que ce parler moyen âge. Oh ! la puissance des vieilles habitudes !

Un frère de l'inventeur du télégraphe, M. Sidney Morse, qui vit à New-York, est le propriétaire et le fondateur du journal religieux le *New-York Observer*, qui fit son apparition il y a trente-trois ans, je crois. Il n'y en avait point alors d'analogue dans cette ville, et quoique les ministres et hommes influents de toute dénomination promissent leur appui, ils regardaient avec une sorte de pitié des jeunes gens à illusions qui se lançaient avec tant de témérité. Aujourd'hui l'*Observer* a atteint le chiffre respectable de vingt-cinq mille abonnés et est une puissance, quoique peu à peu chaque dénomination religieuse se soit mise sur le pied d'avoir un journal plus spécial pour sa couleur. Mais l'*Observer* est encore en tête de tous et pénètre partout.

Il répond à l'idée vraie, qu'une dénomination seule ne représente pas l'Église universelle. Ce journal paraît en deux grandes feuilles sur six larges colonnes chaque semaine ; une feuille est consacrée à des articles d'édification et à toutes les nouvelles religieuses des Etats-Unis, l'autre aux

nouvelles politiques et sociales des Deux-Mondes. Croirait-on que ce monde d'informations de toute nature, dont la lecture est une des plus attrayantes que je connaisse, auquel bien des correspondants et des plumes habiles contribuent, et en premier lieu son rédacteur, le révérend Prime, et quelquefois M. Sidney Morse, ne coûte que 12 francs 50 centimes par an environ (2 dollars et demi) ! Un troisième frère travaille aussi à l'*Observer*, et ce magnifique patrimoine de famille enrôle jusqu'à l'activité de jeunes membres de la seconde génération. — Il y a de grands financiers aux Etats-Unis; mais une famille comme celle dont je parle, a plus fait pour le vrai bien et la vraie gloire de son pays que dix mille spéculateurs heureux.

Une autre visite bien intéressante sur les bords de l'Hudson fut dans la ferme d'un quaker, M. Sherman, à Milton, comté d'Ulster. C'est presque en face de Poughkeepsie; on traverse la large nappe du fleuve par un bac, ou bateau à manége dont les roues sont mues par quatre mulets; empiétement peu fréquent sur les droits de la vapeur dans ce pays! J'allais voir le professeur Cr..y, de New-York, et sa charmante femme qui y faisaient un petit séjour. M. Cr...y, que j'eus plus tard l'occasion de connaître de la manière la plus intime, est un savant helléniste et un chrétien. Il y a pour tout vrai chrétien, de ces choses, de ces traits d'une vie cachée avec Christ en Dieu, sur lesquels on n'a pas le droit de dire au monde : viens et vois. Aussi le peu que je citerai sur cet ami et cet hôte, *à qui mon* cœur reste à jamais lié, me paraît à

moi bien sec, bien extérieur. M. Cr...y, comme savant, a le goût attique au suprême degré; il a le génie poétique et peut atteindre les plus hautes pensées; et il s'y exercerait davantage si une activité dévorante lui en laissait le temps. Le sens de la perfection littéraire dans la forme et la pensée, rare partout, est peut-être bien plus méritoire dans un pays à rudes contours comme le Nouveau-Monde. Sa figure est l'expression de son âme, pleine de douceur et de force, éclairée d'une perspicacité et d'une patiente et inépuisable bienveillance. La chaire de grec qu'il remplit à l'Université de New-York, et ses études l'occuperaient déjà amplement; mais son champ d'activité chrétienne est peut-être aussi vaste. On l'a mis à la tête de l'*Union chrétienne des jeunes gens* de New-York, où se réunissent environ 1,500 jeunes gens, l'élite morale de cette grande ville. De vastes salles de lecture, une bibliothèque, des séances ou lectures sur divers sujets instructifs, une réunion de prières chaque semaine, sont les buts officiels de l'association; mais elle est aussi un arsenal de bonnes œuvres, faites par de petits comités volontaires qui visitent les malades, assistent les jeunes gens arrivant à New-York sans recommandations, et sans amis ni abri, et répandent l'influence et les œuvres du Christianisme. M. Cr..y a d'autres buts d'activité comme maître des écoles bibliques le dimanche, et je fus bien surpris de découvrir un jour que sans être un ministre *consacré*, ce qui revient à dire sans diplôme de grec ni d'hébreu, il avait fait de solides études de théologie par lui-même. — Me sera-t-il

permis d'ajouter un trait vraiment américain pour l'activité intellectuelle? M$^{me}$ Cr...y a appris le grec toute seule, pour se désennuyer à de certains moments, avec des livres puisés dans la bibliothèque de son mari; sans leçons aucunes elle en est venue à lire aussi facilement les classiques grecs qu'un livre anglais, français ou allemand; c'est son goût; et j'ai vu un neveu qui vivait dans la maison trop heureux auprès d'une telle tante, venir de temps à autres s'aider des lumières qu'elle lui fournissait, pour ses thèmes sur Homère. — Il y a quelques années, l'ardent désir de voir la Terre-Sainte vint à M. Cr...y; il prit sa femme et sa belle-mère, alla en Egypte, refit dans le désert l'itinéraire des Hébreux autour du Sinaï et de l'Horeb en quarante journées de caravane, et visita la Palestine. Des souvenirs ineffaçables et un joli livre de voyages publié sous un pseudonyme arabe ont été le résultat de cet intéressant pèlerinage.

Nous passâmes quelques instants délicieux à Milton, dans une contrée aussi riante que Poughkeepsie; ils furent plus tard complétés par mon séjour dans la maison Cr...y à New-York. J'ai mûri ou rectifié bien des idées, à la clarté douce et vraie de ces âmes sincères, pleines de sympathie pour leur beau pays comme pour les richesses supérieures de l'Europe, aimant tout ce qui est bon dans les deux mondes, et comprenant mieux que d'autres ce grand rôle respectif: le minerai d'idées chez nous spécialement; leur utilisation chez eux. — La mère Europe est lente, pleine de préjugés, chargée d'années, laissant un héritage riche mais em-

brouillé à sa fille jeune, svelte et intelligente, l'Amérique. Une seule chose m'étonna : tant de prédilection pour la nuageuse poésie allemande dans ces esprits américains, d'une étincelante netteté !

# CHAPITRE III.

**Excursions aux environs de New-York. — La Baby Show et Barnum. — La Rachel.**

M. G. Merle, le frère de l'écrivain de l'*Histoire de la Réformation*, habite le faubourg de Brooklyn. En allant le visiter je fus témoin d'une opération curieuse, celle du déplacement d'une maison en briques, à trois étages, et de la dimension ordinaire à New-York. On l'avait séparée de sa base peu à peu, en insérant à la hauteur du sol, sous l'édifice, de grosses poutres, qui avaient fini par former un plateau sur lequel le tout reposait. A dix pas de là on voyait les nouvelles fondations, sur lesquelles le vieil édifice déjà en voyage, et mû sur des rouleaux, devait être placé. Tout indiquait que quelques habitants étaient restés dans les appartements et y vaquaient à leurs occupations domestiques et culinaires. Dans une rue de New-York j'ai vu l'écriteau d'un de ces entrepreneurs de déplacements : *N. N. house mover.* « Un tel, *déplaceur* de maisons. » Le nom et la chose sont étrangers à un Français.

Nous parcourûmes, dans la voiture de M. Merle,

le fameux cimetière de Greenwood, qui est un des plus vastes et probablement un des plus intéressants du monde. Le tendre respect pour la cendre d'êtres chéris, et l'esprit de famille, sont les mobiles de cette création, qui fait le plus grand honneur à l'esprit américain. Un terrain de plus de trois cents acres, tout de collines, de vallons, e de jolis bois se mirant dans de petits lacs, a été planté et disposé, dès l'année 1838, par une compagnie, pour être revendu par lots et former des sépultures de famille. L'Américain veut que chaque famille ait sa maison et son tombeau. Une clôture l'enceint entièrement. L'entrée est un somptueux édifice; de larges allées parfaitement entretenues permettent aux légères voitures du pays de circuler en tous sens, et de se croiser sans difficulté. Chaque famille entoure son lot d'une balustrade placée en rond ou en carré; et dans l'enclos, quelques fleurs, quelques arbrisseaux, des monuments en marbre blanc, pyramides, colonnes brisées, statues, bas-reliefs, marquent la place où reposent ceux qui ont laissé des souvenirs. Le dogs-wood ou cornier de la Floride, était dans tout l'éclat de ses magnifiques fleurs; et l'ami en cheveux blancs qui me promenait dans les contours sinueux de ce monde frais, pittoresque varié, mais solennel, où viennent se reposer les puissants, les actifs et les intelligents de New-York, me racontait rapidement la vie et la fin de plusieurs de ses contemporains dont les marbre attiraient l'attention. Tout cela me remplissait d réflexions douces et tristes sur le caractère fugi

tif de cette vie, qu'un morceau de marbre et quelques paroles peuvent résumer, même pour les personnages importants. Le vent d'est soufflait, amenant l'humidité de l'Océan ; j'eus un moment le mal du pays,—et tant d'ordre, de beauté et d'esprit de famille dans les soins pour les morts, me rendit encore plus lourd à porter le sentiment de la distance, de l'isolement et du froid. M. Merle me montra comme lui appartenant, un coin d'herbe entouré d'une balustrade noire en fer, et ayant au centre une plaque de marbre blanc posée sur l'entrée d'une voûte, où mon respectable ami était assez heureux pour n'avoir déposé encore aucun des membres de sa nombreuse famille. Une autre place portait à l'entrée le nom des M***, mes banquiers à New-York. Le monument de la jeune miss Canda, fille d'un officier français catholique, tuée en descendant de voiture, est la merveille de Greenwod. Des statues allégoriques, du marbre travaillé en dentelles et en reliefs du goût le plus exquis et valant 15,000 dollars, voilà tout ce qu'ont pu des regrets inexprimables pour se manifester. Combien les morts sont loin de notre portée, de celle du millionnaire comme du mendiant! Un Espagnol capitaine de navire et assez vivant pour circuler dans New-York, s'est bâti un monument de marbre ; au sommet est sa statue de grandeur naturelle, le représentant en redingote et en casquette, un sextant à la main, prenant la hauteur du soleil. Le monde à venir donne plutôt l'idée d'un autre soleil. La statue colossale du gouverneur Clinton, auteur de la

grande œuvre du canal Erié, est d'un goût malheureux. Pour mieux juger de la vue de Greenwood ce mélange de bosquets. de vertes pelouses parsemées de pierres blanches, — et pour distinguer dans le lointain le séjour des vivants, Brooklyn et New-York, on monte sur une colline dite *de l'Océan*, parce qu'on y aperçoit la bande bleue de l'Atlantique.

La compagnie qui a établi ce cimetière a considérablement gagné. Outre les actionnaires qui en ont profité, le public a considéré avec faveur les avantages de divers genres procurés par cette création, et beaucoup de catholiques ont préféré s'y faire des tombeaux de famille, plutôt que de se soumettre aux exactions de leur archevêque l'Irlandais John Hughes. Ce prélat a imité pour son propre avantage l'entreprise de Greenwood mais avec des exactions que les Irlandais ignorants et superstitieux ont seuls supportées bénévolement; les autres catholiques ont réclamé, livré les faits à la publicité, mais sans changer en rien la conduite du spéculateur épiscopal. John Hughes a acheté pour 18,000 dollars, 80 acres de terrain à Newtown, sur l'île de Long-Island, près de New-York, et par la simple bénédiction épiscopale, rendant *terre sainte* ce qui était avant *terre profane*, en a centuplé la valeur. Pour frapper les imaginations, il l'a appelé cimetière du Calvaire.

L'archevêque en revend le terrain à un prix qui rendrait 2,400,000 dollars pour le tout, s'il n'en *fallait* déduire une partie pour terrain perdu et

dons et en chemins. Le moindre coût d'un lot de trois pied sur sept, est de 7 dollars, et ceux de seize pieds sur seize, 200 dollars ! Les morts irlandais et allemands, dont les familles ne peuvent payer, sont empilés par cinq ou six dans la même fosse ! Le terrain pour les morts est bien plus cher que celui dont se servent les vivants. Malgré l'élévation du prix, aucun titre de propriété n'est délivré à l'acheteur du lot, mais simplement un reçu de payement, ce qui a soulevé une foule de réclamations. Afin de s'assurer le monopole des morts sur ses 80 acres du Calvaire, l'archevêque a forcé les Allemands d'abandonner un cimetière voisin, et a eu le même succès contre un second placé près de la rue n° 30, de New-York. Que faire ? Ce pauvre peuple d'émigrants catholiques ignore la Parole de Dieu, transporte au clergé l'autorité et la sainteté qui sont en Elle seule, et paye cher son erreur; heureux s'il ne lui en coûtait que des dollars !

Une course intéressante, c'est de sortir en voiture de New-York, en se dirigeant vers l'extrémité nord de l'île de Manhattan où est le High-Bridge. En dépassant les derniers quartiers on aperçoit comment une ville se forme. Des ouvriers par centaines font sauter des rocs de gneiss avec la poudre et le pic, aplanissent les éminences, comblent les mares, tracent des routes ou rues avec trottoirs; et l'année prochaine l'architecte viendra les border de maisons élégantes en briques et en grès; car plus New-York s'étend, plus l'augmentation de richesse et de beauté des nouveaux édifices y annonce le mouvement ascensionnel de toutes cho-

ses. Dans une zone encore plus éloignée on remarque des centaines de misérables huttes ou cabanes, que se sont bâties les nouveaux venus irlandais sur des terrains vagues, en attendant que les bénéfices de leurs journées les mettent à même de se rapprocher des quartiers réguliers, et d'y bâtir ou d'y louer de modestes maisons en briques. La ville progresse si rapidement qu'on peut déjà dire à quelle époque ces sites abandonnés deviendront de beaux quartiers; depuis trois ou quatre ans les bâtisses remontent l'île à raison d'un demi-mille par année: c'est quatre ou cinq rues transversales qui sont bâties annuellement. Nous avançons, ayant à gauche le fleuve Hudson, où un mouvement de navires à voiles et à vapeur se distingue à travers le feuillage des arbres, à droite d'assez jolis cottages plantés sur des éminences ou dans des vallons. On aperçoit des châteaux, qui sont des hospices d'orphelins et d'aveugles.

Le terme de notre course n'est pas éloigné de l'extrémité de l'île; nous mettons pied à terre près d'un bel hôtel, entouré de galeries dominant de trois cents pieds une pente rapide, sur les bords de la rivière Harlem. La verdure a son premier éclat, le dogs-wood est tout en fleurs, et l'air est frais et rempli d'émanations délicieuses. Une quantité de jeunes couples sont venus là se promener et fouler l'herbe molle du printemps; les femmes sont toutes jolies. Un nègre court dans ce lieu champêtre battant avec force un tam-tam pour appeler les hôtes au dîner; nous préférons descendre et voir le noble acqueduc, ou High-Bridge, qui a donné à

cet endroit sa célébrité. Au premier abord il ne paraît pas aussi colossal qu'il l'est réellement. Nous le parcourons dans toute son étendue. Cet aqueduc à 1,450 pieds de long et une multiplicité d'arches de 80 pieds d'ouverture, dont les clefs sont à plus de 100 pieds au-dessus de la rivière Harlem, de sorte que les navires peuvent passer dessous. La hauteur de ce noble ouvrage de granit est majestueuse. Les maisons placées sur la rive opposée, et vues d'en haut, nous semblent grosses comme des dés que des joueurs placés sur l'aqueduc auraient vidés là d'un cornet. La forêt primitive se reconnaît encore par places sur les deux rives du Harlem, quoique le sifflet des locomotives d'un railway peu éloigné arrive à nos oreilles.

Cet ouvrage pour lequel l'épithète de *romain* serait faible, et doit être remplacée par celle d'*américain*, est entièrement dû à l'esprit hardi et intelligent des citoyens de New-York ; ils le décidèrent, dans l'année 1835, par un vote populaire de 11,367 voix de majorité, et il fut achevé en 1842. Un canal souterrain en maçonnerie va prendre eau de la rivière Croton, à 32 milles de distance, et l'amène à ce pont-aqueduc d'où elle est conduite jusqu'au grand réservoir de York-Hill sur la bordure des nouveaux quartiers. Soixante millions de gallons de l'eau la plus pure et la plus saine du monde, passent journellement dans les tuyaux monstres de cet aqueduc et fournissent à 600,000 habitants une masse liquide suffisante pour obéir aux prescriptions de l'extrême propreté américicaine, et de la loi de tempérance ; il en reste en-

core de quoi éteindre les fréquents incendies, et abaisser considérablement le taux des assurances. La ville en tire près de six cent mille dollars de revenu. Ce travail a dépassé tous les devis et coûté quatorze millions de dollars, mais il donne à New-York une supériorité sur toutes les villes de l'Ancien-Monde et lui suffira encore lorsqu'elle aura triplé de population. Londres ne fournit que quarante millions de gallons d'eau par jour aux 2 millions et demi d'êtres humains qui y sont accumulés. Boston atteint presque le taux de New-York et donne quatorze millions de gallons par jour, de l'eau Cochituate, à ses 150 ou 160 mille âmes; l'Amérique est seule à pouvoir rivaliser avec elle-même, en grands bienfaits pour les masses.

En revenant de High-Bridge et avant d'entrer en ville nous passons près du réservoir de York-Hill où aboutit l'aqueduc. C'est une sorte de haut castel carré en granit, ouvrage à la Sémiramis, qui couvre 35 acres de terrain, renferme l'eau nécessaire à la consommation de trois jours pour tout New-York, et constitue la forteresse, et le plus solide et liquide argument des partisans de la tempérance. Le palais de Cristal, et une tour en fer de 300 pieds, bâtie par spéculation pour voir la vue, sont près du même emplacement.

Mes amis C...k, qui m'avaient fait faire la course précédente, me conduisirent un autre matin à Astoria, à 6 milles de New-York sur les rives de Long-Island qui font face à l'île où est New-York. Un bras de mer, l'East-River, les sépare et forme en cet endroit un coude rendu plus dangereux

par des récifs, sur lesquels bien des navires se rendant à Boston ont péri complétement ; on nomme ce lieu mal famé des marins, *Hell-Gate* ou *porte d'enfer*. Nous reçûmes l'hospitalité dans la belle propriété Woolsey, un des plus anciens domaines du pays. C'est un des sites aristocratiques du Nouveau-Monde, où rien ne rappelle ces cottages nouveaux, en mortier à peine sec, habités par des enrichis de la ville, trait si fréquent dans ce pays. Le cottage est de bois, et passe ici pour antique parce qu'il a plus de cent ans. L'extérieur en est très-modeste ; mais dans l'intérieur un confort exquis, de bonnes peintures dont plusieurs ont été acquises à Rome, des madones, un remarquable tableau de chevaux qui orne l'antichambre, quelques morceaux d'antiquité, qualifient cet asile pour celui d'un homme à goûts européens et délicats. Les écuries, à l'autre bout du jardin, ont une douzaine de chevaux dont cinq poneys pour les enfants ; un isabelle de Cuba m'a plu surtout. Près de la maison est un rocher historique, où l'état-major de Washington s'est assis après un combat. La campagne est vaste : des bois, des prairies ; un observatoire qui occupe le sommet de la colline et donne une vue immense sur New-York, Brooklyn et tout le pays. Les enfants font leurs études loin du bruit, dans un petit édifice que leur père leur a bâti, près de serres magnifiques. Pendant la journée nous avons vu sur l'East-River, à travers les éclaircies des arbres, un immense mouvement de goëlettes remontant vers Boston et animant le paysage. Vers le soir les

grands vapeur pour Boston, ont passé avec des foules à bord.

Le propriétaire n'est plus précisément jeune d'âge ; mais il a cette jeunesse d'esprit que la vie d'un riche courtois et hospitalier gentleman, et la richesse croissante des idées dans un tempérament vif, aimable et fin, ne peuvent qu'entretenir. Sa haute taille, ses traits aristocratiques et délicats même, ne sont pas absolument introuvàbles à New-York; mais voici des jugements qui sont des raretés ici. On parle de quelques élections fâcheuses, peu dignes, et j'entends dire :

« Voilà ce que c'est... les plus malpropres sont « mis sur du satin. »

On parle tempérance tout en buvant à dîner du vieux madère et du champagne frappé :

« La loi de tempérance de New-York n'est qu'une absurdité. »

L'Europe et ses affaires arrivent sur le tapis :

« Ils viennent de commencer une guerre de trente ans. »

C'est un républicanisme bien muni de flèches dans son carquois, qui se tient en dehors de la démocratie tumultueuse d'ici, et des intrigues de cour de là-bas ; trop aristocratique pour goûter en bien des choses la première, et trop indépendant pour se plaire aux autres ; genre à part, cultivé dans un demi-jour et dans un cercle choisi, où peu d'Européens et peu d'Américains même ont la faveur d'être introduits.

Astoria est un lieu de délices et a quelques cottages magnifiques. Nous visitons quelques-unes

s retraites d'été. Celle du révérend épiscopal est un bijou, un musée d'objets d'art et de :es ; — un ange en marbre, une Madone de lo sont des pièces de valeur. La courtoisie ée de notre première société européenne se e ici chez un simple révérend américain et sa charmante femme. Ces attraits des beaux-ıe repoı tent au parfum de l'Italie, à cette ido- du beau humain, que les esprits raffinés et ıts ne peuvent se lasser de puiser dans la Pé-le, surtout dans Rome, la grande séductrice. ıganisme dont les peintres et les sculpteurs pour les goûts des classes élevées, d'aussi es prêtres que les jésuites le sont pour les :s de toutes, combien il met l'homme en prise ıté de ses yeux trop voisins du cœur. En réalité ce que veulent les hommes, et ce que leur réparé les artistes modernes dans la ligne de e italienne.

ınchissons maintenant un abîme ; passons de :iété la plus délicate et en dissidence absolue tout ce qui est trivial, à une foule aux goûts sques, et sans ces ménagements qu'apporte ieille civilisation. Cette transition caractéri-la grande ville américaine.

ı étranger pouvait aller pour étude à la Baby 'de Barnum, étrange exhibition qu'un atome de dans le public n'eût jamais laissée naître. Cet ne qui n'est pas sans quelque mérite, est ıdant par le plus saillant côté de son carac-le mauvais génie de la trivialité dans ce pays; :ultive avec un talent, une science désespé-

rante ; il lui ouvre des champs nouveaux, et sème l'ivraie du *humbug*, de la charlatanerie, dans les arts, la philanthropie, la religion même parfois. Si la réputation de Jenny Lind a résisté auprès du public sérieux à son association temporaire avec Barnum, c'est un tour de force que la plus haute distinction personnelle a pu seule accomplir, et qu'il serait téméraire de renouveler.

On sait que la santé générale n'est pas en progrès aux États-Unis ; celle des enfants et des mères préoccupe plus que jamais. Ceci a suggéré l'idée entièrement neuve d'ouvrir des concours de jeunes enfants et de donner des prix aux plus vigoureux. On le trouvera bizarre; mais l'Amérique ne se croit pas liée à cultiver le progrès sur les seules voies fournies par l'Europe, et elle essaye du nouveau. Il me semble que le projet était raisonnable et honorable, tant que l'affaire restait aux mains des familles, ainsi que cela a été le cas dans quelques villes de l'intérieur. Mais est arrivé Barnum ! Il a disposé le concours de New-York en exhibition publique, et y a fait entrer à longs flots la foule curieuse, sotte, grossière, dans le noble but de prélever à l'entrée un demi ou un quart de dollar par tête de visiteur, et d'en arrondir sa poche. Voici ce que dit mon livre de notes à l'occasion de cette exposition :

8 *juin.* — J'ai été à la Baby Show, ou exposition de nourrissons, par Barnum. C'est dans son musée de Broadway, près du Park. De loin on reconnaît l'édifice à une forêt de drapeaux qui flottent le long de la corniche, et aux peintures gro-

tesques des murailles. Air suffocant à l'entrée. Je monte un étage, et me trouve dans une grande salle, où les parois sont garnies de vitrines pleines d'animaux empaillés, de crustacés, de pendules, de colifichets. Des portraits de grands hommes indigènes bordent le plafond. Au milieu de la salle est une longue estrade, avec des femmes assises sur des chaises et dominant la foule qui s'agite, se presse dans le couloir. En tête sont deux femmes énormes, les deux *fat ladies*, propriété de Barnum, ou plutôt pièces de son musée vivant ordinaire. L'une est mise en rose, l'autre en blanc; la plus notable partie de ces monstruosités femelles, du moins ce qui est en évidence, c'est leur bras, dont le haut forme une boule énorme plus grosse que la tête. Le regard est assuré et calme. Sur la même rangée de chaises sont des mères et des nourrices ayant sur leurs genoux ou à leurs côtés des enfants de six mois à cinq ans, portant sur leur petit poitrail des morceaux de papier, où on lit *præmium* (prix). Aucune figure remarquable; mères, nourrices, enfants, et quelques benêts de pères semés dans le nombre, ont les traits les plus bouffis ou les plus étirés que la fatigue, l'ennui, la monotonie, l'air brûlant et méphitique de ces salles puissent donner à des natures communes; quelques enfants couverts de sueur et épuisés, pleurent et demandent à s'en aller. Dans une salle voisine le spectacle est autre. Des becs de gaz projettent leur clarté sur des armoires vitrées, ouvertes sur le devant, d'où l'on a sorti les animaux empaillés, qu'on a remplacés par du vivant: des

mères ou des nourrices assises, ayant sur leurs genoux des enfants plus beaux, plus soignés que les premiers ; tout cela lorgné, discuté, quelquefois tâté par le public qui défile.

« Une autre salle reproduit l'ameublement ordinaire de vitrines contenant des mélanges informes. Ainsi dans une même armoire on voit des ours, des phoques empaillés, des uniformes et des drapeaux mexicains conquis dans la dernière guerre et des morceaux de marbres antiques ; plus loin des coquilles à toutes valves, des poissons empaillés, des insectes ; une géante vivante, une albinos vivante qui explique la géante. La première a la lèvre des Hapsbourg, un regard ennuyé, méprisant même pour la foule ; sa masse est énorme ; la plupart des femmes qui l'examinent ne lui vont qu'aux aisselles. L'albinos femme est une petite créature à cheveux blancs flottants, qui récite bruyamment sa leçon sur l'âge, les qualités, la taille et le poids de la géante, laquelle écoute d'un air mélancolique et superbe. La femme barbue promise par l'affiche est absente ; on la dit malade.

« Je me détourne de là, et aperçois sur une estrade élevée et sous un dais, deux femmes assises dont l'une a sur les genoux un gros enfant, au gros visage et aux mollets pendants, qui dort après sa victoire ; c'est master Scott, qui a conquis le plus haut prix, 100 dollars ; une affiche en papier, collée au dais, le dit. On l'a mis dans une salle à part, comme une grandeur solitaire. Un couloir me fait arriver après bien des coups de coude dans un théâtre où douze ou quinze cents personnes écoutent

une pièce jouée avec le cachet bruyant des comédiens de bas étage. Je reviens sur mes pas, et découvre une nouvelle salle, où, au milieu d'une réunion d'animaux empaillés et d'enfants vivants, est une vaste cage avec des singes vivants, des coqs d'Inde, des oiseaux de toute sorte et variété; tout ce pêle-mêle sautant, volant, criant et piaulant. En résumé, une immense ironie sur la race humaine, sur les bêtes, les insectes, les hommes célèbres, les arts; une moquerie générale à l'adresse des trois règnes de la nature ; car les minéraux mêmes dont je n'ai pas parlé se mêlent aussi en collections notables à ce vrai pandémonium. M. Barnum, indianisant et chinoisant tout ce qu'il peut, a bâti avec ses anciens bénéfices, un cottage ayant la forme de pagode indienne près de Bridgeport et y fait labourer ses champs par un éléphant. On s'attend à le voir un jour circuler en palanquin porté par des singes, ou en voiture traînée par des autruches.

Il annonce qu'il va organiser des expositions d'enfants à Boston, Albany, Philadelphie, Cincinnati et Baltimore. La gloire commencera de bonne heure pour les enfants de ces expositions. Qui est-ce qui est le plus gras ou qui tette le mieux? Dix mille visiteurs lui sont promis de par Barnum, un prix et une mention dans tous les journaux! »

Vers la fin de la saison la Rachel vint avec sa troupe jouer à New-York, et le désir d'entendre les sons oubliés du bon français, me laissa conduire par un ami à une des représentations de cette prêtresse classique. L'auditoire américain était attentif, peu enthousiaste mais poli. On sui-

vait la pièce (c'était *Andromaque*) sur un livre où la traduction anglaise était mise en regard des vers français. Quand tout le monde tournait la page à la fois, et souvent au milieu d'une scène passionnée, ce bruit de mille feuilles de papier couvrait, ou peu s'en faut, la voix de la célèbre actrice. Ses prétentions vont plus haut qu'à servir de maîtresse de français. D'où partirent les injures dont certains journaux de Paris se firent l'écho à cette époque contre le public américain, c'est ce que j'ignore. N'avoir pas le français pour langue maternelle, serait-ce un cas pendable aux yeux des associés de mademoiselle Rachel? Si le Yankee eût pratiqué la loi du talion en se basant sur la supposition que quelques acteurs mécontents les calomniaient par lettres, toute la troupe française eût été exposée à quitter New-York précipitamment, au lieu d'y moissonner une recette de bien des centaines de mille francs. Le frère Jonathan, rustrement provoqué par d'injurieux feuilletonistes parisiens, fit la sourde oreille. Quelle dérogation méritoire à ses habitudes! plus d'un le jugea ainsi; Paris n'est pas la seule ville où l'on ait l'amour-propre irritable. Le goût américain n'est pas celui des temps de Louis XIV; voici à peu près ce que pense Jonathan de ce dernier genre, quoiqu'il le tolère fort bien quand la Rachel en est l'interprète :

« Votre littérature dramatique du dix-septième siècle, à peu d'exceptions près, popularise le paganisme pratique; elle exalte à la hauteur du divin, l'amour humain, les joies et les rages humaines, et ne montre guère les hommes que sub-

mergés dans leur propre élément, l'égoïsme et le mal. Nous regardons cela comme une honte pour une nation qui se croit chrétienne. Vos plus beaux génies ont déployé toute l'étendue de leurs talents à former les esprits à délirer, par l'exemple de scènes aussi éloignées de l'atmosphère chrétienne, que l'enfer l'est du ciel. Ce paganisme outré, refait et surfait en France, ne laisse après lui que vide au cœur, amertume et égarement d'idées. Andromaque est un bon échantillon de ce genre effréné. Comme scène d'un naturel vrai, citons l'Hermione, — Rachel, qui supplie Pyrrhus de se tourner vers elle, et qui, se voyant méprisée, lance plus tard Oreste le poignard à la main avec de superbes traits d'amante et de furie. Mais on sent là et ailleurs une barbarie digne des Iroquois, et davantage ; — aucune tribu des *Peaux-Rouges* ne permettrait ces représentations ; toutes les nations indiennes repousseraient ces drames comme impossibles et contre nature ; elles ne se sont jamais scalpées entre parents et amis, comme les Atrides et autres seigneurs du théâtre grec.

« La délicatesse raffinée du style de cour dans lequel ces atrocités se débitent, y donne de plus un cachet d'absurdité littéraire auquel l'homme civilisé et non courbé par le préjugé ne peut se soumettre. Il n'y a presque jamais dans ces pièces une seule scène entièrement vraie de langage et de sentiment, et c'est pour cela que ni nous, ni les Anglais, ne pouvons y prendre goût, sauf comme à des exercices pour apprendre le style français de convention, ainsi que vous le faites tout les pre-

miers. L'amour n'est compris par vous que comme un torrent à cascades, un désordre méridional et païen, et non comme un sentiment harmonieux qui fertilise sans ravager. Quant à vos unités dramatiques, elles sont au-dessous de toute critique ; ces rois courant dans leur palais pour dire : « Ah ! justement je vous cherchais, » — font un métier réservé aux seuls domestiques, garçons, et vendeurs de journaux dans les hôtels et cafés ; de vos fameuses unités pour lesquelles vous êtes encore trop indulgents nous dirions :

« Qu'en un temps, en un lieu, la plus sotte mêlée
« Tienne, jusqu'à la fin, la raison offensée.

« Quant à la Rachel, elle est incomparable ; elle parvient presque à rendre naturel ce qui est l'opposé, et à toucher par ce qui devrait répugner; son bonheur est d'ignorer que le genre dramatique du dix-septième siècle est indigne de l'appui qu'elle lui prête. Nous avons dissimulé avec elle, payé des entrées exorbitantes et supporté les injures de vos feuilletonistes par égard pour son talent et pour notre vieille sympathie envers la France : que ne nous traitez-vous donc en amis d'une autre opinion ? »

## CHAPITRE IV.

**Vraie catholicité de la religion aux États-Unis. — Société biblique. — Société des traités. — Union des Écoles du Dimanche.**

Le grand spectacle offert par la marche générale du Christianisme s'adresse à tout homme de pensée. Le Maître termine sa carrière terrestre sans avoir rien uni fortement ; il y a indécision des disciples, même plus, terreur, abandon, à ce moment suprême. Pendant sa vie, il avait semé, mais sans montrer de disposition à constituer lui-même un corps compacte de croyants. Lui mort, les apparitions de sa personne ressuscitée et le Saint-Esprit font l'œuvre finale. L'unité est spirituelle ; la diversité et l'indépendance sont le fait des Églises qui apparaissent naissantes, sans liens forcés dans l'empire romain. La dépendance est de Dieu et de son Fils. Pour trouver leur unité, toutes les Églises de Jérusalem, d'Antioche, d'Ephèse, de Thessalonique, de Philippes, de Corinthe, regardent au ciel où le Christ est contenu, et pas ailleurs. Voilà le Christianisme ! Sur la terre, fraternité ; envers le Ciel, adoration.

Quand les écrivains catholiques traitent les nom-

breuses Églises et sectes protestantes, surtout celles d'Amérique, de religion pulvérisée, réduite en atomes, ils font preuve de n'avoir ni compris, ni même étudié les Églises apostoliques citées plus haut. Ils opposent ensuite la grande unité catholique. C'est vrai que les protestants ont bien peu perdu de temps, trop peu même, à réaliser l'unité visible ; surtout ils se sont interdit d'en avoir jamais une sur le modèle romain, lorsqu'ils ont mis de côté la croyance à la vertu d'une hiérarchie que Rome exalte par-dessus toutes choses, par-dessus même toute doctrine. Mais qu'elle est peu attrayante cette sanglante unité ! Pour le bénéfice de cette unité, les protestants furent égorgés dans la plus grande partie de l'Europe, avec moins d'humanité qu'on n'en a pour les bêtes à la boucherie ; et là où des horreurs inconnues aux païens, là où la déesse de l'inquisition ne s'est pas assouvie de sang humain, l'unité n'a pu se maintenir. Encore aujourd'hui, derrière cette unité romaine, on voit dans tous les pays vraiment catholiques, la loi, l'amende, la prison, et toute la force matérielle du pouvoir ; aussi la jugeons-nous une passive et monotone obédience.

La lecture toute simple d'un livre vénéré en théorie dans l'Église romaine, mais livre traqué, défendu, brûlé, calomnié par une foule de prêtres, la Bible, suffit à résoudre cette unité en protestantisme. Une unité qui ne subsiste que comme une vaste indifférence des masses dites chrétiennes ; — qui implante ses dogmes à coups d'anathème, et *l'adhésion* par la force publique ; — qui s'effraye

devant le moindre examen des innombrables assertions contradictoires des papes, conciles, théologiens ayant autorité; — qui ne peut éviter l'apparence d'avoir comme tiré au sort chaque pièce de ses croyances actuelles, du dédale de doctrines soutenues en divers temps par ses théologiens sur chaque sujet; — qui ne se sauve périodiquement qu'en donnant raison au dernier formulant, comme dans le cas de Pie IX et de l'Immaculée; — cette unité apparaît aux protestants comme une morne pression léguée par le moyen âge, et au point de vue des doctrines comme une négation; — comme le *caput mortuum* d'un désir meilleur déposé par Dieu au creuset des âmes, et qui s'est évaporé du monde latin, laissant pour résidu des formes, des costumes, une hiérarchie se recrutant elle-même, un culte adressé à des images mortes et à des prêtres vivants.

Dans la partie importante, vivante du protestantisme évangélique, on verra, c'est vrai, beaucoup de noms différents; il y a une diversité protestante incontestable. Cette diversité se constitua en formes très-roides, durant les cent premières années de la Réforme, époque d'analyse et de controverse, avec un grand développement de mauvais sentiments pour résultat. Mais cela a fait place à un travail de synthèse protestante. Le protestantisme sent que les différences secondaires sont légitimes, et surtout doivent s'avouer, se réaliser; mais il sent encore plus l'unité fondamentale de toutes ses branches autour de la personne du Christ, révélé dans l'Écriture, Dieu et homme, dont la doctrine

et la vie doivent passer dans chaque homme. Le salut est une affaire purement spirituelle, individuelle et directe, de Dieu-Esprit à l'esprit de l'homme. — Même unité dans la méthode : c'est l'étude de la Bible dont le Nouveau Testament est le couronnement, la lumière arrivée à sa perfection, par Jésus-Christ révélé Fils de Dieu, Sauveur complet du croyant, Chef unique de l'Église ; obligation pour tout chrétien, de sonder continuellement la Sainte Ecriture, d'en vivre, de la répandre. Cela mène à une civilisation biblique qui arrache des cris d'amiration à ceux mêmes du camp opposé.

En abordant une base et une méthode si grandioses dans leur simplicité, n'a-t-on pas l'impression qu'on laisse derrière soi les faux systèmes pour entrer dans le vrai plan de Dieu ; une seule loi spirituelle et une variété infinie de conséquences, de formes, de mouvements qui en découlent ainsi que le montrent les nations protestantes. Si on franchit du regard ces dédales de dévotions ascétiques, formalistes ou superstitieuses, d'œuvres déraisonnables, de soumissions à des hommes prêtres, — pour passer à la majestueuse simplicité du salut dans le Sauveur révélé par la Bible, il semble qu'on sente quelque chose comme Newton, quand échappant à la confusion vide de sens des sphères et cercles célestes des anciens, il envisagea la grande idée de la gravitation universelle, et débrouilla le système du monde. Le monde catholique gravite autour d'un mortel, élu par l'*intrigue*, sujet à se contredire, très-capable d'être

la honte de l'humanité, l'histoire le dit, et chef d'une vaste corporation qui épie et tyrannise ; tandis que le monde protestant gravite autour d'un Immortel, Puissance centrale, invisible et toute présente, qui a imprimé le sceau de la perfection sur sa courte apparition terrestre, et qui rayonne la perfection, la vie, le pardon, l'amour, la fraternité, la joie, sur les foules tournées par la foi vers sa demeure, l'Évangile et le Ciel. Les mouvements divers, et en apparence confus, des corps qui peuplent l'espace céleste, prouvent aujourd'hui, bien loin de la contredire, l'existence de la force attractive centrale. Telle est exactement la position du monde évangélique protestant ; il crée une foule de diversités secondaires, toutes entraînées par la force centrale, l'amour de Christ, la suffisance de Christ.

Le monde protestant marche de plus en plus vers une unité manifestée. « L'alliance évangélique » eût formé un seul corps de l'Ancien-Monde et du Nouveau ; les doctrines très-formelles sur lesquelles elle repose trouvaient l'adhésion commune, quand une question a retenu les Américains à part. Le dogme dira-t-on ? Non, une question de discipline ecclésiastique, l'esclavage ; que l'Eglise de Rome fouille ses annales et en tire l'unité sur ce point, si elle peut.

L'unité protestante a un autre grand trait, qui lui assigne la première place dans ce que le monde a vu faire pour développer le moral, l'intelligence, et enlever l'être humain à ses liens. Pour elle, le chrétien n'est pas un homme amélioré, réglé sui-

vant l'idée des philosophes ; ni un homme dévot servile envers des prêtres suivant l'idée romaine c'est un homme *converti.* Son âme a subi la trans formation appelée en style évangélique régénéra tion ou nouvelle naissance, par l'effet de la con· naissance de la vérité, qui est la foi en la suffisanc de Christ pour le salut, combinée avec une actioı directe et mystérieuse de Dieu sur le cœur. L sainteté divine y a pour représentant un germe qu lutte de plus en plus contre le reste d'inclinatiou mauvaises; le mobile premier des actes, des pen chants et des volontés, l'amour de soi, est déplac et devient l'amour de Dieu et de sa volonté.

Voilà certes un nouveau trait, et divin, d'unit protestante; il n'est pas affaire de mots et de livres mais affaire de vie dans l'homme; il n'est pas un forme, mais une création de nouvelles moelles d l'âme, en face de quoi le décousu des opinion des croyants aux prêtres romains et leurs terreur sur leur avenir spirituel, ne semblent qu'anar chie et détresse.

Est-ce à dire que le protestantisme n'a point d taches, qu'il est l'Eglise réalisée sur la terre dan sa perfection ? Nous ne le pensons pas ; cette pe fection de l'Eglise visible est un fait réservé au temps futurs, et prédit dans la Bible. Il y a spé cialement dans le protestantisme américain beau coup de sectes dont l'esprit, mais non l'existence mérite seul occasionnellement un reproche. L variété entre organisations d'Eglises est bonne l'absence d'esprit fraternel entre membres et m *nistres* des unes et des autres, ne l'est pas. Ce qu

crée les sectes, c'est l'exagération d'un point de vue exclusif, mais vrai ; c'est souvent un manque de symétrie, mais l'harmonie peut s'en arranger ; l'esprit de Christ est l'important. Les sectes montrent l'importance que les hommes attachent à la vérité ; il y a là vie et mouvement au lieu d'une vaste unité morte, qui n'est qu'une négation. Surtout à part deux ou trois grandes formes religieuses aux Etats-Unis, dont les différences tiennent plutôt à autant de formes ecclésiastiques qu'à des variations de doctrine, les autres sectes ou dénominations très-nombreuses, il est vrai, ne sont que des accidents imperceptibles. (Voir le chap. XIV.)

La Société biblique, celle des traités et l'Union des écoles du dimanche sont des terrains importants sur lesquels l'unité des diverses dénominations américaines vient se constater A peine le pied mis dans le Nouveau-Monde, je reçois la démonstration d'unité qu'on va voir.

Le 10 mai, le matin même de mon arrivée à New-York, je me rends dans la salle ronde, dite *du Tabernacle* sur Broadway, la rue magnifique de vie. Six grandes colonnes de marbre soutiennent le dôme du tabernacle et sa galerie supérieure circulaire ; trois ou quatre mille personnes, le premier public de la Bible que j'aie encore vu en Amérique, remplissent l'espace. Les femmes sont en majorité ; costumes propres et de bon goût ; dans toutes les mains des éventails, les uns miroitant de nacre et d'ivoire, les autres formés d'une simple feuille de palmier coûtant deux sous ; ces derniers ont leur domicile fixe sur les bancs de l'église,

et servent à hommes et à femmes également. Le: gentlemen sont en noir ; les cravates blanche: nombreuses indiquent des ministres (clergymen). Les figures sont fines, allongées, attentives, surtout intelligentes ; les deux yeux rapprochés, on l'air de concentrer l'âme en un tout vif, pénétrant ; la gravité, la noblesse et l'austérité caractérisent les visages masculins.

Une estrade portant le comité est au-devant d l'orgue. Les orateurs ont pour gesticuler une aisanc qui surprend ; ils se promènent par moments su l'estrade, en disant à M. Frelinghuysen : « Monsieur le Président, » — néanmoins ils sont tourné habituellement vers l'assemblée. L'Anglo-Saxo donne à son discours public la forme d'une conversation en comité avec le Président ; c'est retenu, froid, mais ce n'est point mal pour conteni ces milliers qui écoutent, se passionnent, applaudissent. Un seul homme devant tant de voix, d murmures, de mains, de pieds, de cannes, es heureux, si le flot monte, de se détourner avec dignité, et de dire : « Mister President. » Une réunion pour la Bible n'est point ici un prêche monotone. Les orateurs proposent à l'assentimen de l'assemblée des motions secondées chacune par un ami qui s'en porte le champion. On vote

— « Que plus on étudie la Bible, plus on voi « ses inépuisables richesses l'adaptant à suivre « fortifier, cicatriser, perfectionner tous les déve« loppements des sociétés humaines, et à êtr « comme son auteur le grand agent de tout bie « parmi les hommes. »

— On vote : « que l'objection de certaines gens « au libre usage des Saintes-Ecritures par le peu- « ple, sous prétexte de leur obscurité, est dépour- « vue de fondement, injurieuse pour son divin au- « teur, périlleuse pour les âmes, et méritant une « complète répulsion ;

— On vote encore « qu'on est joyeux d'appren- « dre l'achèvement de la traduction de la Bible en « arabe, pour reporter la lumière dans cet Orient « d'où elle est venue ; » — « et que l'esprit de l'E- « vangile, l'état du monde, l'abondance des tra- « ductions déjà faites, imposent à tout chrétien « une libéralité croissante en dons et en prières, « pour répandre la Bible chez toutes les nations. »

Les chants pleins d'âme de toute l'assemblée furent majestueux. Chacun s'en alla intéressé, réchauffé, instruit de l'état actuel de la cause biblique dans le monde entier. En sortant de cette assemblée œcuménique du Nouveau-Monde, quel ennemi de la Bible eût osé demander : « Cette « cause intéresse-t-elle une caste seule, un clergé « qui tire les ficelles, ou plutôt un immense peu- « ple de croyants, dont le clergé n'est que le ser- « viteur ? »

Notre siècle a conquis une mémorable place dans la longue galerie des temps ; il est celui des *Sociétés bibliques.* Les trois siècles qui datent de la Réformation, n'ont vu se répandre que cinq millions de bibles en quarante langues ; la première moitié du dix-neuvième siècle en a fourni jusqu'au début de l'année 1855, 51,689,731 exemplaires en 193 langues ou dialectes. Au

delà d'un cinquième de l'œuvre, près de onze millions d'exemplaires en une vingtaine de langues est dû à la société américaine; trois cinquièmes à celle de Londres; le reste à l'Europe continentale. — Au treizième siècle il coûtait moins che de bâtir deux arches d'un pont à Londres, que d'acheter une bible, et un journalier cumula ses économies de quatorze années pour en acheter une Aujourd'hui, avec le prix d'une journée de travail un dollar, tout travailleur aux Etats-Unis s'achète une fort belle bible; en quatre heures, il gagne les trente-sept sous et demi (cents) nécessaires pou acheter un exemplaire en caractères encore très lisibles, dits *minion;* vingt-cinq sous, est le pri: des caractères *nonpareille*, plus gros que *diamant* le Nouveau Testament seul coûte six sous. En un demi-siècle, le prix des saints Livres a baissé des trois quarts; le meilleur des livres est devenu auss le meilleur marché ; la moralité et le bonheur des hommes y ont immensément gagné.

La Société biblique de New-York a noblement travaillé; elle a publié au delà d'*un* exemplaire des saints Livres pour *trois* habitants des Etats-Unis; tandis que la proportion sur le globe entier n'est encore que d'un exemplaire pour vingt êtres humains. Deux mille sociétés auxiliaires ou agences, et quatre mille dépôts des saints Livres, son distribués dans l'Union; des colporteurs circulen pour mettre la Parole de Dieu sous tous les toits qui en sont dépourvus; ils tiennent note de tout et la Société, au moyen de leurs informations, publie des rapports où elle montre quel est l'état de

diffusion de la Bible dans le pays; les familles dépourvues du Livre ont été trouvées faire :

*Une* sur *six* à New-York, Cincinnati, dans le Delaware, le Michigan, l'Ohio, l'Iowa;

*Moitié* dans quelques portions de l'Indiana et de l'Illinois, où les colons d'Europe s'accumulent, et dans quelques cantons d'Etats à esclaves.

*Un sixième* à *un douzième* de la population dans la plus grande partie du pays.

Ces rapports citent comme des cas tout à fait exceptionnels et désolants, aux Etats-Unis, ce qui est l'état de bien des contrées catholiques de l'Europe : « Des jeunes filles de douze à quatorze ans, « qui n'ont jamais vu une Bible ou un Nouveau « Testament; — des familles qui depuis deux gé- « nérations n'ont pas eu de Bible sous leur toit; — « des personnes se disant membres d'une Eglise « chrétienne sans avoir jamais possédé la Bible; — « des classes de gens dont la moitié ne sait pas « lire. » Nous trouvons cela très-simple chez nous, ici on en pleure. Le rapport de l'année 1854 constata une émission de 815,399 volumes : c'est la plus forte jusqu'ici; l'année 1855 en a vu une de 749,896 volumes dont 41,446 volumes livrés gratis.

Les hôtels ont toutes leurs chambres fournies de la Bible par la Société ou ses agences, et le lecteur journalier du saint Livre se dispense souvent au départ de le mettre dans sa malle. Les prisons, les navires qui arrivent, les stations de chemins de fer sont pourvus de même. Les terres lointaines, la Californie, l'Orégon, l'Iowa, le Minnesota, la Mormonie ou Utah, ont déjà vu s'établir

sur leur sol presque vierge, les agents de cette infatigable puissance, dont le secret ressort est : « Allez-vous-en par tout le monde, et annoncez la « bonne nouvelle à toute créature (1). »

A partir de son origine, en 1810, la Société biblique américaine a donné deux millions de francs à ses sœurs d'Europe pour les aider ; l'Italie, la Grèce, l'empire ottoman attirent son attention ; à Constantinople, elle soutient l'œuvre biblique d'accord avec la Société de Londres.

Un catholique romain pourrait peut-être croire que des prêtres, une corporation mystérieuse, des fonds secrets sont l'âme de cette œuvre. Voyons de près. Trente-six directeurs laïques mènent tout ; ils sont épiscopaux, presbytériens, baptistes, méthodistes, réformés allemands et hollandais, congrégationalistes, quakers, en un mot, ils représentent beaucoup plus des neuf dixièmes des protestants américains. Ils s'adjoignent quelques ministres pour les questions de versions de la Bible, et pour les réunions annuelles; les versions demandent évidemment des savants; — mais c'est néanmoins l'élément laïque qui mène et domine : c'est un trait heureux. Deux autres petites Sociétés bibliques coexistent, fondées par une fraction des baptistes, qui insiste sur la traduction du mot *baptême* dans les Evangiles, par le mot *immersion;* la plus forte de ces deux Sociétés dépense une quarantaine de mille dollars annuellement.

La grande Société américaine a eu de recette :

---

(1) Marc, XVI, 5.

en 1853-54, 394,000 dollars (plus de 2 millions de francs), — en 1854-55, 346,000 dollars (1,770,000 francs), — les 40 pour 100 de la recette, 700,000 francs environ, provenant des dons des églises et des particuliers, le reste, des ventes opérées. Mais la générosité américaine, dans une année tout attristée de disette et de crise financière, a donné bien plus de 700,000 francs pour la bible, parce que les deux mille sociétés auxiliaires, outre le prix des exemplaires qu'elles payent à la Société centrale, ont elles-mêmes des frais pour le colportage et la diffusion des saints Livres ; et ces frais ne sont marqués nulle part.

La rue de Nassau, toute pleine des officines de la presse et de la pensée, était celle des bureaux de la Société biblique, quand elle a trouvé nécessaire de se bâtir un vrai château dans le haut de New-York. Sur trois quarts d'une acre de terrain, elle a élevé une masse à six étages, en briques rouges, qui a coûté entre deux et trois cent mille dollars. L'argent, c'est des poches du public qu'on l'a tiré, jusqu'à concurrence de soixante mille dollards ; le reste a été couvert par la vente de l'ancienne propriété et par un emprunt. Les abords sont libres, l'édifice imposant. Le papier se décharge des voitures arrivant dans la *neuvième* rue, sur le flanc de la *Maison de la bible* ; de là, cette matière première circule d'un atelier à l'autre, d'un étage à l'autre, par des engins commodes et expéditifs, jusqu'à ce qu'elle arrive à l'état de belles Bibles et de Testaments bien reliés et en partie dorés, pour être mis au dépôt. Un des secré-

taires, le révérend Brigham, m'a permis de visiter ces ateliers où l'ouvrage allait alors faiblement et n'occupait que 300 personnes. Dix-sept presses imprimaient chacune de 25 à 30 feuilles par minute, d'un seul côté, ce qui faisait quelque douze à quinze mille feuilles par heures. Les aveugles n'étaient pas oubliés ; une presse imprimait pour eux sans encre, mais en relief durable, sur du gros papier. Le dépôt de feuilles imprimées remplissait une grande salle, de ses piles de huit à neuf pieds anglais de hauteur; il y en avait un chargement de navire, disait-on. Un établissement où l'on veut produire un million de volumes par an, fait prendre aux moindres détails la dimension d'un grand atelier; la dorure, la reliure sont de grandes entreprises; — un atelier dore le plat de la couverture, — un autre le dos, — un autre le tranchant, — un autre le bord des feuilles. Voilà les soins qu'on prend pour mettre l'écorce au livre que le fondateur de l'astronomie moderne, sir Isaac Newton, appelait « la plus sublime philosophie. » — Le comité général de l'établissement a une belle salle ornée des portraits des présidents de la Société; un descendant de huguenots français, Elie Baudinot, fut le premier.

Vous vous entendez presque entre protestants, dira-t-on, pour répandre la Bible; mais venons à l'interprétation : vous vous divisez à l'infini. Non pas; voici la Société des traités qui s'offre en réponse. Elle ne s'est point préoccupée de naître pour répondre aux objections des catholiques et des incrédules sur la diversité protestante; elle est née

lorsqu'on ne savait presque pas aux Etats-Unis ce que c'était que des catholiques ; elle est née spontanément de l'unité des protestants sur l'interprétation des grandes doctrines du salut, et du besoin de répandre toujours plus la connaissance du seul chef de l'Eglise et de son Évangil, eparmi les protestants avant tout.

A l'angle de la rue de Nassau près du Parc, est un édifice simple mais vaste, le Tract-House : c'est le siége de la *Société américaine des traités*. Elle a pour but, dit sa charte, « de répandre la connais-« sance de Notre-Seigneur Jésus-Christ comme « sauveur des pécheurs, et d'avancer les progrès « d'une piété vivante et d'une saine moralité. » La première pensée d'agir au loin sur les âmes, en y jetant de ces petites pages, petites brochures brûlantes du feu de la charité, des ardeurs de la conscience réveillée et de la grâce divine, vint à une femme, Anna More, en Angleterre. La publicité maniée par cette femme de génie, en faveur de l'Evangile, donna l'idée de fonder la *Société des traités religieux*, à Londres, en 1799. Les fondateurs de cette société eurent aussi l'idée de la première société biblique, établie à Londres en 1804. Ce mouvement se manifesta aussi aux Etats-Unis ; la plupart des grandes villes de l'Union eurent leurs sociétés de traités dès les vingt premières années du siècle ; mais les deux principales, Boston et New-York, se fusionnèrent en 1825, et de là date le grand succès ; Dieu bénit l'harmonie, l'entente. Ces protestants qu'on dépeint en France et en Italie, par vues de *parti*, comme si hargneux, ils prou-

vent leur unité, par ce qui est le plus difficile, des œuvres communes et durables. Six dénominations religieuses : épiscopaux, congrégationalistes, presbytériens des deux branches, baptistes, réformés hollandais, soutiennent la Société, composent ses comités, et ne trouvent pas de difficulté à s'entendre pour publier des écrits puissants sur la foi et le salut. Depuis trente ans, aucune manifestation dans les comités n'aurait pu indiquer à quelle dénomination appartient tel ou tel membre; et cependant rien ne se publie qu'avec l'approbation des six couleurs. C'est qu'ils prient ensemble, et savent que la foi en Christ est la seule chose qui puisse les faire vaincre, dans la grande guerre entamée par la Société des traités contre le monde. Les réunions de colporteurs ont vu quelquefois jusqu'à une douzaine de dénominations différentes représentées, et des centaines de questions débattues, tranchées, sans trace de sectarianisme chez ces hommes d'élite répandant l'Evangile avec unité et simplicité.

Le matériel et les dépôts de la Société des traités sont presque à comparer à ceux de la Société biblique. Les engins, presses à imprimer, presses hydrauliques pour lustrer les feuilles, serrer les volumes, sont mus par une machine à vapeur de seize chevaux. Coudre et brocher les feuilles, occupe plus de cent jeunes filles, intelligentes et adroites comme des Américaines, — c'est tout dire. Nous n'avons que cette seule *relique*, me dit le révérend Russell Cook, le secrétaire, qui me montrait *l'établissement* ; et il me fit voir une chaise en jonc,

sorte de petite tribune portative pour élever un orateur à 3 ou 4 pieds de terre. C'était la chaire de Whitefield quand il prêchait au peuple dans les champs. Je touchai avec respect ce meuble d'où est partie une éloquence divine, dont on redit encore des traits qui passent autant au-dessus de ceux des tribunes antiques, que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Qu'on se peigne Whitefield après avoir versé à flots tout ce que l'âme embrasée d'un saint a de touchante véhémence pour sauver des âmes, se figurer enfin l'ange Gabriel remontant de l'assemblée vers le ciel pour y présenter à Dieu les soupirs des âmes pénitentes, et le divin orateur s'écriant avec le reste de sa force, la main et le regard en haut : « Arrête, arrête Gabriel ! — En « voici encore quelques-unes, charge tes ailes de « ces âmes ; maintenant, oui ! vole à Jésus ! »

Un même écrit est reproduit par la Société des traités à cinquantaines et centaines de mille exemplaires. Les types pour les figures, gravures, s'émousseraient ; on les multiplie donc par la galvanoplastie. Le catalogue des publications de la Société embrasse déjà 1,540 traités et 408 volumes, en onze langues, — anglais, français, allemand, espagnol, portugais, italien, gaélique, hollandais, danois, suédois et hongrois. Durant ses trente ans d'existence, la Société a répandu quatre milliards de pages d'impression, formant 10 millions de volumes, et 158 millions de traités, valant 4,637,000 dollars (23,600,000 francs), qui ont été couverts par 9, 500,000 francs de dons gratuits, et le reste par le produit des ventes.

L'année dernière elle a imprimé 1,070,500 volumes et 13,127,750 traités; la disette et la crise ont tenu la vente un peu au-dessous de ces chiffres. Une des publications les plus estimées est l'*Almanach chrétien*, charmante brochure avec des gravures et des articles de choix, dont il se vend plus de 200,000 exemplaires en anglais et 40,000 en allemand.

Comment de si grandes choses peuvent-elles se faire, et tant d'écrits trouver à se placer? En vertu de l'axiome que les hommes ayant le plus besoin d'influence morale et religieuse, ne viendraient pas la chercher, et que celle-ci alors doit marcher à eux. Des colporteurs s'en chargent, sous la surveillance d'un comité dit *de distribution;* il y en a 659 qui ont fait ce service pendant l'année, dont une centaine étaient des étudiants en théologie, y consacrant leurs deux ou trois mois de congé. Ces hommes de Dieu ont parcouru l'immense territoire de l'Union durant l'année, et visité 639,193 familles, à peu près la huitième partie de la population; ils ont annoncé le salut et prié sous le toit de la moitié environ de ces familles, et tenu douze mille assemblées de culte dans des localités trop éloignées des secours religieux.

Ces colporteurs, hommes simples et excellents, tirés du peuple et aimés du peuple, sympathisent avec lui, comprennent ses maux, et en supportent de plus rudes encore. Ils mènent la vie que le Sauveur a menée, sans lieu sûr où reposer leur tête; cependant les bonnes gens les recueillent, les *logent le soir*, et l'un d'eux disait n'avoir été obligé

deux ou trois fois l'an de coucher à l'auberge. sieurs parlent les langues étrangères et annon- : Jésus-Christ aux émigrants. J'en vis un bon ntillon, dans un ancien colporteur nommé n, Allemand d'origine, et présenté à l'audience s l'anniversaire de Boston. Son accent alle- d était formidable. Il nous *germanisa* en an- s sa vie, sa conversion, ses premiers travaux. nd il en vint au premier étonnement que lui èrent les magnificences de la charité de Christ, ı salut par Lui, et à la ferveur qui le colla trois ines sur sa bible, presque sans manger ni ıir, désespérant sa femme, mais priant Dieu à e, le louant, pleurant, et vivant avec les anges, gure brûlée par le soleil s'illumina ; ce drame ime de la perle de grand prix trouvée par un re homme, pour toujours, rappelait en action ame du moine d'Erfurt dans le style de Merle ıbigné.

ı Société vend ses publications ce qu'elles lui ent, c'est-à-dire très-bon marché ; admet-elle uvrage, les autres libraires ne peuvent concou- Mais le service de colportage qui lui coûte 000 dollars par an, est tout déficit ; on en doit autant de 51,000 dollars de publications dis- ıées gratis par les colporteurs ou par la direc- de la Société à des indigènes et à des étrangers, hôtels, aux stations de railways, et à un mil- le navires et de vapeurs ; enfin la Société a en- : 16,000 dollars en argent comme secours à sociétés sœurs. Ce gros déficit est couvert an- lement par des collectes opérées à domicile ou

dans les églises. La recette totale de la Société pour l'année fut de 413,173 dollars (2,100,000 francs); les dons y figuraient pour 147,298 dollars; le reste provenait des ventes opérées. On voit donc que cette Société marche de pair avec la Société biblique pour l'intérêt que le public y voue.

Deux journaux rédigés par les secrétaires de la Société peuvent être cités comme exemples de la plus grande influence à laquelle la presse soit parvenue.

Le premier l'*American Messenger*, fondé en 1843, est une grande feuille paraissant une fois par mois à 200,000 exemplaires. C'est un journal de piété pratique et de nouvelles religieuses, ne renfermant que de courts articles, admirablement choisis pour laisser chacun une impression concentrée, vive, nette, souvent décisive sur l'esprit du lecteur. Outre ce qui atteint le vulgaire des lecteurs, on y trouve des articles avec une série de pensées originales, simples et profondes à la fois nerveuses, qui donnent aux pasteurs de campagne des thèses de sermon, et des poussées indirectes dans quelque bonne direction. C'est d'une incalculable portée; il n'est au monde aucun plus puissant agent de la presse religieuse. Dieu a réuni les meilleurs hommes des dénominations protestantes et leur a dit : Coupez-vous mutuellement vos branches parasites, vos excroissances, et que le jet vigoureux du simple Evangile paraisse! — Cela a été fait; et la Société des traités en est sortie avec ses publications. Sur les bancs de milliers d'églises et de chapelles, on dépose une fois le

mois des numéros de l'*American Messenger;* ils sont parcourus en attendant le culte, emportés à la maison, lus et transmis là de main en main. On estime à deux millions au moins le nombre de personnes atteintes par cette feuille.

Pour les Allemands le *Messager américain* est traduit et publié à 27,000 exemplaires ; il devient l'*Americanischer Botschafter.* L'Allemagne reçoit un certain nombre de ces *Am. Botschafter* qui y font du bien. Y a-t-il lieu de s'étonner de ces réactions de l'Amérique sur le berceau de la Réformation, dans une religion qui a reçu de son fondateur cet avertissement : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers ! »

L'âme du *Messager américain* est le révérend Russell Cook, quoiqu'il n'y travaille pas seul. C'est une couronne de gloire sur la tête d'un homme qu'une pareille œuvre, mais quelle responsabilité ! Il lui serait permis de dire : « Dieu m'a élu et m'a dit : Va et souffle ma pensée sur les Deux-Mondes ; parle à des foules, jusqu'aux extrémités de la terre. » Voyez en effet. Au Canada et dans la Grande-Bretagne, il y a trente mille abonnés du *Messager américain* et du *Child's Paper;* le *Messager* va par milliers dans l'Inde et l'Australie. Dans les missions les plus reculées, à l'ombre des cocotiers du grand Océan, sous les palmiers de l'Asie, dans les froides régions du Nord où l'on chasse le castor et le renard, dans les parages des baleiniers, on lit le *Messager* comme dans les villes populeuses des États-Unis. Et ceux qui font cette œuvre, peuvent dire comme saint

Paul : « Nous nous glorifierons d'être parvenus « même jusqu'à vous, car nous ne nous étendons « pas nous-mêmes plus qu'il ne faut. » (2 *Cor.* X, 14.) M. Cook porta il y a quelques années un numéro de son *Messager américain* en Écosse ; cela donna naissance au *British Messenger*, qui est arrivé à cinquante-deux mille abonnés. La même influence a fait fonder dans l'Inde à Agra, un *North India Messenger;* et sur la côte de l'Afrique occidentale, le *Cavala Messenger*, publié partie en langue anglaise et partie en graïbo. Le *Messager américain* coûte 12 sous et demi par an.

Mais voici qui est peut-être plus important. Le *Journal pour les enfants* (*Child's Paper*), fondé en 1852 par la Société des traités, est arrivé à 300,000 abonnés en trois ans, et coûte 10 sous par an. C'est une feuille mensuelle, très-beau papier, gravures d'un fini délicieux, au nombre d'une demi-douzaine par exemplaire, et intercalées dans le texte; articles ravissants, où la grâce, l'intérêt, la simplicité du style et des pensées, font mieux ressortir qu'aucune publication à moi connue la vraie nature du Christianisme : celle d'être pour les *enfants*, et pour tous ces esprits nobles et purs, qui préfèrent la qualité d'*enfants du royaume*, et la vérité en Christ, à ce que le monde peut donner. Essayez de détailler une philosophie quelconque de la Grèce ou de l'Allemagne, en petits articles et petits traits pour les cœurs simples et pour les enfants, puis comparez avec le *Child's Paper!* Il va sans dire que ce journal fait pour les enfants profite aux familles et à tous les âges.

Les feuilles et revues religieuses des États-Unis publient environ 34 millions d'exemplaires par an, et forment le 8e pour cent de toute la presse périodique; un cinquième de cette presse religieuse est aux mains de la Société des traités. J'ai vu avec plaisir que la politique ne forme pas tout à fait la moitié de la presse périodique; le reste se répartit entre la littérature, la science et la religion. En résumé on publie dans l'Union américaine 21 exemplaires de journaux ou revues de toute nature par tête d'habitant.

Les entreprises américaines de publicité les plus colossales sont incontestablement celles qui ont trait à la religion, en y joignant évidemment les trois grands journaux politiques de New-York (1). C'est un beau trait pour une nation libre, de voir que les organes d'une religion pure, paisible, charitable, y occupent un rang aussi élevé, et autant de place, que l'alliance de tous les intérêts, de toutes les passions humaines. Et cela sans contrainte de l'État, sans pression de corporations, sans intrigues de confessionnal, uniquement parce que le public aime la religion évangélique, s'abonne, contribue librement. Lorsque le Christianisme se racornit en une philosophie abstraite, ou en un code de morale tout uniment, il ennuie tout le monde et le mal arrive et le surmonte. Mais le christianisme avec son soleil central, la personne du Sauveur, avec ses mystères, son merveilleux non pas catholique mais

(1) *Tribune, New-York Herald, Daily-Times.*

biblique, est toujours frais, jeune, au niveau des besoins, répondant pleinement à l'âme. Il crée la bonne individualité dans chaque âme, le miroir de Christ, le devoir, le vouloir, la confiance, l'hommage à Dieu, la fraternité. Les Américains sont certainement à un haut degré sous cette influence. Pendant qu'on se moque à Rome du prétendu morcellement protestant, il en est sorti aux Etats-Unis des œuvres d'association, concentrées et puissantes, à l'école desquelles le continent d'Europe se mettra tôt ou tard. Les excellents journaux de la Société des traités ont déjà mis sur le carreau, en un an, une demi-douzaine de journaux catholiques romains, et en feront autant d'une douzaine de journaux impies qu'ils ont ébranlés.

On s'étonne de l'audace des Américains dans l'industrie, la spéculation, la guerre, la marine; mais nulle part elle n'est plus grande que dans la manière dont ils font marcher la religion. A vrai dire, elle est commandée, et repose sur les promesses du Sauveur; il a garanti la victoire chrétienne à la foi, mais non à des appuis humains, ni à l'alliance avec les puissances de la terre. Qu'est-ce qui préservera cette intéressante nation de l'indifférence religieuse et du papisme, qui travaillent à la rendre semblable à l'un de ces pays à foi perdue, que Rome et les révolutions ont chevauché pour leur casser les reins ? Le danger ne fait que croître aux Etats-Unis.

Des millions d'émigrants d'Europe qui ignorent l'Évangile, affluent; les indigènes ont poussé la

recherche de la richesse jusqu'à la passion; l'État a dit : je ne contribuerai plus pour la religion! Tout serait-il perdu, renversé? Loin de là. Tout est dans la situation normale; tout est dans ce meilleur ordre, où la religion du Christ peut le plus attendre, car elle a pour seul appui sa liberté à elle (1). La prédication, la parole, le culte, l'association, les dons, tout est libre. Petit troupeau de croyants, arrivez, avec la vérité à la bouche, Christ dans le cœur, des sacrifices généreux dans les mains; mêlez-vous, travaillez, agissez; la moisson est abondante, faites jouer les faucilles aiguisées au tranchant des paroles et de la charité du Christ. La religion pour n'avoir plus d'autre appui qu'elle-même, et avoir jeté loin toutes ses lisières et bandages de l'ancien monde, a enfin trouvé sa pleine puissance, son âge de majorité.

Le petit troupeau sait tout cela parfaitement; il a mesuré le danger et la lutte mieux que personne, et il s'en est réjoui avec son Sauveur.

« Nous aurons, a dit le professeur Hitchcock, dans son éloquent discours en faveur de la Société des traités, nous aurons dans quarante-cinq ans cent

---

(1) Par la *liberté* de la religion, nous n'entendons pas celle d'attirer des biens et de fonder de grosses et riches corporations, de la mainmorte, mais seulement la liberté de la parole et des réunions.

Ce mot est souvent pris, chez des écrivains catholiques, dans un sens qui, pour nous, signifie au contraire la *tyrannie* du corps social et des consciences par la puissance de la fortune cléricale, par l'argent.

millions de cette nouvelle race, la nôtre, qui fouleront d'un pied jeune et fier notre continent. Ces millions seront-ils vraiment religieux ou jetteront-ils le gant à l'autorité divine? Cette république sera t-elle corsaire ou chrétienne? Serons-nous les boucaniers de la mer des Caraïbes et du Pacifique, ou bénirons-nous ces parages avec un commerce bienfaisant et propagandiste? Nos lois seront-elles douces ou cruelles? Le géant sera-t-il un brutal Polyphème, provoquant un Ulysse vengeur à lui ravir la lumière, ou serons-nous comme une providence généreuse et puissante au milieu des nations de la terre? Nous avons une race nouvelle et forte à évangéliser, un continent nouveau et vaste à soumettre et à sauver. Pendant que notre bannière s'étend fièrement de l'Atlantique au Pacifique, des neiges arctiques aux climats tropicaux, que la Croix suive de près; que la colombe se presse sur les traces de l'aigle jusqu'à ce que Christ ait ce continent, et que ce peuple passionné et hardi des Américains soit son champion le plus avancé.

« Voilà notre œuvre, plus gigantesque qu'aucune autre du Christianisme avant nous, et cependant qui nous est si bien imposée par la Providence divine, qu'il n'y a pas même à songer à reculer. »

Ces traits d'une situation mémorable dans l'histoire de la race humaine, le professeur Hitchcock les opposait à quelques clergymen protestants, jaloux des priviléges de leur ordre, et qui disaient: « *D'où les col*porteurs laïques ont-ils le droit de

« prêcher et d'imiter le clergé ? » — « Nous avons besoin, aujourd'hui, de sept cents, de mille champions, pour aller combattre sous la bannière de Christ dans le Far-West, a-t-il répondu ; et nous n'avons ni le temps, ni les moyens de les faire longuement étudier et de les consacrer ; nous les prenons comme nous les trouvons et nous prions le grand Capitaine de notre salut d'en faire des guerriers d'élite. — Il est dans le droit inhérent de l'Eglise de Christ, aux grandes époques, de développer de nouveaux organes; l'histoire est là qui montre les apôtres d'abord seuls ; puis les besoins amenant quatre nouvelles charges à se produire, les prophètes, les évangélistes, les ministres, les diacres, et même les diaconesses. Nous ne sommes point absolument liés par tout ce que les apôtres ont créé, ni par ce qu'ils n'ont pas créé ; avoir toutes les charges existantes alors ne nous est plus imposé si les besoins ne sont plus les mêmes, et nous sommes en liberté de créer la nouvelle charge qu'il nous faut : le *colportage.* » L'orateur n'a pas eu de peine à prouver que la main de Dieu est avec les colporteurs, et que des centaines de mille personnes sont amenées à Christ par leurs travaux. La cause est gagnée désormais.

L'œuvre des écoles du dimanche est un autre des grands côtés de l'unité religieuse en Amérique.

On ne bâtit jamais une chapelle sans y ajouter une salle d'école capable de contenir tous les enfants des membres de la congrégation ; et c'est là que chaque dimanche on les réunit pour les ins-

truire dans l'Ancien et le Nouveau Testament, et les former au chant et à la prière. Ces écoles n'ont pas un seul maître, mais vingt, trente ; l'enseignement y ressemble à des conversations par petits groupes, entre une grande personne et quatre ou cinq charmants enfants, la Bible au milieu. Parfois tout le monde fait silence, et on n'entend que la voix du président de l'école. Une bibliothèque d'ouvrages spécialement écrits pour la jeunesse est attachée à chaque école. Ce qu'il y a de plus beau, c'est que tout cet enseignement se donne gratis, et que quelques centaines de mille Américains instruits et pieux réunissent au delà de deux millions et demi d'enfants chaque dimanche. Cependant les besoins ne sont pas couverts. Le recensement de 1850 compte plus de cinq millions d'enfants entre cinq et quinze ans aux Etats-Unis, et amène à la conclusion que la moitié seulement de la nouvelle génération est soumise à la salutaire influence de l'évangélisation régulière et spéciale des écoles du dimanche. Ce fait explique suffisamment l'existence de la société *Union américaine des écoles du dimanche*. C'est une des gloires les plus pures de ce grand pays, et un de ses plus puissants agents pour le bien. Cette Société propage la fondation d'écoles du dimanche, sans dictinction de sectes ou dénominations; elle est soutenue par des membres de toute nuance. Ses agents parcourent le pays visitant les districts les plus reculés, parlant aux parents et aux enfants, stimulant les hommes religieux, et suscitant des écoles là où l'insouciance ou le morcellement de

sectes s'y était opposé précédemment. En 1855 la dépense de la Société pour ces missions a été de 370,000 francs (72,727 dollars). En outre, elle a créé dès le début une littérature spéciale pour la jeunesse, qui s'augmente chaque année et embrasse déjà plus de deux mille ouvrages; c'est un immense débit de livres de choix à bon marché pour l'enseignement et la lecture de la jeunesse; chaque école en a une bibliothèque: la Société a vendu et donné pour 950,000 francs de livres pendant l'année 1855 (186,034 dollars). Voïci le résultat d'une année de travail de la Société d'après le rapport à l'assemblée annuelle en mai 1855 :

« Les agents de notre Société, sans parler de ce « qui a été fait par d'autres, ont organisé en un « an *deux mille quatre cent quarante* écoles du « dimanche, là où il n'en avait jamais existé au- « paravant; ils ont décidé plus de de *seize mille* « *personnes* à y assumer le rôle de maîtres en- « seignants, et ils y ont amené *quatre-vingt-dix-* « *sept mille enfants.* En ajoutant à ces résultats « ceux de nos sociétés auxiliaires, le nombre des « nouveaux élèves amenés aux écoles est de *cent* « *mille.* Dans neuf cas sur dix ; ces enfants appar- « tiennent à des parents indifférents à la religion, « et hostiles au plan du salut par l'Evangile, à « cause de leurs vices, de leur incrédulité ou de « leur romanisme. Leurs parents les laissaient « errants comme des brebis sans berger, et nous « les avons conduits dans les pâturages des écoles « du dimanche. C'est au milieu des forêts du « *Maine*, des montagnes *Vertes* du Vermont, au

« pied des *Catskill*, dans les vallées alléghanyen-
« nes de la Pensylvanie jusqu'à l'Alabama, sur
« les prairies du Nord-Ouest, ou dans les bois du
« Sud-Ouest, qu'on a fait cette œuvre. Ces éco-
« les sont devenues des centres d'influence reli-
« gieuse, plantés dans des lieux la plupart trop
« pauvres pour pouvoir soutenir un ministre à
« demeure ; elles n'ont presque rien coûté à éta-
« blir, et elles marchent et se soutiennent seules
« après que le missionnaire qui les a fondées s'est
« rendu ailleurs pour y porter le même bienfait.
« — Notre Société n'eût-elle obtenu d'autre ré-
« sultat que de faire évangéliser pendant six
« mois les âmes immortelles des cent mille en-
« fants par seize mille personnes pieuses, ce se-
« rait déjà magnifique ; mais l'immense majorité
« de ces deux mille écoles nouvelles, — et l'expé-
« périence l'a prouvé jusqu'ici, — subsisteron
« année après année, et seront les germes de nou
« velles écoles, d'églises évangéliques, et le
« nourricières de la piété chez la jeunesse.

« La Société a eu à son service 324 missionnai-
« res l'année dernière ; 256 d'entre eux étaien
« des étudiants en théologie ne donnant à notr
« œuvre que le temps de leurs vacances, un
« quatre mois suivant les cas. — Ces étudiants on
« fait un peu plus du tiers de l'œuvre totale. L
« *Catholicité* de notre œuvre ressort brillammen
« de ce fait. Voici 256 jeunes gens destinés à êtr
« des ministres dans peu de temps, sortis de *trent*
« séminaires différents, et attachés à *onze* dénomi
« *nations* religieuses, qui ont marché en se don

« nant la main pour un seul grand but. Baptistes, « congrégationalistes, presbytériens, épiscopaux, « luthériens et autres n'ont trouvé aucune dif« ficulté à aller porter un même message de grâce « à ceux qui étaient délaissés, et se sont appuyés « sur la base de leur commun christianisme, de « leur espérance et de leur foi dans un même sa« lut. Nous n'avons point appris qu'un seul « d'entre eux ait hésité ou failli à proclamer fidè« lement les richesses insondables de Christ.

« Quel remède admirable pour les défauts re« connus du système d'études dans les séminaires « théologiques! Plusieurs de vos professeurs les « plus éminents ont exprimé avec la plus grande « force leur opinion là-dessus, et recommandé ce « service à leurs élèves comme un apprentissage « d'utilité future. Le tact, la bonté avec le peuple, « l'exactitude dans les comptes rendus, l'habitude « de manier les esprits, l'étude pratique des mor« ceaux bruts dont on taille les églises et les con« grégations, voilà les qualités que ces missions « cultivent chez l'étudiant. »

---

## CHAPITRE V.

**Première vue sur le système des Églises aux États-Unis.**

L'homme d'affaires européen qui visite ce pays pour ses intérêts, trouve dans chaque ville d'autres hommes d'affaires ne vivant que pour s'enrichir, etrépondant par ce sourire de supériorité auquel se reconnaît partout la famille mondaine, lorsque la conversation porte sur l'Evangile et ses sectateurs. Aussi cet étranger pourrait-il croire, à première vue, que le Nouveau-Monde est la contre-épreuve de l'Ancien.

Ces indifférents qui le frappent sont principalement des émigrés étrangers. C'est un fait positif, humiliant pour le chrétien venu d'Europe, de voir de ses yeux que l'étranger est au point de vue religieux un fardeau pour le christianisme américain. Ce n'est pas le sentiment national exalté, celui des know-nothings, par exemple, qui fait juger ainsi. Il n'y a qu'une voix là-dessus, chez les étrangers et les indigènes religieux les moins favorables aux know-nothings, et les plus détachés de la politique. Sans recourir au témoignage d'autrui, il suffira au voyageur attentif d'ouvrir les yeux pour se convaincre lui-même à quel point

les lèpres européennes forment une grosse part du stock de vice et d'irréligion aux Etats-Unis. — Dans la classe opulente, c'est le banquier, l'industriel français, allemand, anglais même, qui représente de préférence le type si connu de l'indifférent et du sceptique poli et homme de salon. Dans les classes inférieures , ce sont les étrangers irlandais et allemands qui commettent les assassinats à New-York, y remplissent les prisons et fournissent des légions de pratiques à tous les établissements d'ivrognerie des quartiers maritimes et à la maison de correction des Tombs où on retient pendant dix jours les ivrognes relevés dan les rues. Ce sont les étrangers qui sont parvenu à créer à Boston où ils se cramponnent par inintel ligence, une classe pareille en avilissement au prolétaires d'Europe. Ce sont ces mêmes Alle mands et Irlandais qu'on voit couvrant des mille carrés de terrain aux abords de Chicago, ave leurs wigwams en planches, leurs immondices leurs troupes d'oies, de poules et d'enfants dé guenillés à l'air hardi, sauvage et sans trace d'ins truction ; au point que l'on peut douter si le pay a gagné en échangeant les anciennes tribus d Peaux-Rouges avec leurs tentes, contre ces campe ments de prolétaires sous des planches ! Ce son les Européens qui ont fait repousser cette anné la loi de tempérance en Illinois et y ont mainten les cabarets d'eau-de-vie. Ce sont encore eux qu mettent au désespoir les bons pasteurs américain en leur soutenant que Dieu n'existe peut-être pas et que le dimanche est fait pour s'enivrer. Un

masse d'Allemands à peu près sans religion entre 30 et 40,000, sont accumulés à Saint-Louis où ils ont quelques pasteurs rationalistes dont ils font du reste peu d'usage. Des colporteurs de la Société des traités cherchent à leur faire quelque bien, mais l'agent de la Société à Saint-Louis, M. Peabody, me disait en hochant la tête : « C'est « extraordinaire à quel point ces étrangers sont « fermés à la lumière ! on avance bien peu ici. » Cependant dans le Missouri, l'Illinois, l'Iowa et le Minnesota, cet agent a cinquante-cinq colporteurs, qui ont pu faire du bien là où les Européens sont moins concentrés, qui ont visité en un an 55,000 familles, ont enseigné et prié chez 23,000, vendu 44,000 ouvrages religieux et donné 7,500 livres de même nature à des pauvres.

Voilà le tableau trop faiblement tracé et parfaitement humiliant des produits abjects qu'a fournis le système de l'Eglise de Rome, et celui de quelques Eglises protestantes formalistes d'Europe ; la première par son idolâtrie, son manque de spiritualité, son inimitié contre l'Evangile ; les autres, par les vices de leur organisme machinal, leur rationalisme, et l'indifférence personnelle à la religion que leur constitution nourrit dans le peuple. Ces systèmes ont abouti à une impuissance démontrée, à une immense faillite, à une monstruosité presque inconnue des sauvages mêmes ; je veux dire des masses d'hommes qui n'ont plus de religion, qui vivent pour et sur la terre comme des bêtes, sans âme immortelle.

Quant aux Américains proprement dits et à tous

les étrangers qui se sont fusionnés avec e
qui participent aux bienfaits de cette race l
bénie de Dieu qu'il y ait sous le ciel, le pı
aspect de cette classe est celui d'une natio
gieuse. Elle suffit même à donner aux villes
chet analogue, malgré la forte minorité d'
péens qui y sont établis. En arrivant près de
même les plus récentes, j'ai été surpris c
tout l'horizon rompu par une foule de
d'églises, et en circulant dans les rues je
naissais que ces églises sont vastes, de style
variés que jolis, bâties largement et solidemeı
peu près exclusivement protestantes améric
sauf quelques très-grosses chapelles cathol
Le rez-de-chaussée est destiné à des salles
l'une a toujours trois ou quatre cents places
aux réunions de prières dans la semaine, et
cole du dimanche. L'église au-dessus, av
bancs à coussins, renferme invariablemen
sept cents et quinze cents places. La prem
forte impression que me causaient ces sple
édifices, était la surprise sur la foi et la gén
des congrégations qui fournissent les somn
cessaires à de telles dépenses; Buffalo a s
églises et pasteurs, Chicago cinquante, Saint
soixante-quatre, Cincinnati quatre-vingt-o
ces villes sont d'hier!

Il est très-curieux que le pays du mond
religion n'est plus soutenue ni par les lois,
l'Etat, soit celui où l'opinion publique y est
décidément favorable. Elle l'est plus qu'en
*terre*, et maintient mieux ce qui s'y ratt

près ou de loin, comme le repos du dimanche, sur lequel jamais des débats inquiétants ne se sont élevés comme dernièrement à Londres.

Un besoin senti et sur lequel personne n'émet de doute pour un long avenir, peut seul rendre compte de la rapidité avec laquelle les chapelles s'élèvent. Quelquefois on les fait avec des dons; d'autres fois des comités pour *l'extension des églises* (c'est leur nom) avancent les sommes nécessaires; mais le plus souvent quelques membres, sous leur responsabilité privée, empruntent les dollars requis pour la bâtisse, sans autre perspective d'amortir la dette, que les contributions annuelles des personnes venant occuper les bancs pour assister au service divin. La congrégation qui a su trouver ainsi une somme variant de 5,000 à 150,000 dollars pour bâtir son temple, sait aussi lever une somme annuelle allant de 1,000 à 5,000 dollars pour la paye du pasteur et un surplus pour le bedeau, les réparations de l'édifice et le service de la dette s'il y en a une. En outre, elle contribue largement à toutes les autres œuvres religieuses, dont les missions ne forment qu'une branche.

Le principe universel dans ce pays, c'est qu'un certain nombre de personnes chrétiennes se réunissant pour avoir un culte dans une certaine chapelle, y prendre la Cène, vivre de la vie sainte prescrite dans le Nouveau Testament, et participer aux priviléges intérieurs spirituels réservés de Dieu aux associations de croyants, — le principe, dis-je, c'est que ces mêmes personnes sont seules qualifiées pour choisir leur ministre, l'élire en un

mot, et lui donner autorité sur elles. Ces petits corps ou congrégations qui seulement dans les cas les moins fréquents dépassent un millier de personnes et qui ont leur chapelle, se réunissent en assemblée pour l'élection du nouveau pasteur, soi lors de leur formation première en Eglise, soi chaque fois qu'une vacance a lieu. Il y a aux Etats-Unis 32,674 congrégations pareilles, se rattachan toutes, sauf 3,000 environ, aux six dénomination évangéliques de réformés presbytériens, congrégationalistes, baptistes, épiscopaux, méthodiste protestants et luthériens. Pour tous les communiants de ces églises formant plus de deux millior et demi de membres, nul n'est *leur* ministre qu celui qu'ils ont librement et formellement *élu* pou cela. Les méthodistes soumis à une hiérarchie composés de 11,880 congrégations ou églises ave autant de chapelles, et de 1,500,000 communiants, ont adopté un principe moins net : la congrégation propose le ministre qu'elle désire, à u corps ecclésiastique qui l'élit ; mais ses vœux exprimés assurent généralement le choix dans sens qui lui plaît. Les catholiques seuls ignoren ces droits, et reçoivent pour évêque ou prêtre quiconque leur est imposé par les chefs de la hiérarchie ; leurs prêtres sont au nombre de 1,70

La même assemblée qui élit son ministre charge aussi de le payer; un comité tiré de so sein assure à l'élu un salaire annoncé ou conver d'avance. L'élu est toujours un homme ayant fa des études régulières, et obtenu des diplômes e lettres, sciences et théologie. Une fois élu, l

ministres voisins établissent les rapports de fraternité avec lui, assistent à son installation ; et même, comme dans le cas des presbytériens, pour que l'élection soit valable, c'est-à-dire pour que les rapports de fraternité s'établissent entre l'élu et ses collègues de la même circonscription, dite presbytère, il faut que ceux-ci réunis en presbytère avec un nombre égal de laïques le confirment formellement. Si l'élection n'est pas confirmée, la congrégation en fait une nouvelle ; mais si la congrégation maintenait son vote, le pasteur élu par elle serait bien le sien, mais ne jouirait pas de cette fraternité étroite que procure le lien appelé *dénomination.* Ce ministre et son troupeau pourraient être encore considérés par les autres presbytériens comme chrétiens évangéliques, mais non comme appartenant à la même dénomination ou forme presbytérienne, dont ils répudieraient les obligations. Ce cas, du reste, est bien rare.

Qu'on juge maintenant de la puissance et de la beauté des liens qui unissent le ministre américain à son troupeau. Elu librement, il est comme un père ou un frère aîné adoptif dans sa congrégation, mais adopté non par nécessité, uniquement par choix. Il prêche l'Evangile de Jésus-Christ à des frères qui lui ont dit : Prêchez-nous, nous vous choisissons pour cela, nous vous payons pour cela, nous vous obéirons en tout ce qui sera selon l'Evangile. — Il se sent une autorité de bon aloi, et sa position parfaitement nette lui donne du courage. Si le mal prend de l'empire *sur quelques*-uns, si le ministre fidèle

lutte et trouve en eux une opposition croissante,
cela même qui pourrait lui faire du tort auprès d'e
et couper les liens, lui est une recommandati
auprès de centaines de congrégations de mê
nom, — et celles-ci l'appelleraient au besoin dε
leur sein, *parce qu'il* a été fidèle et irréprochab
cela se présente. — Quant aux membres
troupeau ils voient dans leur ministre élu par eı
un médecin de l'âme, un homme expérimenté
fidèle qui aide à tout ce qui est bon, et que les p
tendres liens attachent à eux. Ce ministre n'
pas un célibataire, imposant des entrevues secrè
aux femmes et aux filles, pour s'emparer de leı
secrets, leur poser des questions intimes ou rév
tantes, que le mot latin ou l'isolement du confessi
nal tolère seul de nos jours, et entrer inquisitoı
lement dans les familles, en les ébranlant plus ]
son intrusion que les socialistes ne le feront j
mais. Non; ce ministre est un père de famille
lon l'Evangile, vivant de cette vie saine et bil
que d'époux et de père, qui fait seule et complé
ment juger d'un homme, et lui permet d'être
exemple aux autres dans tout ce qui est légitime
honnête. — Il ne s'impose point; loin de là, oı
recherche plutôt; il ne vient point scruter les
crets, mais on les lui porte souvent, comme à un
qui peut donner un bon conseil, faire une pri
utile et sanctifiante, ou juger les cas angoissan
la clarté de la Parole. Si des difficultés s'élèv
entre le ministre et plusieurs de ses membres d
glise, il cède la place à un autre; si c'est un
*deux membres* seulement qui sont mécontents,

passent dans une congrégation dont le ministre leur va mieux.

Les lieux de culte aux Etats-Unis sont bien plus fréquentés que ceux d'Europe, et c'est ce qui étonne les nouveaux arrivants. Cependant il est rare qu'un ministre américain puisse se faire entendre à des milliers à la fois, comme c'est le cas des prédicateurs européens, dans les vastes églises de nos pays. En effet les temples sont très-multipliés, mais faits chacun pour un nombre de places excédant bien rarement quinze cents. Rappelons-nous qu'en religion la qualité importe plus que la quantité; beaucoup de cuivre vaut une pièce d'argent, et beaucoup d'argent vaut une pièce d'or, — mais beaucoup d'indifférents ne valent pas un enfant de Dieu. Si des milliers de gens viennent occasionnellement pour obéir à la mode, ou pour entendre un orateur extraordinaire et même l'admirer, cela ne réjouira pas celui-ci, s'il est un vrai ministre, comme le ferait un auditoire plus restreint, l'écoutant pour satisfaire à de vrais besoins.

Ce système de congrégations engageant chacune le pasteur qui lui va, et le payant de ce qu'elle peut, entretient une vie et un intérêt pour les choses religieuses, excessivement fertiles en bons fruits. Il y a des comités dits *church-extension,* ayant pour but de pousser à la formation de nouveaux troupeaux, et d'avancer les fonds nécessaires à la construction de nouvelles chapelles. Par exemple, je rencontrai une famille du Buffalo qui, avec un groupe de trente à quarante personnes, avait fait sa retraite d'une église presbyté-

rienne, et s'occupait de propagande pour accroître son nombre, afin de pourvoir aux frais de bâtisse d'une nouvelle chapelle et de salaire d'un nouveau ministre. De leur côté les jeunes ministres lancés dans le monde sans place, et certains que leur zèle, leur talent et leur travail sont les seuls leviers propres à les rendre utiles et à les soulever du néant, se donnent une grande peine, prêchent avec soin, font du prosélytisme, et soit par mobile de foi, soit par nécessité de position, attaquent les indifférents et ne donnent pas de repos à la torpeur religieuse. Les grandes sociétés religieuses leur fournissent les moyens de se transporter dans les nouveaux établissements de l'Ouest, ou de missionner dans les quartiers populeux et non suffisamment évangélisés des villes; et là ces jeunes gens portent l'esprit de conquête du Christianisme sur le monde, essayent de former des noyaux de croyants, de susciter des églises, et en deviennent ensuite les ministres formels par élection ; ou bien, laissant plus tard ce rude labeur à d'autres, ils sont appelés, après quelques années employées à défricher, pour remplir des postes dans des églises déjà formées et cultivées. Les usages favorisent l'action des ministres de l'Évangile dans les sociétés, cercles et comités de toute nature ; ils y font penétrer cet esprit doux, actif, bienveillant, civilisateur, libéral, démocratique qui est celui des vrais disciples de Jésus. Ils n'y viennent pas comme des hommes étranges, affublés d'un costume étrange, et séparés de tous par des prétentions plus absolues que *celles de l'orgueil.* en délire. Tous les ministres,

sauf les épiscopaux et quelques réformés, prêchent dans leur costume civil ordinaire, le simple habit noir et la cravate blanche. Cela est si naturel, que pour moi l'habitude fut très-vite prise de les voir ainsi en chaire et que les grands hommes noirs en robes et en rabats m'étaient devenus désagréables. Ils sont des égaux, des frères, des anciens, mais animés d'un esprit qu'on respecte et que les lois ne combattent ni ne favorisent, car aux Etats-Unis les lois civiles laissant la religion hors de leur domaine, la livrent à celui de la simple et libre association privée, et lui rendent ainsi l'hommage le plus relevé : celui de reconnaître qu'étant la vérité, elle doit se suffire à elle-même et se trouver des disciples de bonne volonté.

Aussi quoique la nation américaine, en sa qualité de descendance d'Adam, ait été frappée par le péché jusque dans ses moelles, cependant le Christianisme y marche et s'y développe en dépit de difficultés qui l'arrêteraient ailleurs. Cette immense émigration de Philistins européens, ces hommes sauvages des bords du Rhin qui rugissent au nom de religion, de Christ, de morale, sont contenus et ramenés peu à peu. Ils ne parviennent pas à tourner *ici* l'opinion publique contre la chaire chrétienne, ainsi que c'est le cas dans tous les pays d'Europe ; la faveur publique reste plus ou moins encore du côté des hommes et de la cause religieuse. Un développement inouï de richesse et d'ambition, auquel aucune nation européenne dans son état actuel ne résisterait sans éclater, peut avoir lieu ; et cependant des masses de ces hommes d'affaires

continuent à porter pendant bien des heures des jours ouvriers et du Dimanche leurs regards vers la croix de Christ; dans le courant de la semaine, ils se rendent le soir à huit heures, dans la salle qui est au-dessous de l'église, pour y tenir une réunion de prières sous la présidence du ministre ou d'un ancien. Toutes les dénominations ont cet usage. Là on entend des marchands, des commis, des avocats, des fermiers élever tour à tour et avec une profonde sincérité leurs supplications en haut, pour que le sang de Christ leur soit tenu à justification, que l'amour de Christ embrase plus de cœurs et produise plus d'affection fraternelle et d'esprit de sacrifice, et pour que la bonne nouvelle d'un salut tout fait, en Christ, soit mieux connue autour d'eux, et se répande sur toute la terre et spécialement sur les contrées rebelles et si intéressantes de cette Europe d'où je viens. — Quand j'allai à Buffalo et à Chicago, deux villes de l'Ouest où les hommes d'affaires ne peuvent suffire à tout ce qui s'impose à leur activité, je pensais sérieusement trouver un état spirituel affreux, un peuple profondément matérialisé, et je fus bien surpris d'y voir autant de chapelles et de bons ministres que dans les anciennes villes; de plus chez plusieurs laïques, non-seulement de l'intérêt, mais de la ferveur religieuse, et chez tous les Américains, de l'attention à l'Evangile. En Europe, j'eusse pensé : ces églises, ces ministres sont une décoration; il n'y a rien derrière, que l'Etat qui paye; mais ici il y a le peuple qui s'intéresse et qui paye librement, et cela dit beaucoup.

Le système des bancs de famille à l'église et de la spécialisation des places est le plus répandu ; il offre en outre un mode extraordinairement pratique de prélever des assistants ordinaires, membres ou non, sous forme de loyer de bancs, la contribution annuelle nécessaire pour les frais du culte. Les catholiques ont tous admis cet usage ; parmi les protestants, les méthodistes l'ont repoussé. On fait beaucoup d'objections légitimes à cet état de choses, mais il a aussi ses avantages. Une religiosité vague fait déclarer qu'il serait plus beau de voir tout un peuple *confondu*, sans distinction de familles ni de rien autre, pour écouter la Parole, pour adorer.—Mais l'importance, la dignité et les devoirs de la famille ne sont-ils pas bien mieux consacrés, lorsque les mêmes groupes qui suivent le culte domestique dans la semaine, se retrouvent le Dimanche chacun dans un banc à eux, pour former par leur ensemble une famille plus vaste, mais sans désordre? Le culte, — qui n'est pas l'église, — devient la réunion de ces groupes dans un même esprit, pour entendre une même instruction. La présence et la surveillance des enfants au service divin sont assurées dans le système des bancs de famille. Dans les grandes villes d'Europe le mot de peuple présente à nos esprits l'idée d'une masse confuse, sans moralité ni liens de famille bien stricts, masse flottante, ne témoignant un peu d'unité que dans le domaine des jouissances matérielles et quelquefois dans celui des colères politiques auxquelles elle se livre. Il faut entièrement changer ce point de vue,

quand on aborde aux Etats-Unis. — Là le peuple a retrouvé un état social plein de dignité et de valeur morale ; l'esprit de famille est le grand trait de cette belle société où le protestantisme a obtenu un développement remarquable ; et la famille marque sa présence et son existence sur des terrains comme l'église, le temple, d'où elle a disparu en Europe.

Je fus au début, fort peu partisan du systèm de n'avoir qu'*un seul* ministre par congrégation comme on n'a généralement qu'un seul médecin pa famille. Faudra-t-il pendant dix ans, pendan vingt ans, subir des redites de prédication, et s priver de la ressource d'autres orateurs distin gués ? Pour y échapper il faudrait faire, sem ble-t-il, un certain éclat, se retirer de son ar cienne congrégation, et aller louer un banc dan une autre chapelle. — Ces réflexions m'insp raient pour le système américain une répugnanc que la connaissance exacte des faits a com plètement modifiée. — Je pus voir peu à pe que la *mobilité* forme un élément important de établissements aux Etats-Unis. — Après quelqu temps passé dans une ville, dans un quartier, o change de résidence, et de chapelle par cons quent. Cette sorte de *glèbe volontaire*, qui a suc cédé à la glèbe forcée du moyen âge, et qui fait de hommes et des familles en Europe, les meubl nécessaires d'une certaine ville, et même d'un certaine rue, n'existe pas ici. — La même mob lité se retrouve en fait de vie ou d'association reli gieuse ; les changements sont fréquents. Le mem

bre d'une certaine congrégation, après quelques années, est souvent appelé à la quitter, et va louer un banc dans une autre chapelle de la même couleur religieuse où il entend un autre ministre. Les ministres, lors même qu'ils voient le fait avec regret, en prennent leur parti avec un calme à peu près invariable ; le vide formé par un départ se referme par une arrivée, et le jeu même de la liberté complète et absolue pour tous les membres d'une congrégation d'y rester ou de la quitter, assure à toutes une vie et une fréquentation sûres.

En outre, supposé qu'un laïque se rende toujours à la même chapelle sans varier pendant des années, il y entendra fréquemment des confrères de son ministre, avec lesquels celui-ci a changé de chaire pour un Dimanche. Sur les chemins de fer, le vendredi ou le samedi, on voit quantité de ces clergymen qui ont pour tout bagage un petit sac de nuit en toile cirée noire, et qui vont prêcher à 100 milles de distance ou davantage, le Dimanche suivant, à la place d'un collègue. Surtout, et ceci est un des beaux traits de la religion en Amérique, on fait à peu près tous les mois dans chaque temple ou chapelle une collecte pour l'une des grandes sociétés religieuses ou philantropiques, nées dans le pays et considérées comme des fonctions spéciales et obligatoires des vraies Eglises évangéliques : ce sera pour les missions du dehors ou du dedans, — pour les colléges et séminaires, — pour le colportage des Bibles, des traités, — pour les hôpitaux, — les écoles du dimanche, — les asiles de matelots ; et il est très-ordinaire que l'a-

gent de la société pour laquelle on va collecter, obtienne la chaire et fasse un sermon spécialement adapté à mettre en relief le côté chrétien, la valeur et les résultats de sa cause. Cela donne de la vie et de l'intérêt aux Eglises, et fait des chrétiens d'Amérique les gens les mieux renseignés du monde sur tout ce qui se passe de bon dans leur pays et au dehors. Enfin la prédication étant ici une affaire sérieuse, une éducation de l'âme pendant toute la vie, il est bon de rester sous l'influence éclairée et suivie d'un homme pieux auquel on a donné sa confiance, et qui peut devenir plus précieux que tout autre ami. La versatilité européenne à courir d'un prédicateur à l'autre, pour ne profiter nulle part, serait méprisée ici.

Mais, dit-on, les bancs de certaines chapelles et de certains prédicateurs en vogue seront monopolisés par des gens riches, et deviendront trop coûteux pour certaines bourses ? — Voilà une objection qui a du sérieux, du vrai dans bien des cas, et qu'il ne faut point traiter légèrement. Cependant allons aux faits. Toutes les congrégations ou églises aux Etats-Unis ont ce point de départ, que chacun en religion est absolument libre et rendu à ses affinités naturelles, s'associant à qui lui plaît. Il en résulte qu'un certain nombre de personnes d'une localité s'unissent pour bâtir une chapelle ou en louer une, pour payer un ministre de l'Evangile, et lui dire : vouez-nous vos forces, votre temps, et maintenez bien haut parmi nous la pure Parole de Dieu. Jusque-là *rien que de* beau, de noble et de parfaitement chré-

tien et légitime. Arrive une nouvelle personne, ou un étranger, moi, par exemple qui veux entendre ce même prédicateur. Eh bien, je dois déclarer en conscience, que partout je rencontre une entière libéralité, une courtoisie délicate à admettre l'étranger, le curieux, l'inconnu, dans des bancs que leurs propriétaires louent souvent fort cher; et de bonnes informations m'apprennent que ce mode de faire est universel. Rien n'élargit l'âme comme le pur Evangile. Mais supposons que le visiteur se fixe dans le lieu même, et prenne l'habitude de venir régulièrement au culte, il sentira à la longue que sa position demande à se régulariser, c'est-à-dire qu'une contribution doit être acquittée par lui, afin de le mettre dans le lieu de culte sur le même pied que les autres. S'il ne peut payer cette contribution dans une église chère, il ira ailleurs; de temps à autre il entendra le ministre de la première, mais cependant pas si fréquemment qu'en Europe; à moins qu'il n'adresse aux anciens une demande motivée qui trouvera certainement un bon accueil. Il arrive aussi quelquefois qu'une personne riche et charitable loue une douzaine de bancs pris çà et là, un peu partout dans une église, et les sous-loue à très-bas prix à des personnes pauvres ou même les leur donne gratis. — En réalité, ce qui fait le plus tomber l'objection soulevée, c'est que la prédication américaine n'est jamais une affaire un peu théâtrale, arrangée pour attirer des foules par milliers et pour élever un orateur dans des gloires olympiennes, à la Bossuet *ou à la Lacordaire*; on n'attache point aux mi-

nistres américains l'importance personnelle excessive que prennent les grands orateurs dans les pays papistes, ou les ministres puissants et fidèles, lorsqu'ils sont rares sur les terres du rationalisme. La prédication, ici, est presque partout évangélique, faite par des hommes convaincus et plantant en plein leur pied dans l'inspiration des Ecritures; de sorte que, sauf de rares et éminentes exceptions, il importe peu d'entendre l'un plutôt que l'autre, et que la grande loi de l'égalité américaine trouve encore ici une analogie bien curieuse, sur le terrain entièrement étranger à la politique, — je parle de la chaire chrétienne.

Une des conséquences naturelles du système d'églises en Amérique est un grand développement de la générosité privée pour les soutenir. Des dons accidentels ne suffiraient point à cela; aussi la plupart des membres des congrégations font-ils entrer les contributions religieuses au rang des charges les plus indispensables de leur budget annuel. Il ne manque pas d'hommes qui donnent systématiquement à toute sorte d'œuvres le tiers ou la moitié de leur gain annuel, après en avoir prélevé, il est vrai, le nécessaire pour leur famille. On me cite le fils d'un tisserand écossais qui apprit le latin tout seul, devint maître d'école, ensuite libraire, et forma la résolution de donner au Seigneur invariablement la moitié de son bénéfice annuel. Il y a vingt ans de cela, et il a aujourd'hui 200,000 dollars à lui. Comme il a fait vivre et a même doté sa nombreuse famille, celà implique des libéralités pour buts religieux au moins

égales à ce qu'il possède actuellement. Les hommes riches qui ne donnent pas largement sont plus rares aux Etats-Unis qu'en Europe, et comme ils sont en dissidence avec l'esprit auquel la religion doit de subsister par elle-même aux Etats-Unis, leur considération en est proportionnellement atteinte. Il y a peu de cas comme celui d'un émigrant devenu dix fois millionnaire qui refusa à une collecte. « Mais votre fils a donné tant ! lui fit-on. — Ah ! le chien, s'écria-t-il, il sait qu'il a un père riche ! » Le plus remarquable exemple de générosité que je sache, c'est une église de New-York, celle du révérend docteur P...s qui, sans être des plus opulentes, donne, année moyenne, 25,000 dollars aux collectes pour les sociétés religieuses, après avoir payé son propre ministre et tous ses frais. Dans une année où il fallait faire un effort, les collectes y rapportèrent 60,000 dollars ! C'est un millier de membres qui font cela.

L'importance d'apprendre à contribuer est si grande, que même chez les églises pauvres et inhabiles à supporter leurs propres frais, les sociétés qui les aident leur demandent de faire des collectes annuelles pour les missions, les écoles et les publications. La valeur n'est pas dans la faible somme retirée de là, mais dans l'importance de faire reconnaître le principe, lors même que les gens ne sont pas encore à la hauteur de l'application complète. Un germe est déposé ; plus tard, là ou ailleurs, il porte ses fruits, et une congrégation arrive peu à peu à payer ses frais et à en aider d'autres faibles *comme elle l'avait* été elle-même. — Pour habi-

tuer le peuple à donner, on organise a
collectes de sous dans les écoles du diman
de former les enfants ; quand ils deviennent
les contributions de sous se changent en
de dollars. Le docteur Musgrave, de Phila
qui m'exposait ce principe, ajouta : « Je
« pas que l'Europe fasse des progrès im
« dans le Christianisme avant que le prin
« églises libres, qui donne à tout le peupl
« actif dans les affaires religieuses, y soit ir
« Notre public donne beaucoup, mais on l
« munique annuellement des comptes rend
« reux et détaillés sur l'emploi des fonds,
« bien qui a été fait par là, et cela l'er
« encore plus. » Les ministres presbytérie
grégationalistes, baptistes avec lesquels j'
m'ont tous dit la même chose.

## CHAPITRE VI.

**Voyage dans l'État de New-York. — North-River. — Albany.**

Le 30 juin je quittai New-York, où la chaleur était devenue étouffante, pour passer quelques jours dans des localités plus fraîches et m'y débarrasser d'une fièvre intermittente. Outre les cas de fièvre, on parlait cet été-là de coups de soleil fréquents et mortels. Les étrangers, Irlandais et Allemands, adonnés à la boisson, étaient exposés à tomber sur le pavé et à y expirer avant qu'on eût toujours le temps de les porter à l'hôpital. Le jour de mon départ, la chaleur atteignit son extrême limite, 38° à 40° centigr. environ, et on releva une trentaine d'asphyxiés dans les rues, dont un ou deux seulement se rétablirent; les journaux publiaient régulièrement les listes de ces cas funèbres qui arrivaient à leur connaissance. Mon voyage me fit remonter les bords de l'Hudson ou North-River, dont je vais dire quelque chose.

Le long côté de New-York que borde l'Hudson ressemble à tout autre port de mer, sauf par une étendue inusitée; des milliers de navires sont amarrés aux quais ou *piers* sur une ligne d'une

dizaine de milles. Des bateaux à vapeur circulent pour le service local; le corps du navire est si bas qu'on le dirait à demi submergé, sauf qu'on a bâti sur le pont des cabines formant quelquefois tout un bloc d'édifices; cela fait ressembler les vapeurs à des radeaux qui porteraient une cathédrale, avec clochetons et clochers, ces derniers figurés par les deux cheminées. Le North-River remonte directement vers le nord en ne se permettant que quelques sinuosités assez douces pour laisser voir en général une longue ligne de côtes. Les rives très-basses près de New-York gagnent en hauteur dès qu'elles s'en éloignent, et se couvrent par places, de sombres et grandioses forêts dont l'épaisseur augmente à mesure qu'on avance. Voilà le principal trait du Nouveau-Monde, l'abondance des arbres; ce magnifique vêtement du sol n'y est pas usé, limé, disparu par le temps comme dans les pays anciennement civilisés, et sur les côtes de la Méditerranée orientale, dans le monde grec et romain. La largeur du North-River dépasse celle du Rhin et en beaucoup d'endroits atteint celle du Danube. Après les pluies, les eaux en sont excessivement sales, jaunes, comme celles de ce dernier fleuve; mais un cours presque insensible donne au North-River un autre caractère. La marée se fait sentir jusqu'à Albany, de sorte que j'ai vu quelquefois le courant remonter et favoriser la navigation en amont. Les deux rives sont formées d'une continuité de collines à pente généralement modérée, mais parfois aussi abrupte et avec rochers suspendus sur l'eau. Dans le voisinage de New-York ces parois

sont basaltiques. Partout des sites admirablement calculés pour y placer des résidences d'été, à condition d'y éclaircir un peu les bois. Le trait de la nature hudsonienne persiste pendant 150 milles, de New-York à la ville d'Hudson, sans faiblir nulle part. Se figure-t-on quelle libéralité la belle nature a eue pour ses enfants gâtés de New-York, de leur offrir un pareil développement de 300 milles de coteaux sur les bords d'un fleuve délicieux? Les caprices infiniment variés de ce paysage invitent ceux de l'artiste en cottages et en jardins, et tentent le riche commerçant d'ouvrir son coffre-fort pour en répandre les dollars sur le sol et y créer des enchantements ; aussi le prix du sol a-t-il beaucoup monté. Les Américains, qui sont fils des Anglais, apprécient hautement la campagne, le pittoresque et la santé, et se portent avec un enthousiasme croissant sur toute cette ligne, dont il n'est aucun point qu'on ne puisse atteindre de New-York en deux ou trois heures. Des milliers de cottages et même de résidences somptueuses sont déjà bâties ; les bois s'éclaircissent, et dans quelques années les rives de l'Hudson joindront à leurs beautés naturelles et à leurs traits primitifs et sauvages, tant de grâce et de caprice architectural et horticultural, que le fameux Bosphore de Constantinople aura trouvé un émulateur. Le mouvement des navires qui animent toute cette scène jusqu'à Albany et Hudson, est d'ailleurs comparable s'il n'est supérieur à celui du Bosphore. Les goëlettes qui le remontent peuvent s'approcher très-près de la rive, et le soir le soleil couchant projette l'ombre

de leurs mâts et de leurs voiles au milieu des arbres et sur les lignes de wagons du chemin de fer Hudson.

L'industrie de notre siècle peut ajouter ses traits grandioses à la nature, n'en déplaise à quelques esprits champêtres à la Baucis avec lesquels je n'ai jamais sympathisé ; ce trait moderne se rencontre par places le long de l'Hudson, de manière à en augmenter l'effet au lieu de le gâter. Un fi électrique enjambe d'un seul grand effort toute la largeur du fleuve près d'un endroit où Washington traversa en hiver avec son armée au milieu des glaces. Des souffles de vapeur, des retentissements de coups de marteau, des mugissements industriels annoncent des usines de fer dans une anse du fleuve. Un long train de wagons court le long de la rive, semblable à un immense serpent dont la tête grondante jette du feu et de la fumée ; il reparaît derrière un promontoire, agrandi et presque menaçant, et s'arrête brusquement devant quelque jolie ville, née d'hier. Notre vapeur qui marche avec la vitesse inouïe de 18 à 20 milles par heure et ne s'arrête que rarement, ne peut malgré cela soutenir la lutte avec son concurrent qui file sur les rails et nous laisse loin derrière lui. On préfère les vapeurs dans la belle saison : ils permettent de jouir davantage du spectacle du fleuve. La construction du chemin de fer de l'Hudson est d'une coûteuse hardiesse ; là où les coudes du fleuve l'eussent trop allongé, on a jeté des digues d'un demi-mille et plus de longeur ; et tout le train s'élance sur cette bande étroite, flanquée

par le fleuve d'un côté et par un large golfe de l'autre. Des wagons le voyageur entend le bruit des vagues qui clapotent à leur aise, pendant que la locomotive passe comme une tempête; la nature paraît humble et l'homme terrible.

J'ai parlé avec estime de l'industrie sérieuse; mais en voici une autre qui est effrontée. Un sieur Phalon, fabricant de drogues pour rajeunir les vieux garçons et les vieilles filles, a fait peindre les plus beaux rochers basaltiques, granitiques et schisteux, des rives de l'Hudson sur un espace de cinquante lieues avec des affiches colossales : *Paphion lotion. — Phalon's hair dye.* — (Lotion de Paphos. — Teinture de Phalon pour les cheveux!) — Vous regardez le passage pour sa beauté, et un charlatan en profite pour y placer ses enseignes et couvrir les collines de lettres de la hauteur d'un homme ou d'un arbre. Bon gré mal gré, il faut les lire; un aveugle seul y échapperait. Le plaisir des voyageurs est troublé par ces saletés, et quoique l'auteur soit un aventurier étranger, les Yankee. qui ne le répriment pas, en sont discrédités. Quel est le secret de tant de tolérance? Peut-être Phalon est-il riche? peut-être a-t-il un million, deux millions? J'avoue que si la loi de Lynch en l'absence d'autres moyens de redressement se réveillait, ce serait aux applaudissements de centaines de mille personnes.

Dans le grand nombre de sites curieux qui m'ont plu le long de l'Hudson, je citerai *Yonkers*, résidence du docteur Baird; *Sin-Sing*, dont l'immense prison de marbre a plutôt l'air d'un château du moyen

âge ; il fut bâti entièrement par les prisonniers eux-mêmes.

*West-Point* est un des sites les plus tourmentés de la rive droite : sur de hauts rochers on aperçoit les édifices de l'École militaire ; plus haut encore sont des collines entièrement sauvages dont l'une est couronnée par les ruines d'une forteresse mêlée aux luttes opiniâtres de la guerre de l'Indépendance. Les noms du traître Arnold, du major André, des généraux Washington et Lafayette sont de poétiques souvenirs qui immortalisent ce berceau de l'indépendance américaine, où elle dut étouffer des serpents, comme Hercule dans son bas âge. J'ai vu les ruines de la forteresse qui n'a plus de signification aujourd'hui. Les bâtiments de l'École militaire sont jolis, bien adaptés à leur but. On faisait les examens du semestre dans une vaste salle ornée de grands portraits des principaux directeurs de l'École ; la tenue des jeunes gens me parut excellente, et leur éducation allie la précision des exigences militaires à la teinte plus morale des mœurs américaines. Un musée de curiosités naturelles, artistiques et militaires, et une galerie de tableaux et de bons dessins faits par les élèves, montrent que les côtés du beau et du goût varient la gravité des études. Sur les intéressants mais interminables récits de la guerre de l'Indépendance, je glisserai deux mots. Les Anglais péchèrent par le manque d'une qualité que leurs descendants américains avaient acquise, la mobilité, qui bien dirigée devient de la stratégie. Les Anglais excellent à tenir bon sur un point ou à exécuter un coup

longuement médité. Les Américains savaient et sauront faire tout cela ; mais il y joignent de plus une *furia* non pas *francese*, mais *americana*, une agilité, un besoin de se tenir toujours en mouvement et de ne jamais hésiter devant les marches et les contre-marches les plus fatigantes, que les Anglais ne possèdent pas ; ils auront à la guerre tout autant de bras et plus de jambe que ceux-ci ; et comme la guerre moderne se fait plus avec les jambes qu'avec les bras, la tactique et la stratégie sont basées de plus en plus sur une mobilité croissante. C'est exactement ce qu'aiment les Américains, avec leur *restlessness*, et ils l'ont bien prouvé dans l'affaire du Mexique. Sans être un peuple militaire par vocation, ils développeront les plus hautes qualités de cette nature chaque fois que le triste appel de la guerre le demandera.

*New-Hamburgh*, plus haut, sur la rive opposée à West-Point, m'a surtout attiré par le domaine de mistress Hallam, qni s'étend sur un espace de deux milles de la rive et offre comme bois, éclaircies, vues de l'Hudson et mouvements de terrain, de grandes beautés. Des campagnes de cette étendue et d'un attrait naturel si grand, sont à peu près introuvables aux abords des capitales d'Europe, sauf Vienne. Le cottage qui est fort simple extérieurement, et beaucoup moins à l'intérieur, est une retraite pour les grandes chaleurs. Ses abords sont ornés de plantes grimpantes, de vases de fleurs, de bosquets disposés avec cet art fin et britannique que ne possède aucun peuple européen. Nous sommes plus roides sur le continent et n'avons pas

autant d'intimité avec la nature et de goût champêtre que l'Anglo-Saxon. Ajoutez-y la simplicité et l'hospitalité américaines, et il y a là un ravissant souvenir qu'aucun détracteur du Nouveau-Monde ne saurait entamer.

J'ai déjà cité *Poughkeepsie* à propos du professeur Morse. Le mot est indien et signifie *bon port*. L'hospitalité de M. Morse en avait fait un port pour moi et pour une foule d'étrangers; mais j'ignore ce qui a pu faire donner anciennement ce nom à la rive de Poughkeepsie où un canot indien trouverait à peine une crique du fleuve pour s'abriter. Les naturels étaient moins difficiles que nos modernes, auxquels j'ai entendu dire que l'Amérique septentrionale n'a qu'un seul port, New-York, et que l'Europe, y compris le royaume britannique, n'en a pas un seul digne de ce nom, sauf Constantinople.

Je ne saurais que citer jusqu'à Albany, hormis *Hudson* vers la droite, et les montagnes des *Catskill* vers la gauche. La ville de Hudson est dans une riante position, partie au bord de l'eau, et partie sur les berges du fleuve. Un chemin de fer s'embranche sur le railway Hudson parallèle au fleuve, pour remonter dans l'intérieur; il débute par une pente si rapide que je ne me rappelle pas d'avoir jamais rien vu de si hardi. Une fois le train arrivé sur la hauteur à l'aide de deux locomotives, il parcourt les rues d'Hudson à toute vapeur, ne se soucie ni des piétons, ni des voitures qui traversent la voie, et passe assez près de certains angles de maisons pour faire craindre de les écorner.

C'est économique, imprudent et primitif. Une terrasse élevée qui domine la rive permet aux habitants d'Hudson de jouir de la vue du fleuve et des Catskill. C'est un rameau détaché des Alleghany, placé à douze milles de distance et auquel on a trouvé 3,400 pieds dans les endroits culminants. Croirait-on que si près de New-York, dans un pays où la fraîcheur se recherche en été aussi précieusement que la santé ou même la vie, cette chaîne qui offrirait des sites délicieux n'est encore qu'une nappe non interrompue de forêts primitives ! Cela fait comprendre à quel point les parties les plus populeuses de ce pays de New-York sont encore mal colonisées. En Europe, les prairies et les champs d'avoine arriveraient jusqu'au sommet des pentes douces d'une chaîne de montagnes pareilles ; ici, c'est encore le repaire incontesté des chats sauvages, ainsi que le nom l'indique (montagne des Chats), des ours, des daims et des loups. On y trouva du minerai aurifère fort riche au dix-septième siècle ; mais les bons Hollandais d'alors, un peu moins âpres à la curée que leurs remuants successeurs yankee, perdirent du temps à envoyer le minerai en Hollande et ne retrouvèrent plus le sentier au milieu des bois, quand on revint leur dire de pousser l'affaire. Le dernier touriste qui parcourut les déserts des Catskill à la recherche du gisement aurifère était le fils d'un colon décoré des noms et prédicats suivants : « Mynheer Brant Arent Van Schlechtenhorst. » Ce garçon se laissa effrayer par un orage, et content d'avoir sauvé sa vie et celle de ses chevaux, revint

sécher ses habits à la maison, et, dit l'histoire,

*Jura, mais un peu tôt, qu'on ne l'y prendrait plus.*

Les Américains qui traversent aujourd'hui les montagnes Rocheuses pour aller en Californie ou en Orégon sont une tout autre race d'hommes; nos sages d'Europe continuent néanmoins à parler de la dégénérescence de l'espèce.

Cependant j'oubliais que dans ces sauvages Catskill, il se trouve un édifice solitaire, un grand hôtel, le *Mountain-House*, placé sur une terrasse de rochers où on arrive après avoir passé par un défilé sauvage et majestueux, au fond duquel coule la rivière des Catskill. Des scènes rappelant en petit nos Alpes, leurs sites et leurs orages, et deux cascades de la rivière de Catskill, l'une de 180 pieds, l'autre de 80 pieds et placée plus bas, y attirent chaque année quelques centaines d'amateurs des montagnes et d'un air vivifiant.

La verdure était magnifique en juin dans le New-York et le Massachusetts. Les trains de chemins de fer courant au milieu d'épaisses touffes de verdure ou dans des bosquets curieux et pittoresques m'ont procuré bien des moments de jouissance. Il y a une telle puissance de vie dans cette rapidité à parcourir une nature jeune et de beaux vallons où l'homme établit de jour en jour sa domination sur la forêt, que cela ne se peut rendre. Le citoyen d'un vieux monde tout usé se dit par moments : C'est une vie nouvelle ! je n'en avais jamais vécu !

*Albany* où j'ai passé deux fois m'a paru digne

l'être la capitale du plus puissant Etat de l'Union,
lu New-York, de quelque chose grand comme
ine monarchie d'Angleterre ou de Prusse. Elle
ouvre déjà les bords du fleuve, le dos de quatre
ollines et en envahit une cinquième. L'Hudson
st une des causes de la prospérité de cette capi-
ale; l'aspect de ses rives enchante par des con-
ours moelleux, des bordures de bois, des ondula-
ions couvertes de villas; les fabriques mêmes n'ont
ien ici de la laideur que leur nom fait ordinaire-
nent supposer. Ce fleuve est décidément plus
eau que le Rhin, plus noble, plus imposant, sur-
out plus humain. Il lui manque ces souvenirs fa-
gants de passages célèbres d'armées, de glorieu-
es batailles, dont le seul résultat a été de retar-
er le Christianisme et de pulvériser périodique-
ent la civilisation des pays du Rhin; aucune de
es masures, vieux châteaux et repaires de nobles
leurs ou Raubritter dont les méfaits, les légen-
es absurdes comme un cauchemar vivent en Alle-
agne par d'éternelles redites. Des leçons prises
ns le roman des temps barbares retiennent en-
re en Europe l'imagination des peuples et des
mmes les plus graves, dans une éternelle en-
nce, dans une rêvasserie stérile; ils appellent cela
s racines historiques. Combien un passé roma-
sque est un terrible boulet rivé au pied du pro-
ès réel, surtout en Germanie! On se débilite à
vourer des ombres, au lieu d'aller vigoureuse-
ent au-devant de l'avenir avec le travail, la mo-
lité, la Bible, et des idées nettes sur chaque
ose *comme fait* l'Américain.

Au sommet d'une colline est une fondation privée, l'hôpital d'Albany, qui malgré son nom est confortable et propre à en être attrayant. Du belvédère on jouissait d'une vue superbe : tout Albany, l'Hudson, l'île qui est devant la ville avec ses dépôts, ses flottes de goëlettes, de vapeurs, de barques, — flottante ceinture que lui tisse le canal Erié. Bien des capitales en Europe lui envieraient sa situation. Cette ville, reculée à 250 kilomètres dans l'intérieur des terres, est encore par son fleuve un port de mer. Dans le lointain on aperçoit une montagne en forme de dôme, qui par une illusion de perspective semble commander la position où est la ville d'Hudson ; les bleues Catskill terminent l'horizon. Il y a cent ans, cette ville avait juste 1,800 habitants et s'appelait modestement le village de Beaverwyk, qu'on changea en Wilhelmstadt ; de hollandais le village devint anglo-saxon, et on lui donna son nom actuel en l'honneur du duc d'York et d'Albany. Mais la race anglaise mérite vraiment un bill d'indemnité pour son exclusisme; car à côté des noms elle transforme tellement les choses, que d'un village hollandais elle a fait une capitale dont la population dépasse aujourd'hui soixante-dix mille âmes. Albany est une ville toute américaine : rues régulières à angles droits, maisons en briques ; il y reste, dit-on, quelques vieilles maisons hollandaises au toit pointu. C'est à Albany qu'arrivent les produits du Far-West par la voie des lacs et du canal Erié, aboutissant ici au fleuve Hudson. Un matin j'allai voir ce canal qui est un superbe ou-

rage appartenant à l'Etat, profond et large omme une belle rivière, avec des chantiers de ois de construction sur ses bords, à perte de vue. ,es bateaux du canal sont fort grands avec une ıbine à la poupe, où logent le patron et sa famille; ne écurie est bâtie sur le devant pour les cheıux de halage. Une quantité de ces bateaux pétrent dans le fleuve et portent leurs cargaisons New-York; on les voit en familles ou *écoles* de ıteaux, entourant un vapeur auquel ils sont narrés et par son aide remontant ou descendant fleuve. Pendant que j'étais à Albany, je lus un ur dans le journal que le capitaine femelle une de ces barques était très-redouté pour la gueur de ses coups de main; cette dame du bord ıns une contestation avec un matelot, son créanır, avait employé le moyen persuasif de le jeter ns l'eau où il avait manqué de se noyer.

L'hôtel du *Congress-Hall* sur la place Washingı est un bel et confortable établissement. Ainsi dans la plupart des grands hôtels américains, 'y trouve à côté des salons de lecture et d'atte, *un telegraph office* d'où l'on peut se meten communication avec tout le continent sans ıger de chez soi. Les domestiques ou wais, sont tous nègres, avec la veste blanche de ueur. Pour briser la rapidité désordonnée des ıas, on a introduit dans cet hôtel un cérémonial manœuvres pour les quinze domestiques nès servant à table. Au son d'un timbre ils se rnent d'un côté, de l'autre, tantôt droits et imbiles derrière les chaises des convives, tantôt

marchant systématiquement à leur but de servi ou de desservir; comptant les pas, et tendant o retirant tous simultanément le bras, chacun ave la pièce de son département, assiette ou cuiller fourchette, soucoupe, etc. Cela me rappelait l'*Asia*, et je ne trouvais pas les waiters nègres inférieurs aux blancs. C'est ridicule à voir, mais le résultat qui est de prolonger le dîner pendant un heure environ, est un soulagement pour l'Européen ennuyé, ou même malade de la célérité ordinaire.

A ma première venue à Albany, le 13 juillet, l loi de tempérance exécutoire depuis le commencement du mois dans l'Etat de New-York occupait tous les esprits. Les feuilles de la ville d New-York que je lus dans le trajet, disaient qu'o avait arrêté soixante-quinze individus ivres durar les dernières vingt-quatre heures ; vingt-cinq d ces coupables avaient payé l'amende de 10 dollars, et les cinquante autres, faute de pouvoir solder leur méfait en banknotes, avaient été envoyé pour dix jours dans la prison des Tombs ; ains le veut la nouvelle loi. Cette proportion qui alor se soutenait de jour en jour fournissait un personnel de cinq cents individus en moyenne sous le verrous à New-York pour ivrognerie ! A Alban j'assistai dans la maison de ville, ou City-Hall, a premier procès pour cause de vente illicite de boissons. Quelques débitants attendaient avec agitation en dehors de l'édifice l'issue des débats, et i y avait foule à l'audience. Un juge à l'air respectable, cheveux blancs, et ayant un vase d'eau à l

glace et un verre sur son pupitre, écoutait avec une impassibilité remarquable, les arguments sophistiques et impertinents d'un avocat. Aucune personne publiquement connue pour défavorable à un accusé, disait l'avocat, n'était qualifiée pour être son juge ; il citait la cassation faite d'un cas pareil relatif à un procès; il en concluait qu'un juge grand partisan de la tempérance, — celui qu'il avait devant lui, à ce qu'il semblait, — était un juge partial dans l'affaire de son client. Plus tard je sus que l'accusé, propriétaire d'un des grands hôtels d'Albany, gagna sa cause; il put conserver sa *bar*, sorte de méchant débit d'eau-de-vie qu'on n'a pas honte d'établir dans presque tous les grands hôtels aux Etats-Unis ! Un hôtel qui ferait la même chose en Europe perdrait sa réputation. A Albany comme à New-York on avait maintenu en ville tous les débits de boissons avec leurs écriteaux.

Il y a peu de cas de *delirium tremens* à Albany, sauf quelques-uns dans les prisons. Les ivrognes surpris chancelants, ou couchés *in extenso* sur le pavé , sont humainement relevés et déposés pour dix jours en prison, à moins qu'ils ne payent les 10 dollars ; c'est comme à New-York. Malgré la loi, les grandes brasseries d'Albany travaillent plus que jamais.

Etranges mœurs que celles d'une capitale aux Etats-Unis ! Je circule dans la rue de Montgommery, quand un train de wagons du New-York Central vient filer à mes côtés avec une énorme vitesse ; entre cet orage de *cars* qui passent et les maisons, il n'y a qu'un trottoir resserré, où l'on se

sent peu à son aise. Passant de là immédiatement dans une autre rue, je la vois bloquée par le même long train de wagons, qui la coupe obliquement; il est mû par une locomotive plus bruyante que tous les tambours d'un régiment. La circulation est interceptée un moment, et dans la rue, une belle rue, il fait nuit, tant elle est pleine de fumée de houille! Si je m'en étonne, c'est faute d'habitude; ici personne n'y donne une minute d'attention. Encore quelques instants, la fumée s'éclaircira, et le crépuscule fera place au jour.

Au nombre des beaux établissements d'Albany, il faut mettre la bibliothèque publique appartenant à l'Etat. Le directeur est un homme distingué faisant aux étrangers un accueil parfait et bien rare de la part des fonctionnaires de cette catégorie, lesquels sont, je crois, réputés généralement chagrins, affairés, et plus faits à résister aux prétentions du public qu'à les prévenir. La bibliothèque d'Albany a cinquante mille volumes. Une précieuse collection de documents anciens sur le Nouveau-Monde a été donnée à l'établissement, et forme un département à part; elle a des documents latins remontant à 1596. Cette date est pour les Américains ce qu'est l'histoire romaine pour les peuples de l'Europe: celle des origines. Une collection de médailles en bronze des soixante-quatorze souverains de la France a été offerte par Napoléon III à l'État de New-York et se trouve déposée dans une galerie, au milieu de plusieurs portraits de têtes couronnées. Les papiers trouvés sur le major André, espion anglais dans la guerre de la Révolu-

ion, sont sous verre encadrés ; un dessin à la plume eprésente cet infortuné assis dans sa prison, le our qui précéda son exécution. Ce n'est qu'une opie de l'original, dû à André qui se dessina luinême; elle a été offerte par M. Noyes, de New-Iaven. — De vieilles chartes et parchemins des ois d'Angleterre, sont des donations de terrain, et des nominations à de hautes fonctions dans la coonie de New-York. Citons encore la charte origiiale de Charles II, qui servit à constituer la colonie; — et les signatures de tous les négociants de New-York, prenant l'engagement de ne plus importer de narchandises anglaises. Ce dernier acte fut un préude de la Révolution. Le développement pris par es importations anglaises dès lors à New-York est ineréparation substantielle de ces rigueurs du siècle lernier, exercées contre la mère patrie. Dans nore siècle on ne signe plus d'engagements pareils vec le même succès. Quand la Hongrie, sous l'inspiration de Kossuth, voulut imiter les États-Unis, t exclure tout produit allemand, avant la révoluion de 1848, les circonstances étaient trop difféentes, les meneurs trop inférieurs à ceux des coonies américaines ; ce fut un avortement signalé, ue cette affaire appelée la lutte du *honi*, mot ongrois qui veut dire indigène.

La bibliothèque est logée dans le Capitole, bel difice en marbre blanc et en grès rouge, renfernant les salles où siégent le sénat et les représenants de l'État de New-York. La place sur laquelle st le fronton de ce palais est une des plus jolies ue j'aie vues, ombragée de beaux arbres plantés

régulièrement au milieu d'une pelouse verte. Sur les contours de la même place, sont d'autres monuments publics du caractère le plus imposant : la maison de ville, *City-Hall*, et le palais du gouvernement, *State-House*, édifices massifs de style grec, en beau marbre blanc, couronnés par des dômes circulaires et dignes de la capitale et du grand État qui les ont élevés. Les autres édifices du voisinage sont d'un style assez noble. A distance, ces dômes donnent à la ville un air oriental. Toutes ces belles choses sont au sommet d'une colline et annoncent de loin la majesté d'une capitale républicaine; la mesquinerie n'est point nécessairement le lot de cette forme de gouvernement ni de ses œuvres.

L'hôpital d'où j'avais admiré la vue d'Albany, et qui est près des monuments publics, est une fondation privée, destinée aux habitants de la ville; on n'y traite pas les maladies contagieuses. Il pourrait recevoir quatre-vingt-dix malades et n'en avait que vingt. La cause en est due à l'aisance générale, à l'abondance des secours à domicile et à la salubrité de la position. Il ne paraît pas que cet établissement ait jamais eu tous ses lits occupés.

A quelque distance de la ville, je pus voir deux établissements intéressants où me conduisit un excellent hôte, M. Jenkins, véritable type de tout ce qu'il y a d'aimable et de prévenant pour les étrangers dans le caractère américain. L'une était la *maison des pauvres*, l'autre la *prison du comté*. Malgré leur destination mélancolique, elles sont

dans le plus gracieux paysage que l'on puisse voir.

En approchant du pénitentiaire, rien n'annonce un lieu de contrainte ou de souffrance; un joli jardin, avec des fleurs et des arbrisseaux en abondance, en borde les murailles ; l'architecture est gaie et indiquerait plutôt quelque résidence seigneuriale, à jolis murs en briques et crénelés. On nous introduisit d'abord dans l'appartement du directeur, meublé avec tout le confort américain; le salon a des tapis et de belles glaces. Le directeur, M. Pilsbury, semble être un homme de la plus énergique et intelligente trempe de Yankee; il a l'air aisé, poli et résolu d'un propriétaire qui se sent chez lui. L'édifice principal sert d'habitation aux surveillants et aux détenus, d'après le même système qu'a adopté la grande prison de Boston. Il renferme aussi une chapelle pour le culte, et les ateliers des femmes. Une grande cour est derrière cet édifice ; elle a sur les côtés deux longs corps de bâtiment formés d'un seul rez-de-chaussée, destinés aux ateliers des hommes, et au fond un mur qui les relie et ferme le carré. Dans ce moment, il y a 136 hommes et 65 femmes, 201 prisonniers en tout, gardés par neuf personnes en y comprenant tout ce qui est attaché à l'établissement. Dans l'édifice de droite, les prisonniers travaillent à tresser du bambou pour une énorme commande de chaises d'été, faite par divers fabricants ; le travail est facile et sain. Dans l'atelier de gauche, on exécute des pièces d'acier pour sellerie et pour harnais, des boucles, des étriers. Des forges et une machine à vapeur ont été placées là

aux frais des industriels qui ont fait ces commandes. Il ne paraît pas que ces travaux soient une concurrence dangereuse pour aucune industrie établie dans le pays. Les travailleurs sont tous tournés du même côté, afin d'être vus en face par l'inspecteur placé au fond de la salle ; ils doivent avoir les yeux sur leur ouvrage et observer un silence rigoureux. Leurs vestes ont des manches de couleurs différentes, et la même règle a été adoptée pour les canons de pantalons. Jamais je n'ai vu faire de l'ouvrage avec plus d'ordre et d'entrain, même dans un pays où presque tout le monde est rude travailleur ; si chaque prisonnier conserve les mêmes habitudes en sortant de prison, il deviendra vite un homme riche. La moyenne des condamnations est de cinq mois ; dix-huit individus seuls ont une année ou plus de prison à subir. Dans l'édifice central est l'atelier des femmes, travaillant dans le même ordre et avec la même ardeur à des chaises de bambou ; elles sont vêtues de toile de coton bleu, et placées en face de leur surveillante, une matrone, debout à un petit pupitre, et remarquable par son air de vigueur et de corpulence. L'infirmerie et la chapelle sont dans un ordre excellent ; dans celle-ci, une paroi mitoyenne empêche les hommes et les femmes de se voir, quoique tous puissent porter les yeux sur la chaire et sur le chapelain. On ne cite aucun cas d'évasion de la prison même : un homme armé circule sur le mur d'enceinte. Tout récalcitrant est soumis à une punition sommaire, qui dispense de le mettre pour longtemps dans un cachot solitaire : on le fait entrer

dans une armoire étroite où il est forcé de se tenir debout; on ferme la porte, et un baril d'eau placé au-dessus l'arrose de son contenu. Sur un signe de soumission, on referme la soupape du baril, et on sort le malheureux de l'armoire, suffisamment *refroidi*, à ce que dit le directeur.

Le pénitentiaire du comté d'Albany est ce qu'on a organisé de mieux dans l'État de New-York. Le grand problème financier de faire vivre les détenus de leur propre travail, et d'en alléger le corps social, a été résolu à Albany. L'établissement n'en est qu'à sa septième année d'existence, mais a donné des résultats certains, constatés par les rapports annuels, et transmis comme modèles à suivre, aux autres comtés de l'État de New-York et d'autres États. Sa destination est de recevoir non-seulement les détenus d'Albany, mais encore ceux de sept autres comtés du voisinage autorisés par une loi à y envoyer leurs condamnés; cela en fait une prison de *district*. La classe mise dans ces prisons de comté est celle des condamnés pour *offenses légères*, par exemple pour vols ne dépassant pas 25 dollars; c'est ce qui explique la moyenne très-basse de la durée des détentions. Les condamnés pour crimes plus graves sont destinés aux prisons de l'État, dont le système est encore bien arriéré. — Réunir une société de vagabonds, d'ivrognes, de petits voleurs, d'hommes et de femmes abjects, condamnés à un emprisonnement de courte durée; les soumettre à un ordre parfait; en tirer un travail actif dont le produit suffise à payer toutes leurs dépenses, celles de leurs gardiens, et à laisser

un excédant pour les mauvais jours : voilà certes qui paraîtrait partout quelque chose de nouveau, et c'est le résultat qu'a obtenu M. Pilsbury en faisant construire le pénitentiaire d'Albany, d'après ses idées. Cette merveille a été favorisée ici par le prix très-élevé de la main-d'œuvre ; aucun autre établissement analogue aux États-Unis n'est arrivé au même degré à se soutenir par lui-même, et à dégréver le public honnête de l'entretien des violateurs des lois ; mais tous y tendent. Durant les quatre dernières années, tous frais payés, le bénéfice net de l'établissement a été de 6,000 dollars environ, dont 4,000 n'ont pu être réalisés, par suite de la faillite d'un négociant deTroy, resté débiteur du prix d'une forte livraison de chaises de bambou. Le travail d'une moyenne de plus de 200 détenus en objets de quincaillerie, de serrurerie, menuiserie, a produit de 14 à 15,000 dollars chaque année. L'économie de l'administration ne porte jamais sur la quantité et la qualité des aliments, tous abondants et composés de rations journalières de viande et de légumes. Les boissons alcooliques sont absolument prohibées. La santé est excellente dans cet établissement où le choléra ne parut pas en 1854, pendant qu'il exerçait des ravages dans la ville d'Albany. La propreté, la bonne nourriture, et le régime du silence qui ne permit pas aux détenus de connaître la présence du choléra près d'eux, ont été cités comme causes possibles de ce fait étonnant. Sur 3,278 individus entrés dans le pénitentiaire pendant cinq années, il n'y a eu que *22 cas de* décès, dont une douzaine eurent lieu

presque immédiatement après l'entrée des détenus, comme suite de leurs débauches antérieures; on n'en peut donc mettre qu'une dizaine sur le compte de la prison même, ce qui est une mortalité inférieure de moitié à celle des habitants de la ville même, toute proportion gardée. Et cependant c'est un fait établi par le rapport médical annuel « qu'à « peu d'exceptions près, les détenus sont des « hommes et des femmes dont la santé a été at« teinte gravement par l'usage immodéré des bois« sons alcooliques, et qu'à leur entrée en prison « tous ont besoin de soins médicaux, avant de pou« voir commencer le travail d'atelier. » Sur 672 individus entrés pendant l'année 1854, 634 étaient des gens adonnés à la boisson, et 38 seulement avaient des prétentions à la sobriété. Je croirais que l'État de New-York est celui de l'univers où l'ivrognerie est le plus répandue dans les basses classes.

Un autre fait curieux, c'est que parmi les détenus à Albany, la proportion est de *deux tiers* d'étrangers, contre *un tiers* d'Américains. En 1850, il y eut dans tout l'Etat de New-York, 6,317 cas d'étrangers condamnés pour des causes correctionnelles ou criminelles, et 3,962 indigènes; tandis que la population indigène est quatre à cinq fois plus forte que celle des étrangers. La criminalité des natifs était donc alors environ sept fois moindre que celle des étrangers qui leur arrivent, et il semble que la balance aujourd'hui est encore plus en leur faveur. -- C'est une triste lumière jetée sur la classe d'émigrants européens reçue par

les Etats-Unis et qui justifie jusqu'à un certain point l'opinion défavorable, et même l'amertume avec laquelle les Américains envisagent l'état social et moral de l'Europe, comparé à celui de leur pays, et l'excessif orgueil national qui en est la conséquence pour eux.

Cependant il semblerait que ce qui grossit le chiffre de criminalité des étrangers, ce sont des méfaits plutôt de degré inférieur et correctionnels, entraînant de courtes détentions ; car en fait, tandis que les prisons de l'Etat de New-York auraient dû contenir en 1850, dans leur ensemble, au moins 6 étrangers contre 4 indigènes, on trouve les deux classes en proportion égale : au 1er juin 1850, il y avait dans cet État 639 étrangers et 649 indigènes dans l'enceinte des prisons et pénitentiaires. Mais ce rapport s'est altéré de plus en plus à la suite de l'émigration croissante d'Allemands et d'Irlandais.

La réforme morale du déteuu dans le pénitentiaire d'Albany n'est point oubliée ; elle est ébauchée par les excellentes habitudes d'ordre, de décence, de travail régulier et actif, exigées durant la détention, et dont l'influence ne s'évaporera pas immédiatement lors de la libération. Mais ces influences ne sont, on peut dire, qu'à fleur de peau en comparaison de ce que la religion produit quand elle pénètre profondément une âme. Les criminels sont mieux placés que l'honnête homme suivant le monde, pour vérifier sur eux-mêmes cette doctrine si dure et même si désolante à l'a*bord*, de la déchéance universelle de l'humanité, et

pour comprendre l'impossibilité d'une restauration morale autrement que par le Christ. C'est la foi au Sauveur qui soulève l'homme de ses lies; mais prêcher la morale seule à des criminels qui ont violé tout ordre divin et humain plus par passion que par ignorance, c'est faire évidemment l'ouvrage du tonneau des Danaïdes. J'aurais voulu trouver à cet égard, dans les rapports du chapelain de la prison d'Albany, quelque chose de plus décidément évangélique; tandis que j'ai cru y voir surtout le moraliste. Il n'y était pas fait mention d'une seule conversion opérée, ce qui n'eût pas manqué d'être indiqué, s'il y en eût eu, d'après ce que je sais de la manière dont les révérends américains précisent les résultats de leur travail.

En résumé, les principes qui ont dirigé dans la création du pénitentiaire d'Albany, en les classant dans l'ordre de l'importance que les fondateurs leur ont attribuée, sont : 1° tirer du détenu le travail le plus productif possible : faire avec lui de l'industrie; 2° le réformer par le travail, le silence et la morale; 3° le punir.

Cet utilitarisme industriel qui est le grand but de cet établissement, ce dégrèvement de la société, est un principe légitime; cependant ce serait une plus noble tendance, de ne pas lui donner la toute première place comme on l'a fait ici. Le système philadelphien est plus noble, plus efficace, plus chrétien, mais à vrai dire aussi un peu coûteux; car il range les principes dans l'ordre suivant :

1° Réformer par la solitude, la Bible, le travail, et la visite d'hommes charitables et bons.

2° Faire travailler.

3° Punir.

A Albany et à Boston les petites cellules où couchent les prisonniers sont en réalité des cases étroites. C'est commode et peu coûteux; mais c'est révoltant à voir. Ces quatre ou cinq étages de cases, avec des barreaux de fer formant porte, à travers lesquelles on voit des êtres humains, hommes et femmes, qui ne peuvent se soustraire aux regards, c'est déshonorant, et je ne crois pas que cette considération ne finisse pas par faire impression.

L'État de New-York a huit districts de judicature, dont quatre ont déjà des prisons comme celle d'Albany; les autres ne tarderont probablement pas à introduire cette organisation du silence et du travail productif, et alors les mauvaises geôles des comtés seront utilisées seulement pour les détentions préalables. Les prisons de l'État, à Auburn, Sin-Sing, Clinton, ne peuvent pas envoyer leurs hôtes dans les pénitentiaires de district sans une loi spéciale; et cependant l'entassement et le contact de criminels endurcis avec des jeunes gens coupables d'avoir cédé à une première tentation y produisent un mal affreux. Mais il est à craindre que le système des prisons d'État telles qu'elles sont, ne soit continué, surtout appuyé comme il l'est par les shérifs, qui se font payer par ces établissements des droits abusifs, jusqu'à 75 ou 100 dollars par prisonnier dont ils font livraison.

*La maison des pauvres* n'est pas éloignée du

pénitentiaire. C'est un établissement auquel l'affluence d'émigrants pauvres a donné de l'importance. Les bâtisses sont vieilles et mesquines; cependant la pensée que tout ce qui se fait ici a principalement pour effet de soulager les pays d'Europe de leur paupérisme, dispose à juger le *poor house* avec indulgence. Les hommes étaient tous allés travailler dans les champs; les femmes se promenaient dans une vaste cour, ou gardaient la maison. Le plus petit nombre s'occupaient à recoudre quelques vieux vêtements; les autres, pleines de tristesse ou d'insouciance, étaient assises ou accroupies sur le plancher ou couchées sur des lits. Les femmes très-âgées étaient dans une pièce à part; celles qui nourrissaient, dans la *nursery;* les enfants, dans une salle d'école où ils prêtaient à peine quelque attention à un vieux pédagogue à la voix chagrine et à l'air peu flatté de son métier. Le total des hôtes était 250; l'hiver d'avant, ce nombre avait été doublé par l'arrivée d'Allemands sans ouvrage.

Le recensement de 1850 était moins défavorable aux étrangers que ne doit l'être l'année actuelle, et donnait déjà pour l'Etat de New-York deux étrangers pauvres assistés, contre un indigène. Pour l'Union entière, le résultat était : 68,538 étrangers assistés, et 66,434 natifs, dont près de la moitié dans le seul Etat de New-York. Comment s'en étonner ? New-York est la porte par laquelle entrent les trois quarts des émigrants, et où beaucoup s'y fixent et bordent la haie aux foules qui leur succèdent.

L'*hospice des aliénés* du comté est attenai maison des pauvres, et renfermait 35 femme hommes : ce rapport est remarquable. L'ét sement n'est qu'à son début, aussi paraît-monté et plus propre à perpétuer le mal q guérir. Il devrait être refait sur un nouveai pour être digne d'une capitale.

On vient de voir quelques-uns des grand par lesquels la société américaine se rattacl misères universelles : le paupérisme et le cri il est impossible de ne pas trouver qu'elle se pare avantageusement à la vieille Europe. P paupérisme c'est si évident, qu'elle n'en a pı pas, comparativement à nous. Qu'est-ce e qu'un individu assisté sur 170 dans toute l'ét du pays, surtout si l'on ajoute qu'il n'y en pas 1 sur 300 habitants, s'il n'arrivait une fo pauvres étrangers, auxquels il faut subveni dant quelque temps, et ensuite procure moyens de gagner leur vie, afin de les ame l'heureuse aisance des indigènes ? La crim n'est pas élevée, quoiqu'elle se rapproche dé que le paupérisme, des conditions de l'Euro 1850, l'Union entière avait à peu près les tiers de la population de la France, et co 5,646 détenus, tant blancs qu'hommes de co dans les prisons et pénitentiaires ; tandis 1852 la France en avait 19,720 dans les p de l'Etat, ce qui, proportion gardée, est une nalité plus que double.

# CHAPITRE VII

**Continuation du voyage. — Saratoga. — Troy. — Buffalo. — Niagara.**

Un homme distingué dont je fis la connaissance à Albany est le révérend William B. Sprague. Il connaît remarquablement bien son pays, et a voyagé avec fruit en Europe, où il a laissé beaucoup d'amis. Ses goûts littéraires se sont exercés dans le champ de la théologie et de la biographie. Son dernier ouvrage qui a paru cette année même est intitulé : *Visite à des célébrités européennes*, et décrit beaucoup d'hommes marquants, presque tous morts, sur lesquels ses notes furent prises il y a une vingtaine d'années. «C'était ma coutume « invariable après chaque entrevue, dit le docteur « Sprague , de dresser un memorandum détaillé « de ce qui s'était dit, en y joignant mes impressions « sur l'extérieur, les manières, et les particularités « intéressantes, soit au physique, soit au moral de « la personne que j'avais visitée. » Il en est résulté un livre plein de finesse et d'originalité, qui ne mentionne guère que des personnes ayant presque toutes *posé* devant leurs contemporains, et dont les mânes sont loin de s'effaroucher de la publicité. Ces notices, au nombre de quatre-vingt-six,

concernent principalement des notabilités de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne. Les noms français sont le roi Louis-Philippe, M. Guizot, le maréchal Grouchy, le général Bernard, Mme Ney, la duchesse de Broglie, Sismondi, Decandolle et Vinet. Beaucoup de vivants, ont dans les papiers inédits du docteur Sprague, une oraison funèbre toute prête et prise au point de vue d'un Américain éclairé. L'esprit systématique avec lequel certains Yankee rapportent d'Europe des observations bien faites, devrait être en exemple à tant d'Européens qui vont en étourdis aux États-Unis pour y barbouiller des caricatures infidèles ou malveillantes.

Le docteur Sprague a réparti sa bibliothèque dans deux salles affectées aux deux parties du monde ; l'une contient ce qui est sorti des plumes européennes, l'autre la littérature indigène. Je pus donner un coup d'œil aux trois mille volumes, échantillon de ce qui a été enfanté de ce côté-ci de l'Atlantique, et juger à l'aune que les écrivains américains ne s'endorment pas.—Mais la joie et le souci du docteur Sprague ont surtout consisté à former une collection d'autographes peut-être unique au monde; 70,000 pièces de toute nature occupent plusieurs grandes armoires, et lui ont coûté trente ans de travail et plus de 16,000 lettres pour demandes, requêtes et informations, dont les 16,000 réponses forment un dossier à part. Cette passion, et c'en est une invétérée chez M. Sprague, qu'a-t-elle produit? Un gaspillage de forces, penserait-on? Non. Chez cet homme sérieux il en est résulté une con*séquence* inattendue. Le grand nombre de pièces

de la collection concernant les ministres distingués de l'Evangile aux Etats-Unis, a suggéré à l'*autographophile* l'idée d'écrire les biographies des plus remarquables de ses collègues. La grande république doit à ces hommes pieux et modestes ses meilleures tendances et plusieurs de ses gloires; — leurs descendants et leurs émules sont nombreux; — l'histoire des hommes fait seule comprendre celle des doctrines; — il y avait donc bien des motifs pour tenter l'entreprise. M. Sprague, après un travail de Bénédictin, a terminé à peu de chose près son œuvre, qui renfermera en six volumes près de quatre cents biographies. Autant que possible, chaque caractère a été dépeint avec des citations de lettres de contemporains bien au fait de ce qu'ils disaient, et les lacunes ont été remplies par des notices de M. Sprague. Chaque dénomination ecclésiastique apparaîtra successivement avec la série des hommes qui l'ont fondée ou propagée, de sorte que l'histoire des tendances religieuses sera éclairée de documents irréfragables. En Europe où l'histoire des doctrines et des hommes religieux se mêle encore plus à celle des nations, je ne crois pas qu'aucune œuvre aussi vaste ait été entreprise par un seul homme, ni par plusieurs; et tout ce qu'on possède de biographique dans ce domaine est fragmentaire et non classé.

Le révérend biographe d'Albany a été si bien un homme de méthode, qu'il a pu allier pendant trente ans, de grands travaux littéraires à toutes les exigences de sa position de pasteur et de prédicateur; sa porte a toujours été ouverte à toute heure

aux membres de son Eglise et à ses amis, quoique ses heures, soumises à la seule interruption des visites, fussent invariablement réparties entre ses diverses occupations.

Après Albany je visitai *Troy*, qui est à quelques milles au-dessus, près du fleuve Hudson également; je ne m'attendais pas à trouver si vaste et si prospère une ville dont le nom m'était à peine connu.

« Combien avez-vous d'habitants? demandai-je à un Troyen.

— Trente-six mille.

— Et combien de lignes de chemins de fer?

— Au moins cinq ou six. »

En effet, il y a au moins six railroads mettant cette ville en communication directe avec Albany, New-York, Boston, Saratoga, Schenectady et tout l'Ouest. La voie navigable de l'Hudson fait aussi de cette ville un petit port de mer en arrière de New-York et Albany, vivant des belles affaires que ces places lui laissent ou lui procurent. Les 240 kilomètres de Troy à New-York se font par vapeur, en une dizaine d'heures, pour cinquante sous de France! Le railroad prend trois dollars. L'esprit d'entreprise des Troyens est remarquable, leur ville augmente de six mille âmes à chaque décade, et cependant on en parle comme d'une ville battue, humiliée par Albany sa rivale! Cela fait juger de la croissance du *jeune géant*.

La nouvelle science de l'ingénieur a produit une foule de ces chefs-d'œuvre vastes, élégants et légers qu'on appelle des gares. Troy en a une où se

réunissent tous ses chemins de fer, et dont l'immense toiture est le plus hardi, le plus majestueux ouvrage de ce genre que j'aie vu ; tous les voyageurs le citent. La position de Troy comme nature pittoresque ne peut se mesurer avec celle d'Albany ; elle est bâtie sur une plaine très-unie au pied de quelques collines auxquelles on a donné les noms d'Ida et d'Olympe ; il ne manque à cette petite Asie qu'une colline d'Ilion.

Dans les rues de cette ville je vis défiler un corps de milices contenant un échantillon des principales armes. Tous avaient une courte tunique bleu clair pour la ligne, bleu foncé pour les chasseurs, les carabiniers et les grenadiers. Le shako de l'infanterie porte un mouchet de plumes blanches et rouges. Leur air était excellent pour des milices ; il ne faudrait que peu de temps pour les égaler aux troupes de ligne. L'absence de barbe et de moustaches et la coupe du nez yankee hardiment jeté au vent, sont d'un effet original. A Albany j'avais déjà vu un autre corps de milices ayant le costume des soldats de la Révolution américaine, qui aux couleurs près ressemble à celui de la Révolution française ; l'habit est le grand uniforme, ancienne coupe française, à parements jaunes ou blancs ; le chapeau à pointes a les plumes blanches et rouges : c'est exactement la tenue des portraits washingtoniens.

Le chemin de fer qui mène de Troy à Saratoga traverse l'Hudson, et ensuite la Mohawk ; on a une fraction de minute pour voir à une médiocre distance les cataractes de cette rivière auxquelles on

a donné le nom de *Cohoe*. La nappe d'eau est fort large, mais ne fait qu'un saut d'une quarantaine de pieds: c'est un Niagara en miniature ; les voyageur en ont une vue complète des wagons.

*Saratoga* est la place la plus fashionable de l'Union pour les eaux minérales. Ce soi-disant village a une rue principale douée de la grande largeur du pays, et pourtant encombrée de voitures, de piétons et de cavaliers, au point d'offrir par moments plus de dangers à la circulation que Broadway de New-York ! Les trottoirs sont bordés d'hôtels avec des portiques sur le devant, où se promène un monde plus élégant que celui de Paris. Que les *vieux pays* en prennent leur parti ; il faut qu'ils aient fait terriblement de sottises pour être, après tant de siècles et de prétendues gloires, si arriérés et si pauvres, c'est le mot, en comparaison d'une forêt américaine défrichée d'hier. Un hôtel de cent chambres est ici un nain, et on n'en parle pas ; les trois grands et *respectables* hôtels de Saratoga sont des villes, de la grandeur du Burg impérial à Vienne, et ils logent collectivement 2,500 personnes. Leurs salles à manger, de plusieurs centaines de pieds de longueur avec d'interminables *centaines* de chaises, n'ont qu'une définition : *incroyables*. L'Afrique semble avoir reçu ici un rendez-vous de la part de la race caucasienne, tant on voit de nègres-waiters en vestes blanches circuler dans ces hôtels. Des enfilades de grands salons sont pour la conversation. Une bande de musiciens est attachée à chaque hôtel et *joue* plusieurs fois par jour. Les anciennes célé-

brités *baden* de l'Allemagne, et les lieux de Bohême terminés en *plitz* et en *litz*, ont trouvé un rival. Saratoga n'a que cinq ou six mille habitants réguliers ou d'hiver, mais ce chiffre double et au delà en été. — A trois milles de distance est le joli lac Saratoga, où l'on va se promener en canots à voiles pour jouir de la vue des rives montueuses et couvertes de forêts primitives ; un hôtel placé sur ses bords domine le lac et en donne une vue remarquable.

Les eaux de Saratoga où il y a une dizaine de sources, contiennent des sels de magnésie, de soude, de chaux, de l'oxyde de fer, beaucoup d'acide carbonique, et diffèrent l'une de l'autre surtout par les proportions dans lesquelles y entrent ces éléments. Leur goût fortement salin est agréable avant le déjeuner et facilite la digestion sans jamais débiliter. Elles font des cures remarquables, surtout dans les dérangements bilieux auxquels les Américains du Nord et encore plus ceux du Sud sont très-exposés. Dans ces lieux de bains chacun songe à son corps, à sa chair ; il est impossible de ne pas recueillir en circulant dans la foule, des lambeaux de conversation ayant uniquement trait à notre enveloppe terrestre ; ce serait à faire douter que l'âme existe, et on a peu l'air de la connaître à Saratoga. Le monde fashionable se réunit le matin dès cinq heures et demie autour du puits *Congress*, sous un grand pavillon ; cent ou deux cents personnes stationnent autour d'un enfoncement carré dans lequel circulent trois ou quatre garçons, *waterboys*, qui plongent à tour

dans un trou, un trio de verres à boire fixés à l'extrémité d'une tige de fer, et les retirent remplis d'eau pour les offrir au public; chacun attend sa chance plûtôt que son tour, au gré des waterboys, et ressent des impatiences analogues à celles qu'avaient les gens réunis autour du puits miraculeux. Ce pavillon donne sur un parc frais, à belles allées ornées de statues de marbre, où une bande de musiciens remplit les bosquets de ses symphonies dès le grand matin. Tout ce confort est pour rien; le propriétaire du puits Congress s'indemnise en livrant au commerce quelques centaines de mille bouteilles par an, au prix de un dollar et demi la douzaine.

Pour aller de Saratoga dans l'Ouest, il faut revenir à Albany et prendre le chemin de fer *New-York-Central* pour Buffalo, à 480 kilomètres de là. On s'y rend en douze heures. Ce chemin est un des plus soignés des Etats-Unis, et traverse les plaines les parties riches de l'État de New-York et plusieurs villes, Utica, Syracuse, Rochester ayant de vingt à quarante mille âmes. Les deux têtes de ligne, Buffalo et Albany, ont cent cinquante mille âmes à elles deux. Mais le grand mouvement du chemin *New York Central*, lui vient des Etats de l'Ouest, dont les voyageurs et les produits arrivent par les lacs et par les chemins de fer jusqu'à Buffalo; là, tout ce qui ne prend pas le canal Erié, lui est acquis pour être porté à Albany, d'où un chemin de fer en dirige quelque peu sur Boston, et deux chemins en concurrence entre eux et avec la navigation de l'*Hudson*, amènent la masse principale à New-

York. L'importation et les émigrants montent dans l'intérieur par la même voie, et les prix ont été mis étonnamment bas; ainsi un gentleman qui va à Buffalo peut prendre à New-York un billet pour 7 dollars 1/2 (38, fr. 50 c.) et franchir les 716 kilomètres de distance, au tarif d'un sou de France environ par kilomètre ; un émigrant qui se contente des wagons moins confortables affectés à sa catégorie, paye 4 dollars seulement, soit 20 fr. 50 c.

En traversant le centre de l'Etat de New-York où une foule de lieux ont des noms tirés de l'antiquité, comme Rome, Utique, Attica, Verona, Syracuse, Palmyre, Ithaque, Caton, Troie, et beaucoup de noms des héros de Tite-Tive : Manlius, Marcellus, Camillus, je pus remarquer la faveur dont jouit également l'architecture classique. Une quantité de bâtisses neuves et propres, cottages, stations, édifices publics sont modelés sur le plan d'un temple grec, avec un frontispice triangulaire supporté par des colonnes. Dans plusieurs cas semblables, la porte entr'ouverte semblerait inviter le regard à admirer dans le fond du sanctuaire une statue de Minerve, de Vénus ou de Junon, tandis qu'il faut se contenter de l'apparition d'une servante irlandaise ou d'un domestique nègre dans l'antichambre.

Les avantages du chemin de fer américain sont à première vue ceux-ci : — l'extrême bon marché des billets ou tickets, — la tenue paisible des quarante ou soixante passagers réunis dans le wagon qui n'est qu'un cottage roulant, contenant un salon unique avec des banquettes recouvertes de velours

rouge, — un respect universel pour les femmes, — le ton parfaitement poli et modeste des employés pour les voyageurs, dont ils se montrent les serviteurs et non les tyrans. Un autre avantage qu'on trouve là comme en Europe et même davantage, c'est une ponctualité excessive. La locomotive ne me paraît pas d'ailleurs si dangereuse que tant de gens le pensent; elle ne se cabre pas, ne prend jamais le mors aux dents, et n'a peur ni de jour ni de nuit. Les inconvénients sont un manque de sécurité, provenant soit du nombre insuffisant de cantonniers à poste fixe pour surveiller la voie, soit de l'absence complète de clôtures latérales, ne fût-ce que pour empêcher les bestiaux de venir s'immoler sous des roues plus inexorables que celles du char de Jaggernaut. Le danger de dérailler est toujours le plus grand de ceux qu'on court; en fait, le fossé n'est séparé de la roue que par une largeur de deux doigts, celle du rail. Les conducteurs sont presque invisibles à l'arrivée dans les stations, et ne proclament ordinairement ni le nom ni la durée de l'arrêt. — Quelques instants avant l'arrivée, tous les voyageurs sont déjà debout dans le couloir du wagon, leur sac à la main, et au moment où l'arrêt presque toujours brusque a lieu, la secousse en précipite un plus ou moins grand nombre sur les bancs, ou les uns sur les autres. — A ce moment les garçons des stations se jettent dans les wagons avec des journaux ou des rafraîchissements à vendre; ils sont presque invariablement des pillards éhontés. — Enfin dans les *petites* stations, un voyageur arrivant avec beau-

coup d'effets, sans avoir prévenu ses amis, ne pourrait s'en tirer ; il n'y a pas de porteurs d'effets sur la place, et la dignité civique des gens rend difficile de les déterminer à vous donner un coup de main. S'il n'y a pas d'omnibus, on prend son sac à la main ; l'Américain y est habitué et voyage sur les railroads avec un bagage minime, dont il doit pouvoir toujours dire : *Omnia mecum porto.*

Les villes américaines couvrent une surface au moins quadruple de celles d'Europe à population égale ; aussi *Buffalo*, qui est arrivé à quatre-vingt mille âmes, est-il immense. Cette place n'avait que deux cents maisons quand les Anglais la brûlèrent dans la guerre de 1814. Mais les causes déterminent les effets, et sept mille cargaisons de navires du lac Erié qu'on y charge et décharge annuellement, lui ont valu sur l'eau douce un rang comparable à celui des plus grands ports de l'Océan. La navigation des grands lacs Supérieur, Michigan, Huron et Erié aboutit à Buffalo au-dessus des chutes du Niagara, et y apporte les sucres et les cotons du Sud, les céréales, maïs, farines, bois et cuivres de l'Ouest pour s'engouffrer dans le canal Erié ou dans les chemins de fer allant à la côte, et alimenter la consommation et le commerce des ports de l'Océan, Boston et New-York spécialement. Les objets manufacturés de l'Europe et de l'Est forment un courant en sens opposé ; et ces deux transits dépassent déjà une valeur de 70 millions de dollars.

Nous montâmes sur le toit en forme de terrasse, d'une très-haute maison appartenant à un mar-

chand de meubles, pour jouir de la vue de la ville et du lac. Sa rivière de Niagara naît au pied même de la ville et va porter les eaux du lac Erié dans l'Ontario. Les plus beaux quartiers bordent le lac; les nouveaux établissements d'émigrants sont répandus à d'immenses distances dans la campagne. Une quantité de beaux édifices publics ont été construits dans ces quatre ou cinq dernières années. Il y a une génération à peine qu'une forêt primitive couvrait ce même sol, où est aujourd'hui une forêt d'édifices bâtis sur un plan complétement régulier. Un libraire, M. Phinney, me raconta que son père fit, il y a une quarantaine d'années, son voyage de noces aux chutes du Niagara, et qu'en passant sur l'emplacement de Buffalo il aperçut deux enfants poursuivant dans un fourré, un écureuil, près de l'endroit même où est aujourd'hui son magasin.

Le lac Erié est trop grand pour qu'on y puisse voyager sans boussole. Ses eaux sont limpides et bonnes à boire; leur aspect me rappelle celles du lac de Genève. Le ciel, moins éclatant qu'à New-York, a une couleur d'un bleu très-doux, et des nuages gris cendré, analogues aux aspects de notre climat. Aujourd'hui, 16 juillet, il y a 27 à 28 degrés centigrades, et cette température passe pour une des plus élevées de la saison; il faut que les grands lacs tempèrent les extrêmes. L'hiver on a une dizaine de jours de traînage, et on a vu la neige atteindre une hauteur de 2 pieds. Le lac Erié gèle davantage vers cette extrémité-ci qu'à l'autre, et on le traverse alors à pied sur plus de 40 milles. Au printemps le courant et les vents d'ouest refoulent les

glaçons du côté de Buffalo, et y font durer les accumulations de glaces flottantes jusqu'à la mi-mai. L'été semble être ici légèrement plus chaud que dans nos climats, et l'hiver notablement plus froid; les arbres doivent se développer plus lentement.

Le révérend Thompson, chez qui j'ai logé à Buffalo, occupait momentanément la maison de l'ex-président des Etats-Unis, M. Fillmore. C'était un simple cottage en briques, avec un revêtement extérieur en bois, à la mode du pays, un petit portique à l'entrée et un jardinet sur la rue. Intérieurement on y trouvait du confort et une fraîcheur bien précieuse pendant ces chaudes journées. L'homme distingué qui était sorti de cette modeste demeure, pour aller manier à Washington un des plus grands pouvoirs existant sous le soleil, n'y avait pu rentrer le cœur léger comme il avait quitté. Sa femme était morte à Washington ; une fille unique et douée des plus rares qualités était morte peu après leur retour à Buffalo ; un fils seul restait à M. Fillmore, qui était allé en Europe pour se distraire. L'excellente composition de sa bibliothèque avec des ouvrages européens et américains de premier mérite, indiquait les goûts sérieux et élevés du véritable homme d'Etat.

La proximité de la ville de Rochester où la théorie des tables et des esprits frappeurs a pris naissance, a fait naturellement surgir à Buffalo plusieurs disciples, et quelques-uns de ces devins ou sorciers et sorcières appelés *mediums*. Un écriteau dans Main-Street attira d'abord mes regards :

*M^me Cline celebrated astrologist and lady of information*; — non ce n'était pas là de la science nouvelle, mais de la magie parisienne ordinaire, de la vieillerie. — L'importance à Buffalo de la doctrine des tables, ou du *spiritualisme*, pour employer le mot américain, me fut révélée le dimanche matin par le sermon du révérend Thompson. Il prit son texte dans le *Deutéronome*, XVIII, 10 à 19, où entre autres devins, les *nécromants*, c'est-à-dire « ceux qui interrogent les morts, » sont signalés au ombre des abominables. Après avoir établi que l'ancienne loi et le Christianisme ne veulent de rapports qu'avec l'Esprit de Dieu et de Christ, le Saint-Esprit; que les morts n'ont aucune part à ce qui se fait sous le soleil, et que les mauvais esprits seuls d'après les doctrines bibliques, pourraient intervenir, il somma, au nom de la révélation, les personnes présentes qui avaient pu s'occuper de *tables* divinatoires et de *spiritualisme*, de s'en tenir complétement à l'écart. «Le génie du mal, dit-il, s'est servi des senti« ments respectables du cœur, des regrets pou« ceux qu'on a perdus, afin de pousser bien du « monde à ce que Dieu déclare des abominations.» Ce discours, qui mettait en dehors de la foi chrétienne les *mediums* et leurs affiliés, ne fut pas du goût d'une demi-douzaine de personnes *avancée* dans la science de Rochester. Une jeune dame de sa connaissance, à yeux enfoncés, pleins d'un feu magnétique, et à la figure maladive, l'aborda en sortant et lui dit :

«Je me crois chrétienne, docteur, et cependan

« je resterai *medium*, en continuant à y trouver « beaucoup de confort.

« — Mon affection pour les personnes trompées, « répondit M. Thompson, ne m'empêchera jamais « de signaler ce qui les abuse et les dévoie. »

« — Je crois que vous vous trompez vous-même; « l'Evangile et (les tables) le spiritualisme se con- « cilient parfaitement. » Cette brebis maladive et égarée nous quitta promptement pour retourner à son *confort*.

Le révérend Thompson est un homme de foi, de talent, et ce qui est encore plus rare aux Etats-Unis, d'une bonhomie prévenante et communicative, qui l'a rendu très-populaire. Sa parole vivante, et comme on l'a vu, pleine d'actualité, fait qu'il est un orateur recherché pour les meetings religieux et les anniversaires importants. Il manqua mourir de la poitrine il y a cinq ans, et après être devenu étique, il rétablit complétement sa santé par des exercices gradués de gymnastique exécutés dans un petit club où je fus introduit. C'est à quarante ans qu'il commença cette hygiène, réservée chez nous aux seuls enfants, et dont les effets ont été étonnants sur lui, car il y peu d'hommes de sa vigueur à Buffalo. La congrégation de M. Thompson va à quatorze ou quinze cents personnes, dont sept cents sont membres communiants. Le temple est grand et beau à mon goût. Mais une congrégation américaine a une tout autre échelle pour juger ces choses qu'un Européen ; aussi a-t-elle décidé de raser l'édifice et d'en construire un nouveau bien supérieur en élégance et en aménagements.

J'ai regretté qu'on ne pût transporter ce temple de toutes pièces à travers les airs, comme la *Santa Casa* de Lorette, dans des paroisses de Suisse ou de France, qui pour un ou deux siècles à venir, n'en rêvent pas de si confortables.

Buffalo a quarante églises et quinze journaux quotidiens et revues périodiques. Les Allemands y ont huit églises et trois journaux qui maintiennent parmi eux l'usage de leur langue ; ils ne sont point mal vus et gagnent facilement de 2 à 3 dollars par jour. Des établissements de bienfaisance, d'excellentes écoles publiques, une université d'Etat, une Société littéraire pour les jeunes Américains, et une autre pour les jeunes Allemands, l'une avec six mille, l'autre avec deux mille volumes, montrent que cette ville n'est pas un simple entrepôt de blé et de gros produits. L'éclairage se fait par le gaz ; l'eau est fournie à toute la ville par une machine hydraulique établie près du lac. Les rues, les promenades, édifices et salles publiques ont une ampleur à laquelle on ne peut prétendre dans nos pays, où le plan étroit sur lequel les siècles passés ont établi beaucoup de ces choses, nous lie pour le présent et même pour l'avenir. Les magasins ont l'immense étendue et profondeur usitées à New-York. Je visitai un magasin de meubles contenant bien des milliers de pièces, tables, chaises, fauteuils, etc., faites presque toutes avec des machines et non des outils ; il occupait une grande maison à quatre étages dont le loyer etait de 25,000 francs, et il n'était pas le seul de son genre dans la ville.

Le 17 juillet à neuf heures du matin, je montai

sur un bateau à vapeur, *le Clinton*, amarré aux quais de Buffalo, pour aller aux chutes du Niagara. Voici les notes prises sur mon journal dans cette intéressante circonstance.

« Le lac Erié a des eaux d'un bleu légèrement verdâtre comme notre Léman. Les rives jusqu'à une très-grande distance, sont marquées par quelques collines à contours très-doux, et l'eau est aperçue sans rivages vers un seul point de l'horizon.

«Cette surface liquide est animée par une foule de voiles ; près de nous, de petits bateaux à vapeur remorqueurs sautent sur l'eau comme des dauphins. Les eaux sont très-basses à l'entrée de la rivière Niagara, c'est-à-dire là où les rives du lac se resserrent et donnent naissance à la rivière de ce nom ; néanmoins c'est un puissant fleuve. Nous descendons le courant, en apercevant sur les deux rives de grandes forêts et quelques prairies où l'on coupe l'herbe avec des machines traînées par deux chevaux. Sur la rive gauche ou canadienne, est un canal où nous entrons ; il nous mène à un débarcadère où l'on aperçoit les rails et les wagons du chemin Chippewa. Encore quelques minutes, la vapeur de la locomotive siffle, et nous roulons sur les hauteurs boisées qui bordent la rivière Niagara. Bientôt un brouillard ou plutôt une fumée blanche est aperçue à distance, au-dessus des cimes des arbres bordant la droite. Serait-ce là la place du grand phénomène? A n'en pas douter. Je me sens presque ému. A travers les branches on aperçoit du blanc qui remue, des bouillonnements d'eau ; un mugissement *dispute* de plus en plus la supériorité

à la rumeur du train lancé sur les rails, et arrive à former la note principale ; nous descendons à une station, où une légion de cochers nous assaille. Un chemin creux et en descente nous amène sur une plate-forme, près d'un grand hôtel, le Clinton-House, sur le bord d'un précipice et passablement en aval des cataractes ; là tout le spectacle que je suis venu chercher se découvre d'un regard.

« Oh ! Dieu, sur quelle échelle de grandeur avez-vous taillé vos œuvres dans les rochers ! combien ces hommes sur l'autre rive, et ce bateau à vapeur à mes pieds, sont microscopiques en comparaison ! Un cirque très-allongé est devant moi et sous moi ; les parois en sont partout uniformément à pic, et ont deux cents pieds de profondeur. A l'extrémité du cirque, la grande chute d'une blancheur éblouissante tombe bien franc, bien net en une seule nappe, d'une hauteur pareille à celle où nous sommes, jusqu'au fond de l'abîme. En face de nous et plus près, est la petite chute, morcelée en nappes inégales ; à sa base elle est obstruée de blocs et de débris énormes de roc, qu'elle n'a pas eu la force de broyer, comme la grande chute l'a fait pour les siens. La première s'appelle la chute Canadienne, l'autre la chute Américaine, du nom des rives qu'elles touchent ; leur distinction en grande et petite ne vient pas de la hauteur de leur chute, qui est la même, 164 pieds, mais de la largeur de leurs nappes d'eau, dont l'une est au moins double de l'autre. Une touffe de forêts, est placée entre les chutes ; c'est l'île des Chèvres, *Goats-Island.* Les eaux réunies dans le fond du cirque reforment la rivière Niagara, qui fuit

vers la gauche dans une gorge profonde. Sur la rive américaine, le bras de rivière aboutissant à la petite chute est bordé par de beaux édifices brillants au soleil, ceux du village du Niagara ; la rive canadienne est plus boisée et plus montueuse ; ces deux rives séparées par toute la largeur du grand phénomène des chutes sont à trois quarts de mille de distance. A deux cents pieds au-dessous du Clinton-House, aborde une coquille de noix, qui est cependant un bateau à vapeur tout neuf d'assez grande dimension, faisant le service de bac d'une rive à l'autre. Il prend des passagers, repart et accomplit une tournée au pied des chutes dans un air imprégné de vapeurs ; sa destinée est de vivre dans cette atmosphère, et son nom même l'annonce ; *New maid of the mist* (nouvelle jeune fille du brouillard).

« L'homme est trop peu de chose pour comprendre les grands spectacles, sans y mettre du temps et de la réflexion. Des milliers d'années se sont écoulés avant que la race humaine ait compris ce qu'est le soleil ; ce n'est donc pas trop de quelques moments pour apprécier convenablement le mont Blanc ou le Niagara. De la terrasse du Clinton-House le spectateur est admirablement placé pour se fixer peu à peu dans l'esprit les traits principaux de la scène. Aucune émotion trop forte ne vient y troubler le charme de l'observation ; le repos et le mouvement se distribuent avec un équilibre remarquable l'empire des objets soumis à la vue. Après avoir contemplé les rochers, les forêts et les édifices, on porte ses yeux

sur le mélange d'écume et de brouillard, voile mystérieux qui enveloppe les cascades jusqu'à mi-hauteur, et d'où naissent des vapeurs plus légères dont les vents s'emparent pour les chasser au loin sur la crête des forêts.

« De là je me rends vers la grande cataracte, en suivant pendant une dizaine de minutes le chemin qui borde le précipice ; plusieurs hôtels canadiens sont bâtis sur un plateau appelé Table-Rock, au point même où la masse des eaux chute avec des mugissements horribles. Il faudrait des nerfs d'acier pour n'être pas au début plus ému et secoué que charmé ; le sol est frémissant, et des tonnerres vous remplissent l'oreille. Je monte près de là sur des hauteurs inhabitées, où l'on avait projeté de bâtir une ville qui eût été appelée la *ville des chutes*. Là sur un des points les plus élevés de la rive canadienne, à travers une éclaircie du feuillage, je vois sous un autre aspect cette vraie scène du déluge.

« Avant d'arriver à la grande chute, le bras gauche du Niagara s'est développé sur une grande largeur, et glisse sur un plan sensiblement incliné, où des brisants placés à quelques centaines de pas en arrière de la cataracte rompent déjà l'intégrité du flot ; il s'en dégage écumant et mutilé, reprend une teinte d'un vert bleu foncé, et saute enfin au delà de la cassure tranchante et dentelée d'un plateau de roc, le terme de son lit, que l'on aperçoit nettement au-dessous d'une épaisse couche d'eau... C'est là qu'en plongeant, les eaux se *livrent* à ces bruits et à ces fureurs indéfinissables

auxquelles le langage expressif des Iroquois appliqua le nom de *Tonnerre des eaux*, ou Niagara. Du fond de l'abîme, des colonnes de brouillards remontent et vont humecter la verte chevelure de l'île des Chèvres. Le bruit uniforme de cette masse, qui doit résonner jusqu'à la fin des siècles, fait penser à l'éternité, et au Créateur lorsqu'il décida, mais quand? de donner un tel spectacle aux hommes. Œuvres incompréhensibles, où la sagesse du Très-Haut déborde, je trouve en vous une voix donnée aux choses inertes, les eaux devenues intelligentes et parlantes, et l'homme appelé pour écouter, admirer et prier. Merveilles, qui éblouissez, dans cette nature si belle, vous n'êtes pourtant qu'un champ de mort et de corruption, où la destruction est sans cesse aux prises avec la vie, et finira par l'emporter. Et cependant, ô nature caduque, une des moindres œuvres de Dieu, vous êtes déjà au-dessus de nos pensées.

« De l'autre côté de la chute, sur la rive de l'île des Chèvres, on a bâti une tour dont le pied est baigné par le courant. Elle est sur le tranchant du précipice et quand sa base aura été tout à fait rongée par les eaux, elle y tombera : elle se brisera sur un prisme de roc, dont le pied est caché au fond de l'abîme et du brouillard, pendant que sa tête en ressort comme un clocher, et d'en bas se présente en pointe au-dessous de la tour. Ce prisme a été détaché des parois perpendiculaires de la chute, et reste seul debout et invaincu au milieu de débris analogues presque submergés.

« Durant l'après-midi, je voulus passer du Clin-

ton-House à la rive américaine, et je descendis par un mauvais sentier jusqu'au rivage pour y prendre passage à bord de la *Nouvelle-Jeune-Fille-du-brouillard.* On affuble les passagers sur ce vapeur, de grandes robes à capuchon, faites en toile goudronnée, ce qui leur donne l'air d'ombres stygiennes. La *Jeune-Fille* traverse la rivière Niagara, et en remonte le cours le long de l'autre rive à l'aide d'un remous, en passant successivement au pied de la petite et de la grande cataracte. La proximité dans laquelle on ose aborder les chutes, est à faire douter si l'on n'est pas un peu dedans. On approche : des nappes d'écume ont l'air de se détacher du ciel à une hauteur qui fait renverser la tête pour bien voir, et forment en tombant une immense paroi éblouissante, une colline d'eau qu s'écroule. La rapidité des masses en mouvement leur grondement, la violence de l'air refoulé, trou blent la vue, l'ouïe, et obligent tout le monde à s cramponner à quelque pièce solide du navire pou ne pas tomber par l'effet du vent ou du vertig On approche davantage, et alors la *Jeune-Fille* s balance sur des flots en tourmente ; les nappes écu meuses tombent près d'elle avec un fracas si inou que toute voix humaine, tout signal plus fort, mêm un coup de tonnerre, n'est plus entendu ; le sole et le ciel ont disparu, et l'air est rempli d'ea tourbillonnant en grosses gouttes. Dans son genre c'est un enfer aquatique. Le navire n'ose pas ap procher aussi près de la grande cataracte que d la petite. Cependant il en est dans une proximit qu'il faut voir pour croire. Là l'oreille est rempl

de sons inexprimables, inouïs, plus qu'elle ne l'était près de la petite chute; Ce sont des notes qu'on n'entend nulle autre part sur la terre; il semblerait des tonnerres, si ces sons redoutables savaient exprimer la plainte. Les gémissements graves, puissants, infernaux de ces flots immaculés tombant de près de deux cents pieds comme un Océan au désespoir, c'est absolument surhumain et intraduisible en langue humaine: c'est le tonnerre des eaux, c'est un second déluge.

« Un bateau à vapeur, qu'est-il au pied de cette montagne d'eau? Une mouche, un rien du tout, quelque chose comme un chalet au pied d'un des plus majestueux glaciers des Alpes. *La-Jeune-Fille-du-brouillard* fait un demi-tour devant la grande cataracte, fuit comme une flèche et revient aborder sur la rive américaine. Là il faut gravir une paroi de roc perpendiculaire de 200 pieds, qui forme la rive; cela se fait dans de petits wagons tirés sur un plan incliné, par un câble, dont le halage est dû à un moteur hydraulique; c'est la petite cataracte même qui mugit tout près, à laquelle un millionième de force est dérobé pour mouvoir ce câble. Les personnes qui préfèrent gravir un escalier de bois de sept cents marches, évitent de confier leurs destinées à la ténacité du câble. La supériorité de l'Américain sur le voisin Canadien est évidente; ici les arts mécaniques, là une route pierreuse pour gravir des parois de rochers en vue l'une de l'autre. D'un côté le Clinton-House et les quelques petits restaurants de Table-Rock; de l'autre une ville propre et riche, appelée le vil-

lage de Niagara, où des hôtels immenses e
fortables à cinq ou six cents voyageurs de
nance, voient couler des ruisseaux de dollar
leurs caisses.

« L'île des Chèvres est le grand attrait d
rive-ci, et on y va par un pont de bois traver
petit bras de la rivière, à quelques cents
amont de la chute Américaine. Ce pont a l'a
voir été placé par magie au milieu de lames
dissantes, menaçant, il semblerait, de l'en
vers la chute; tout ce qu'on jette du por
l'eau est porté en peu de secondes vers l'
L'île est un pan détaché du manteau de l
primitive, et égaré au sein des eaux écumar
Niagara. L'air n'y est jamais en repos, et un
rafraîchissante en fait un lieu de promenad
précieux pendant ces chaleurs. La beauté d
bres, l'épaisseur des ombres, les bruits myst
qui y suivent le promeneur, les scènes éblouis
aperçues sur les deux flancs de l'île, lui d
le rang d'un site sans rival sur notre planèt
l'originalité. En une demi-heure on en fait
sur un chemin de ceinture, partout or
de beaux arbres, et où l'on peut toucher
main les deux chutes, et les voir sous des a
tout nouveaux. Les oiseaux ne s'effrayent
des bruits formidables qui remplissent l'air,
résonner de leurs notes les plus gaies, ces f
d'arbres vieux comme les siècles. Le soir
heures je me donnai encore une fois la joui
d'un tour dans l'île. La lune offrit encore p
quelques instants un croissant fort délié; les m

luisantes voltigeaient comme des étincelles capricieuses sous les grands dômes des arbres ; l'obscurité devenue profonde m'obligea à tâtonner longtemps pour trouver ma route. Les bruits étaient plus terribles que pendant le jour. Une certaine phosphorescence rendait visibles la paroi écumante de la grande chute et quelques volées de vapeur emportées plus haut dans les airs. Ces scènes, si brillantes de couleur pendant la journée, étaient voilées de mystère, et la chaleur brûlante du soleil avait fait place à une fraîcheur délicieuse dont je m'étonnais d'être le seul à profiter.

« En rentrant à l'hôtel international, je trouvai les salons si remplis de monde, qu'on se fût imaginé plutôt à Paris qu'à Niagara ; il se donnait un concert. Une quarantaine de nègres, attentifs au confort de quatre ou cinq fois ce nombre d'hôtes, se tenaient aux portes et dans la salle d'entrée ; je fis signe à l'un de ces enfants de l'Afrique, qui me conduisit à ma chambre, où le grondement des chutes entrait plein et sonore par la fenêtre ouverte, et favorisa mon sommeil. On se porte très-bien à Niagara ; c'est une des contrées les plus saines du globe ; le choléra n'y est jamais venu, et n'y peut pas même venir, dit-on.

18 *juillet.* — « Ce matin nouvelle visite à l'île des Chèvres. Il y a aux deux extrémités du pont, des magasins de curiosités indiennes fort attrayants ; des milliers d'objets, étuis, boîtes, cassettes, paniers à ouvrage sont faits en écorce de bouleau et brodés avec des poils de daim teints en couleurs vives, et représentant des fleurs et des animaux ;

les mocassins en peau ne manquaient pas, c'est une belle chaussure de fantaisie.

« La grande chute peut se voir de l'île, de deux points de vue rapprochés, quoique un peu différents : d'un pavillon placé à quelque hauteur sur la rive, — et d'une tour trempant dans l'eau et jointe à l'île par un léger pont. La fracture du lit de la rivière qui forme la grande chute, a un angle rentrant, appelé fer à cheval, que les eaux rongent de plus en plus ; j'ai longtemps regardé ces nappes d'eau qui passent du bleu ultramarin au vert bouteille, au jaune et enfin au blanc. La rive canadienne, en face, est très-coquette avec ses hôtels pleins de monde, du rez-de-chaussée aux belvédères ; — des voitures arrivent et partent continuellement. Du haut de la tour qui domine la chute, on plane sur un monde d'écume et de mugissements, où les eaux rebondissent à 200 pieds plus bas, sur elles-mêmes et sur des rochers. Il était onze heures du matin, et le soleil produisait à nos pieds sur les vapeurs, un arc-en-ciel, dans lequel la *Nouvelle-Jeune-Fille-des-Brouillards* vient faire un de ses tours habituels avec son pont couvert de passagers enveloppés de toiles goudronnées ; elle pénétra dans l'arc coloré, fit un demi-tour et fut repoussée par le courant ; tout cela se voyait comme une scène de grandeur à tenir dans le creux de la main.

« D'une autre place sur l'île des Chèvres, on doit apercevoir, dit-on, près de la petite chute, trois profils formés par une combinaison de lignes des rochers voisins et d'un paysage plus éloigné ; ce

sont les profils d'un nègre, d'un jeune homme et d'un vieillard avec des lunettes. Au-dessous de cette place, un escalier tournant en bois nous fit arriver à une échancrure de rocher dans la paroi de l'île des Chèvres ; après nous avoir fait changer de costume, des guides nous conduisirent en suivant la paroi du rocher, derrière la petite cataracte, à une place appelée la chute Centrale. C'est ce qu'on appelle la *Grotte des Vents.* Il me sembla plutôt, vu l'horreur des lieux, être dans la cataracte que derrière elle. D'un avant-toit de rocher à plus de cent pieds sur nos têtes, la masse des eaux tombait avec le bruit de plusieurs tonnerres, et quoique le gros du déluge passât devant nous, cependant, un remous violent de l'air remontait contre les parois et les battait en y ramenant une pluie compacte et d'épaisses vapeurs. Ce phénomène travaille à ronger le bas de la paroi, et à faire écrouler la toiture supérieure de roc ; c'est ainsi que s'explique le fait connu de la rétrogradation successive des cataractes du Niagara. Je m'estimai heureux de sortir de ce bain, et on me délivra un certificat signé : *Johnson and sons,* propriétaires, avec gravure et pièce de poésie, où l'esprit d'un faiseur de vers blancs semblait participer au désordre des éléments.

« Les accidents aux chutes du Niagara se renouvelleront toujours de temps à autre. Anciennement ils avaient un caractère de résolution et de grandeur sauvage ; les guerriers rouges, entraînés en canot par les eaux, tombaient dans l'abîme en déclamant leur chant de guerre ; la superstition

féroce des Senecas livrait chaque année aux cl
une jeune fille sur une barque couronnée de fl
la touchante affection d'un chef indien lui fi
compagner volontairement sa fille unique da
de ces sacrifices. Mais dans les scènes mode
c'est la curiosité ou l'imprévoyance qui so
cause des malheurs; les efforts et le dése
des victimes, les tentatives extraordinaires
pour les sauver, donnent la mesure du prix
vie chez les hommes civilisés. C'est un capital
précieux, d'emplois et d'utilité plus varié
nous y tenons plus nous-mêmes que l'homm
bois ou même des champs. La charité chrétie
fait aussi tenir les autres pour nous, et récipr
ment. — Malheureusement la charlatanerie
porté à Niagara quelques ignobles inventio
la femme qui veut changer de nom et contr
de nouveaux liens s'est avisée de venir dépose
châle et son chapeau sur quelque rocher,
faire croire à un acte de désespoir. »

# CHAPITRE VIII.

**Chicago. — Saint-Louis et l'Ouest.**

Mon voyage était terminé si j'eusse admis comme fidèle et complet l'article descriptif suivant que donnait je ne sais quel journal :

*Villes de l'Est et de l'Ouest.* « Un journaliste de l'Est voyageant dans l'Ouest publie que la ville d'Erié en Pensylvanie est une place perdue où les hommes ressemblent à des bouledogues et les femmes à des furies. Les garçons et les filles sont une race malpropre, déguenillée et impertinente, courant avec les porcs et les oies dans les rues. Les gueux se tiennent compagnie et nous avons la satisfaction d'ajouter que ce terrible voyageur a trouvé ensuite Cleveland plus « sale qu'il ne s'y « attendait, et maudite d'une surabondance d'a- « vocats et de gens de loi. Toledo était remplie de « vilaines tavernes de bière allemande avec de « vilains garçons, et les passants avaient l'air d'a- « voir été pêchés dans ces tavernes et fumés « comme des jambons. » En revanche un écrivain de l'Ouest a visité l'Est, et réplique « que les rues « de Boston sont si étroites qu'il faut s'y glisser « en présentant l'épaule, et si contournées que

« pour avancer il faut marcher dans le sens op-
« posé à son but. Les rues de Lyn sont pavées
« avec des chevilles à semelles, les hommes y ont
« la mine maigre comme des lames de couteau,
« et les femmes semblent avoir vécu de bouts de
« chandelles. — A Albany on fait payer double écot
« pour une mauvaise nourriture, et on jette dans
« la rivière les voyageurs qui refusent de payer.
« Une conspiration universelle y existe dans la
« population pour ne jamais gagner sa vie hon-
« nêtement, et pour escroquer aux étrangers de
« quoi ne pas mourir de faim soi-même. » Les voyageurs, sont de fameuses gens, dit l'article pour conclusion. — Rien n'est plus commun que les comptes rendus lamentables sur l'Ouest; après y avoir bien réfléchi, j'avais pris d'avance l'habitude de n'y pas croire.

L'Ouest n'est pas en très-bonne odeur dans les grandes villes de la côte; la délicatesse des Européens s'effraye de cette rude société de pionniers en tout genre qui fondent des Etats l'un après l'autre sans reprendre haleine. Le premier qui m'en parla fut un Européen qui avait un peu vu l'Ouest; il en rapportait à New-York des impressions si déplorables que, sans y croire beaucoup, j'en avais été pendant quelque temps mal à mon aise. Mais l'expérience prouvait que là où il y a des Américains, il ne se peut pas que tout, ni même que beaucoup soit mal, et j'y allai de confiance.

On peut suivre le lac Erié dans sa longueur en prenant de magnifiques bateaux à vapeur, d'une *dimension* et d'un luxe pareils ou même supérieurs

à ceux des paquebots de l'Océan. Mais diverses circonstances m'engagèrent à préférer la ligne de chemins de fer qui en longe les bords, et à traverser le villes d'Erié, Cleveland, Toledo pour me rendre à Chicago sur le lac Michigan; c'est 600 milles (960 kilomètres) qu'on parcourt en vingt-quatre heures pour le prix de 13 dollars, un peu moins de 7 centimes du franc par kilomètre. Les émigrants de la basse classe, par leur pauvreté, leur malpropreté et l'encombrement de leurs enfants et de leurs bagages, ont décidé les Compagnies à les séparer des autres voyageurs et à leur consacrer des *emigrant cars* à prix réduits. Ces malheureux ont un air d'infériorité qui fait de la peine; l'ignorance de la langue n'est qu'un de leurs embarras. Habitués en Europe à obéir machinalement aux employés des administrations, à être conduits en tout par des gens à uniformes, ils tombent dans un pays où le principe est inverse et suppose tout homme intelligent et se servant d'officier ou d'administration à lui-même. Cette année-ci pour la première fois on a senti l'urgence de les patronner à New-York, et de les tirer des mains barbares de certains courtiers allemands, irlandais et américains qui les volaient. Dans leur ignorance, les émigrants, habitués chez eux à voir des employés de l'Etat partout, croyaient que ces harpies étaient des officiers de la loi et les écoutaient comme des oracles. Ces drôles leur vendaient de faux billets de passage pour l'Ouest, les trompaient sur les prix, et quelquefois même les frappaient, faute de pouvoir les persuader que leurs intérêts étaient en

bonne main. La municipalité de New-York a décidé de les faire débarquer dans l'enclos du Castle-Garden, où elle a mis des employés honnêtes et interdit l'entrée aux harpies.

Le trait général du passage durant tout le trajet jusqu'à Chicago, c'est l'immense forêt primitive. Quelquefois l'éclaircie où passent les wagons n'a que quelques pas de largeur et le train roule dans une demi-obcurité sous le feuillage des arbres voisins ; d'autres fois la vue s'étend à un demi-mille avant d'être arrêtée par le rideau d'arbres. Les villes elles-mêmes ont un caractère d'improvisations sur des places récemment déboisées. La plupart des défrichements sont encore parsemés de troncs d'arbres noircis, sortant de un à trois pieds du sol; dans l'intervalle pâturent les troupeaux, ou prospère la plante du maïs. Ces forêts semblent un champ de bataille où l'homme est aux prises avec d'innombrables colosses végétaux, sur lesquels l'emploi du feu lui assure la victoire. A deux ou trois pieds au-dessus du sol, le pionnier creuse un trou dans l'arbre et y applique le feu; quand le bas est consumé, le haut de l'arbre tombe et jonche le sol, et il ne reste hors de terre qu'un moignon noirci. La tige tombée se brûle sur place, ou si le combustible a de la valeur et un débit assuré pour l'usage des locomotives ou des établissements voisins, on le scie, le refend et le dispose en longues piles le long du railway.

Si du haut des airs on pouvait faire la revue des Etats de New-York, Ohio, Michigan, Indiana et Illinois, jusqu'à peu de distance du Mississipi,

on verrait une grande forêt, n'ayant que des éclaircies, où les railways forment les rainures les plus saillantes du défrichement. Çà et là une entaille plus considérable dans la forêt marquerait la place d'un bourg ou d'une ville: partout la guerre aux arbres avec des procédés expéditifs que nous ne connaissons pas. Une industrie et une mobilité dévorantes des habitants, peuvent seules rendre compte de l'activité et du gros revenu des chemins de fer dans des pays si peu peuplés.

Nous passons de jour à Cleveland; c'est un port et une ville immenses; la gare, où se réunissent je ne sais combien de voies ferrées, a une forme coudée; elle est plus vaste que celle de Troy. La ville a des quartiers pauvres, peuplés de colons allemands. Des constructions non achevées ou récentes en forment la ceinture. Une femme tout en sueur coupe de l'herbe le long du railway, au sortir de la ville; pour sûr, elle n'est pas Américaine. Il fait obscur quand nous traversons la rivière Miami sur un grand vapeur *ferry* qui nous mène à Toledo. La nuit se passe dans les wagons du *Michigan-du-Sud*, et le matin suivant, nous nous trouvons sur de vastes plaines marécageuses et approchant du Chicago; à notre droite est le lac Michigan; c'est une eau sans limites, plus mélancolique que la mer. Il a plu; un peu de brouillard attriste la terre et la surface du lac. La ville est presque toute en bois; nous arrivons dans des rues, où trottoirs et voies charretières sont recouverts de madriers placés transversalement. Le mot de pavé doit être remplacé ici par celui de plancher. Les

trottoirs sont quelquefois élevés en plates-formes et on y monte par des degrés. Des ouvertures sont pratiquées dans le plancher des trottoirs, pour des arbres plantés de distance en distance, suivant l'usage du pays. Souvent il y a sous les planches des mares infectes et malfaisantes. Quand les Américains commencent à bâtir une ville, ils s'y prennent sur une échelle aussi large que régulière; chaque maison a l'air d'un cottage et est entourée de son jardin. Cela fait de Chicago un carré long de cinq milles et large de trois; on y logerait facilement un demi-million d'âmes et plus; pour le moment il n'y en a que de soixante-quinze à quatre-vingt mille, il y en aurait dix mille de plus sans le choléra de l'année dernière. Les rues les plus animées ont cependant de grands et beaux édifices contigus. Un magasin qu'on bâtit dans Lake-Sreet, je crois, aura un développement de salles couvrant une surface d'une acre. J'ai pu loger chez d'excellents amis, les Richardson, dans Rush-Street; leur maison, toute entourée d'arbres, semble un beau cottage de campagne.

Tout le pays est plat comme la main, et le contour de cet immense horizon où la terre est aussi monotone que la surface sans limite du lac Michigan, n'est diversifié que par quelques clochers et des mâts de navires en grand nombre. Quelquefois le mirage permet de voir les rives opposées distantes de 40 à 50 milles, avec leurs arbres et leurs collines de sable. — Il n'y a aucun autre bon *port dans* le Sud, que Chicago et Michigan-City.

aux sont poissonneuses et donnent des truites
quintal et plus, des perches et d'autres bons
ons. La variation des années pluvieuses ou
s, produit jusqu'à 3 ou 4 pieds de différence
e niveau du lac. On nomme aussi Chicago la
e sur laquelle la ville est placée : elle fournit
éveloppement d'une douzaine de milles de
et de beaux docks qui en font un port d'une
rtance considérable. Cependant je la trouve
étroite et les navires y sont fort serrés. Je re-
ais des schooners entrer et sortir, et mon at-
on se portait sur un énorme trois-mâts, quand
ndividu est venu me demander si j'avais vu
r un navire nommé *Shakspeare?* Je n'ai pu
pêcher de sourire en me sentant comme à
naturalisé dans une ville du fond de l'Amé-
, dont je ne connais encore que le nom et une
ne d'amis. Mais à Chicago, où pas un citoyen-
eur n'est peut-être né dans la ville, l'arrivant
-il pas le citoyen ? — La nature un peu aquati-
e la localité ne la rend pourtant pas malsaine ;
eau des rues principales s'élève par des pentes
préciables à la vue, de 10 à 15 pieds sur celui
c, ce qui est suffisant pour donner de l'écou-
nt aux canaux. Le lac lui-même est à plus de
pieds de hauteur au-dessus du niveau de l'O-
et repose sur un plateau dont les eaux s'écou-
vers les golfes du Mexique, de l'Hudson, et
le Saint-Laurent.

rant mon séjour à Chicago je n'ai presque
u le soleil. En Suisse, notre petit lac Léman,
ses 45 milles de longueur, gratifie Genève de

ce que nous appelons des bises *noires*. Il va sans dire que le Michigan avec ses 300 milles bien comptés de surface liquide, courant au nord, a des bises proportionnellement plus noires que les nôtres. La semaine dernière le thermomètre marquait dans le milieu du jour 96° Fahrenheit, et dans l'espace d'une seule heure il est tombé à 70° (35° et 21° centigr.); dès lors il a encore baissé de plusieurs degrés. Voilà des changements propres à l'Amérique et qui éprouvent les gens délicats ou plutôt tout le monde.

Chaque objet crie bien haut combien la ville est nouvelle; rien pour le luxe, tout pour l'utilité la plus immédiate. Ainsi les convenances des navires auxquels la prospérité de la ville est due, passent avant celles des habitants. Il y a sur la rivière deux ponts tournants de 180 pieds de longueur, supportés au centre chacun par une seule pile et libres aux deux extrémités ; ils sont d'une seule pièce et ressemblent à un balancier de machine à vapeur pour la forme et le mouvement, si ce n'est qu'ils pivotent horizontalement. Dès qu'un navire veut passer, on fait pivoter le pont sur la pile centrale, on le détourne en un mot de manière à ce qu'il présente sa longueur dans le sens du cours de la rivière. A ces moments, il y a toujours des gens faits prisonniers sur le pont, quelquefois même des voitures ; et dans les deux rues qui y aboutissent, les attelages, charrois et piétons s'accumulent en longues files jusqu'à ce que le dernier navire ait passé. Alors les communications se rétablissent au milieu d'un affreux tumulte et d'une cohue dangereuse; mais on y est habitué, on dit : ces

navires sont nos nourriciers. Néanmoins on songe à placer *sous l'eau* un pont-tube, ou tunnel en fer, pour éviter cette interruption de la circulation. On le descendra pendant l'hiver, tout d'une pièce sous l'eau; une compagnie s'est chargée de l'entreprise pour 150,000 dollars, et si elle réussit on décrétera un second tunnel. En 1840, la ville avait 4,479 habitants seulement! Bien peu des personnes qui y vivent aujourd'hui y sont nées; seulement les tout jeunes enfants. Les deux plus anciens pasteurs résidants, ont l'un sept ans, l'autre douze ans de séjour. On bâtit cette année pour plus de deux millions de dollars de maisons, mais c'est très-insuffisant pour les besoins, et les nouveaux venus se logent à des prix fous, ou établissent des espèces de campements en planches, si leur position les oblige à s'en contenter. Les bénéfices commerciaux sont si forts, que l'argent détourné du négoce pour bâtir, rapporte relativement peu, et de là le manque de logements. Une hausse de la valeur du sol proportionnée au développement de la ville, c'est-à-dire fabuleuse, s'est produite ici. Ainsi un propriétaire, par une inspiration malheureuse, céda, il y a six ans, un terrain sans valeur aux abords de Chicago contre une maison de six cents dollars, dans la petite ville illinoise de Danville. Aujourd'hui à Danville la maison a gardé sa valeur primitive de six cents dollars, et le terrain à Chicago en a acquis une de *un million et demi!*

Le secret de ces faits merveilleux le voici : Chicago est le correspondant commercial de Buffalo,

le port des nouveaux établissements de l'Ouest, Illinois, Iowa et partiellement Indiana, Wisconsin et Missouri. Le Far-West n'a que deux grandes portes pour écouler ses produits et recevoir les objets d'Europe, les coloniaux et les articles manufacturés ; c'est Saint-Louis sur le Mississipi et Chicago. Milwaukee n'en est qu'au début, et n'équivaut pour le moment qu'à Dantzig en Prusse, relativement à la masse des affaires. Ce qui ne descend pas le Mississipi va dans le port de Chicago, et y est embarqué pour Buffalo, ou bien prend les chemins de fer pour New-York, Boston, Philadelphie, s'il s'agit d'objets de plus de valeur que le blé, le maïs et le bois. Ce qu'il y a de plus inouï, c'est que Chicago, éloigné de deux mille milles des bouches du fleuve Saint-Laurent, est un port de mer, un port de l'océan Atlantique. Des navires de plusieurs centaines de tonneaux y viennent directement de Liverpool, par le Saint-Laurent et par les lacs, et repartent avec des chargements de farine ou de bois. Jusqu'à des navires du port de sept cents tonneaux, contournent les chutes du Niagara par un canal, passent du lac Ontario dans l'Erié, et parcourent ensuite les lacs Huron et Michigan dans toute leur étendue. Mais comme cette navigation demande des connaissances locales assez grandes, il s'est établi sur les lacs une marine de bâtiments analogues en tout à ceux de l'Océan ; ils chargent les grains pour Buffalo au prix moyen de 8 à 10 sous le boisseau et font le trajet en une dizaine de jours ; on transborde leurs chargements sur des bateaux du canal Niagara.

Le territoire de l'Illinois, le principal pourvoyeur de Chicago, est une plaine ondulée, ou prairie, d'un sol végétal profond, d'une fertilité non surpassée, et qui a environ 300 milles de longueur sur 200 de largeur : aussi cet Etat, grâce à ses prairies et à ses communications par eau, sera-t-il plus vite peuplé que tout autre. Des bosquets répandus çà et là font que le colon trouve le bois nécessaire à l'exploitation ; dans un jour, il peut avec une charrue et du savoir-faire à l'américaine, défricher un acre et demi, sans soutenir au préalable aucune de ces luttes contre les troncs d'arbres pour tailler et brûler, comme en a le colon de New-York par exemple. Labourer et semer, voilà tout ce que demande cette terre vierge, pour donner les plus beaux grains et le plus beau maïs des Etats-Unis. Les compagnies de chemins de fer se sont donc mises à poser des rails en divers sens dans l'Illinois ; les colons sont arrivés et se sont établis en nombre tel, que de moins d'un demi-million, population de l'année 1840, on est arrivé aujourd'hui à un million ; et ils envoient le surplus de leurs récoltes par les wagons dans le marché de Chicago. Une foule de produits et le bois de construction leur sont en retour fournis par ce port qu'approvisionnent les forêts dont les lacs sont bordés.

J'ai visité un immense château neuf, le magasin à grains de Gibbs Griffin et C$^{ie}$, qui vaut 100,000 dollars, et peut loger un demi-million de boisseaux de grain. Le bois de cet édifice était encore dans la forêt en octobre dernier, m'a dit le propriétaire. Les rails des chemins de fer Illinois-

Central, Burlington, Galena et Chicago, etc., bordent un des murs du magasin, et la rivière Chicago le touche sur l'autre front. Les wagons approchent à dix pouces du mur ; le grain est pris par des machines et glissé dans des dépôts, ou porté sur l'autre côté de l'édifice et coulé à bord de navires amarrés près du mur. Ce travail, qui peut permettre de manipuler quinze à vingt mille boisseaux *à l'heure* est fait par la vapeur, secondée d'une vingtaine d'hommes. On construit un autre magasin pareil. Chicago était déjà en 1854 le premier port d'exportation pour les céréales ; il battait Odessa, les ports réunis du Danube, Pétersbourg, Riga, Archangel, Dantzig, Saint-Louis et New-York.

Voilà ce qu'a pu devenir en vingt ans une ville qui avant, importait du grain pour les contrées environnantes, et qui aujourd'hui exporte plus de 13 millions de boisseaux. Cette année-ci on compte sur 25 millions de boisseaux de céréales en Illinois, tandis qu'avant on n'avait jamais dépassé 16 millions. — Que ne peut-on attendre d'une ville où aboutissent onze chemins de fer principaux, d'une longueur totale de 4,000 kilomètres et pourvus d'une quantité d'embranchements ayant une importance environ moitié de celle-là ! C'est autant qu'en possède la France entière. Les nombreuses merveilles que raconte l'antiquité sur l'Egypte, ses cultures et sa richesse, seront dépassées dans cinquante ans par un des Etats de l'Union à lui seul. La race française eût pu posséder cette Egypte, ce grenier de Far-West ; elle y vint en 1673 ; et au commencement du dix-huitième

siècle, il y avait en Illinois des établissements florissants de colons de France. — Mais les principes, la force de la civilisation chrétienne, voilà ce qui manquait, quoique les jésuites se fussent établis sur un grand pied dans le village de Kaskakia. Une civilisation jésuitique, la négation théorique et pratique de la liberté, de l'expansion de l'âme et des forces humaines, du progrès, produira toujours ses fruits de mort. Les colons français degénérèrent, devinrent sauvages, et se fusionnèrent avec les Peaux-Rouges au lieu de les civiliser. Chose étonnante, cette victoire de la nature indienne sur celle des colons catholiques a été si complète, qu'il n'est rien resté des établissements français, malgré leurs beaux débuts ! S'ils eussent eu la séve morale des Puritains de la Nouvelle-Angleterre, proportion gardée avec les progrès de ceux-ci, ils formeraient aujourd'hui au delà d'un million de population ; une France illinoise.

Les nouveaux colons allemands et irlandais sont nombreux à Chicago. Je visitai un matin leurs rues ou plutôt leurs campements, dans les quartiers compris entre le lac et la branche nord de la rivière. On voyait sur de vastes espaces la prairie primitive avec quelques maisons çà et là, ou des groupes de baraques dans lesquelles on parlait anglais et allemand. Des égouts rendaient fétide l'abord de ces demeures; quelques animaux paissaient sur l'herbe ; les enfants parlaient anglais et s'amusaient à faire aller des cerfs-volants ; bref, un gigantesque village. En divers endroits on

commençait à poser des sections de trottoirs aux abords des plus forts groupes de maisons. Une énorme et splendide Eglise catholique proclamait la richesse de la sainte Vierge et du clergé, au milieu de la misère générale. Nul doute qu'en dépit de l'ignorance, tout cela ne s'améliore en peu d'années; les salaires sont élevés, les écoles primaires bonnes, et plus les fils des émigrants qui ont le bon esprit de s'appeler toujours eux-mêmes des *Américains* remplaceront leurs pères, plus la civilisation gagnera. Je crois que Dieu a envoyé d'Europe en Illinois ces demi-sauvages pour s'y civiliser. Un des ennemis de leur pays natal qui les a suivis ici, c'est l'ivrognerie. Quoique les vivres soient fort chers dans ce moment, à la suite de la disette de 1854 et qu'on paye 10 à 12 sous la livre de viande, et 5 à 6 sous le pain de froment d'une livre et demie, — les pauvres gens ont encore de quoi acheter des spiritueux et se faire du mal. La loi de tempérance qui aurait fait grand bien n'a pu être adoptée; le vote populaire, influencé par le grand nombre de nouveaux citoyens, l'a repoussée; j'ai lu avant de venir ici un article de journal portant :

*Défaite de la loi prohibant les liqueurs en Illinois.*

Chicago, jeudi 11 juin 1855.

« Les votes de tous les comtés de l'Etat sont re-
« cueillis et ont donné une majorité de 14,060
« voix contre la loi prohibant les spiritueux. Le
« nombre des votants a été de 167,336, chiffre le

élevé d'électeurs qu'on ait vu venir au scrutin
cet Etat. Les relevés officiels pourront mo-
r un peu ce que je vous fournis là. »

recueilli depuis lors ces données-ci : 92,571
ntre la tempérance, 78,239 pour; — 14,332
jorité contre.

partisans de la loi sont plus vexés que dé-
gés. « Nous travaillerons plus que jamais, et
'emporterons, » m'a dit l'un d'eux, Améri-
ur sang.

d'*intoxicant* n'a touché mes lèvres depuis
épart de New-York ; c'est sujet à trop d'in-
nients sociaux. A Chicago j'ai bu de l'eau du
i est fournie à toute la ville par une machine.
ai fumé d'autant plus ; et c'est une ressource
ise contre l'ennui en voyageant. Heureuse-
l n'y a pas jusqu'ici de croisade destinée à
iter dans la classe dite non respectable, les
*ères* amis du cigare. On fait des sacrifices
eux qu'on aime, et c'est exactement mon
ec les Américains, dont les exagérations
ont de la noblesse.

je reviens aux quartiers des émigrants à
go. En les parcourant il m'arriva de rencon-
es regards hargneux, socialistes je dirais,
par des Allemands mal vêtus ; j'étais en cos-
très-simple, mais propre. Cela me reporta
lée à nos misères d'Europe. Les voilà, pen-
.. Ces prolétaires en guenilles sont de bien
ébarqués ; ils en sont encore à rager contre
qui les tiennent bas, pendant qu'on chevauche

sur leur cou; du moins c'est leur idée. Eh! chers amis, je vous attends à courte échéance. Pour peu que vous ayez plus d'intelligence que les quadrupèdes domestiques vivant sous vos sales toits, vous me direz alors vous-mêmes, si dans ce pays chacun n'est pas ce qu'il se fait; pas de socialisme, pas de priviléges, pas de prolétaires américains. Libre à vous de devenir industriels, banquiers ou marchands-princes, et de prendre pour commis ou pratiques, ceux que vous enviez aujourd'hui.

Qu'est-ce qui attire tant de monde à Chicago? se demande-t-on. Une fois le nombre d'employés de chemins de fer, de mariniers, de portefaix, de négociants, de commis, de petits marchands, d'aubergistes, de taverniers, devenu suffisant pour les besoins du transit, qu'est-ce qui peut y fixer des foules? La réponse est qu'il y a quatre ans, au début de 1852, on commença à établir des fabriques à Chicago, et que dans cet espace si court elles se sont développées au point de fournir leur pain à 5,000 ouvriers, répondant à un accroissement de population de 20 à 25,000 âmes, vivant de l'industrie. Ces établissements fournissent pour quarante millions de francs par an, de locomotives, de wagons, de chars, d'instruments d'agriculture, de meubles, d'outillage pour moulins et scieries de bois, de savon, de suif, de cuirs, de farine. C'est une merveille qu'on ait improvisé si vite des industries de toute nature; c'est unique dans le monde, c'est *Far-West*. Je trouve quelque chose de mystérieux dans les vues providentielles qui *poussent*, au pas de course, à changer un désert en

empire puissant. M. Mac Cormick, inventeur, s1831, de la machine à moissonner et à faucher, ; de Chicago. Ç'a été dans l'industrie agricole e révolution partie de cette ville.

En religion, les prêtres catholiques sont ici seuls biles à tirer de l'argent de leurs ouailles venues Europe. La plupart des protestants de la même gine, ayant affaire à des ministre doux et bons i ne les menacent pas d'un pouvoir imaginaire les griller en enfer, de les damner ou de les uver à volonté, par un pur jeu de cérémonies, ont soin d'un long temps avant de sentir une obligan morale de soutenir leur culte. Le système ropéen leur a appris que c'était à l'Etat à avoir le religion pour eux ; et il y a toute une éducan à refaire pour poser ce préjugé. Je suis huilié sur tous les points de la comparaison que les néricains de Chicago font devant moi de nos uvres émigrants avec leurs classes laborieuses ingènes, et je leur réponds : « Ce n'est pas notre ite qui s'est portée de l'Europe dans votre Ouest, tant s'en faut. » Il est déplorable cependant, e dis-je, que de ces masses à l'élite la distance it si grande, et c'est là le péché mortel de Europe.

L'été n'est pas une saison agréable à passer à icago ; on s'est mis à bâtir dans un joli site, à 5 6 milles de distance, des cottages pour l'été, et e affiche en ville annonce qu'on y met en vente 0 nouveaux lots de terrain. Les gens de l'Ouest i veulent encore plus de fraîcheur en été, rtent par le Michigan-Central-Railroad pour

prendre à Détroit des vapeurs destinés à remonter le lac Huron ; ils passent ensuite le nouveau canal près des rapides appelés *saut de Sainte-Marie*, et côtoient les rives du lac Supérieur. Les touristes sont parfaitement traités à bord, et passent un jour sur un point de la côte, un jour sur un autre. Un de ces *excursionnistes* me dit qu'il a poussé jusqu'à *Fond du Lac* avec tout un pique-nique; c'est, comme le nom l'indique, l'extrémité du lac Supérieur. Il y a vu des Indiens pur sang, chez lesquels il y a une mission catholique. Le prêtre, un Français, venu de Paris depuis un an, ne sait ni l'anglais, ni la langue des Indiens; il lit la messe, sculpte des croix de bois, et remplit les fonctions de son culte cérémoniel, réduit à une pure pantomime pour les Indiens. Pauvre emploi du dévouement ou de l'obéissance cadavérique qui a amené un homme de si loin! — Mon témoin ajoute que ces bords du lac Supérieur se peuplent rapidement, depuis que le canal du saut de Sainte-Marie, achevé avec une dépense d'un million de dollars, a permis d'exporter le cuivre du Wisconsin, où sont les plus riches mines du globe. On le trouve à l'état natif en gros blocs; c'est une merveille.

L'Illinois est jusqu'ici le point le plus reculé où la volonté de Dieu ait porté mes pas; j'ai voulu y étudier l'homme dans la législation prise sur certains sujets controversés. — Cet Etat passe pour un sol libre, (*free soil*) sans esclaves ; mais quelle est la position des hommes de couleur! La loi illinoise dit:

« Aucun nègre, aucun mulâtre et aucun Indien

pourra porter témoignage pour ou contre blanc. Tout individu ayant un quart ou us de sang nègre sera réputé mulâtre; it individu qui aura moitié de sang indien ra réputé Indien. » (Div. III, sect. 16.) Ainsi iarteron d'Indien passe pour blanc, mais arteron de nègre est mulâtre; ce qui fait plus meur, ou plutôt moins de déshonneur à la endance indienne qu'à celle des nègres. Au jamais un Peau-Rouge n'a été esclave d'un c.

Le mariage entre personnes blanches et personnes de couleur est nul et sans effet devant loi. — Ce cas entraînera un nombre de coups fouet ne dépassant pas trente-neuf, et un emisonnement d'une année ou davantage. L'offir qui aurait permis ce mariage est mis à une iende de 200 dollars. » (Ch. LXIX, sect 2.) : loi ou d'autres à même fin existent partout Etats-Unis.

tirer un nègre ou un mulâtre libre hors de t pour le réduire en esclavage est puni de un à ans de prison. C'était afin de protéger les nes de couleur contre les mauvaises pratiques possesseurs d'esclaves dans les Etats fron-s, Missouri et Kentucky. En revanche l'Il-s, comme les autres Etats libres, à teneur loi fédérale, ne doit pas favoriser la fuite son sol des esclaves des Etats susnommés; qui cachent des esclaves fugitifs sont punis ines allant jusqu'à 500 dollars d'amende et 1 de prison. On rend les fugitifs à leurs maî-

tres en faisant payer à ceux-ci une indemnité raisonnable pour les frais. Mais il y a quelques individus membres d'une association secrète répandue sur le bord de la rivière Ohio, et nommée *Underground railroad* (Chemin de fer souterrain), — dont le but est de faire sauver des esclaves du Sud pour passer en Canada. Que font ces pauvres fugitifs ensuite? Savent-ils gagner leur vie ? Non, le plus souvent, et ils sont très-malheureux. Une amende de 100 dollars frappe quiconque amène des nègres dans l'Etat pour les affranchir. Le but est de ne pas favoriser l'accumulation des hommes de couleur dans le pays.

Cette législation n'est pas libérale on le voit; mais en considérant quels voisins a l'Illinois, on ne peut s'étonner qu'il s'y maintienne un reste de préjugé contre l'homme de couleur, et il faut savoir bon gré à l'Illinois d'avoir décrété la liberté de tout être à deux pieds et sans plumes, suivant la définition du philosophe grec. Il y a environ six mille personnes de couleur dans l'Etat. —Relativement au service militaire, les ecclésiastiques n'en sont pas seuls exemptés; voici une loi très-curieuse applicable aux quakers et à tout le monde:

« Aucun individu opposé consciencieusement « à faire le service militaire, pour cause d'opinions « religieuses, ne sera contraint à s'y soumettre en « temps de paix, pourvu que cet individu fasse par- « tie d'une société religieuse, dont les règles l'o- « bligent à soutenir tous les membres pauvres de « cette même société. Toute personne opposée au « service militaire, quoiqu'elle ne fasse pas partie

« d'une semblable société religieuse, en sera « exemptée, pourvu qu'elle paye 75 cents (sous) « par an à la caisse du comté. » (Ch. LXX, sect. 34.)

Quelques recherches sur les droits des corporations pour accumuler des biens de mainmorte, me firent obtenir d'un jurisconsulte cette réponse : « Notre loi est aussi mauvaise que toute autre sur « le même sujet dans les Etats. » Je pus en effet me convaincre que le code illinois était dans l'enfance à cet égard, et donnait de trop grandes facilités à immobiliser la richesse dans des fondations perpétuelles. Une autre loi dit :

« La propriété des sociétés religieuses ou con« grégations, les cimetières, les terrains des églises « et ceux des sociétés littéraires ne sont pas im« posés. »

Le 25 juillet, je quittai Chicago et parcourus, par le chemin de fer Chicago, Alton et Saint-Louis, les 265 milles d'étendue entre cette ville et Alton sur le Mississipi. Là un immense vapeur de la Compagnie du chemin nous fit faire sur le fleuve les 25 milles restants, d'Alton à Saint-Louis.

Ce trajet permet de juger la fertilité du sol illinois ; c'est une Lombardie, un banat hongrois, — j'ai dit ailleurs un sol d'Egypte. Partout un terreau noir, profond et gras, dont il est facile de voir la qualité au bord des tranchées, où la construction du chemin a mis le sol et le sous-sol à nu. La végétation des prairies est excessivement touffue et ne ressemble pas à l'herbe, au foin de nos prés d'Europe ; ce sont des plantes plus fortes, et je croirais plus variées, avec de belles et grandes

fleurs. Une partie du trajet, qu'on peut estimer à moins de la moitié, se fait au milieu de plaines non colonisées jusqu'ici, surface verte d'une horizontalité parfaite, semblable à une mer dont la courbure du globe limiterait la partie visible. Cependant il y a quelquefois des bouquets de bois de chênes, allant jusqu'à la dimension de vraies forêts. Des papillons jaunes voltigent sur la prairie; quelques corbeaux et des éperviers effrayés fuient à tire-d'aile. Des maisons assez rares s'élèvent par places; elles sont faites avec des bois amenés de Chicago; on défriche quelques acres au milieu du tapis uniforme, avec l'aide de chevaux. La vue de ces vastes espaces, de ces prairies pouvant donner des récoltes de foin qui ne coûtent rien, ou se transformer en champs de blé, fait comprendre combien la main-d'œuvre est précieuse ici : aussi est-ce en Illinois qu'on a inventé les machines à moissonner et faucher, pouvant faire avec deux chevaux et deux hommes l'ouvrage d'une vingtaine de moissonneurs : celles de Manny à Rockford et de Mac-Cormick.

Juliet, Bloomington, Springfield, sont des villes importantes de ce parcours. La manière de bâtir est excessivement légère; la plupart des maisons, en bois et en briques, dureront moins que leurs maîtres. Toutes, même les plus pauvres baraques, ont des paratonnerres. J'avais déjà reconnu que la patrie de Franklin a fait plus d'honneur à son invention qu'aucun autre pays; mais c'est à Chicago qu'a commencé pour moi un genre nouveau, d'après lequel nulle construction de toit n'est estimée com-

plète sans un ou plusieurs paratonnerres. J'ai vu une usine à Chicago qui s'occupe uniquement de cette fabrication sur un grand pied ; mais elle doit avoir des rivales et ne pourrait suffire aux besoins de la ville seule. On connaît si bien ce sujet dans le Far-West que des personnes, ne faisant point montre de leurs connaissances en physique, discutent parfaitement le rayon de protection fourni par un paratonnerre suivant sa hauteur, et voient là une de ces connaissances pratiques dont l'ignorance serait honteuse pour qui que ce fût.

Nous passions à la station de Dwight, simple maison en bois non verni, absolument isolée au milieu des herbes. Plusieurs gentlemen bien mis étaient sur la plate-forme, devant la maison. Un de nos collègues voyageurs cria à l'un d'eux :

« Combien les terres ?

— De cinq à vingt-cinq dollars, » — répondit l'autre avec mauvaise grâce. — C'était vague. La spéculation prélude au travail de la charrue sur ces mêmes déserts et l'amène. On distribuait alors dans tous les chemins de fer de l'Illinois les prospectus d'une affaire bien connue dont le titre porte :

« La Compagnie du chemin de fer Illinois-Central est prête à vendre plus de 2 millions d'acres de terres au choix, prairies, champs et bois, en lots de 40 acres ou au-dessus, et elle accorde de longs termes de payement à bas intérêts. »

Le texte même de la pièce fournissait des détails d'un attrait irrésistible pour le cultivateur entreprenant, par exemple :

« Ces terres sont réparties sur toute la longueur « du chemin de fer et distantes de 1 à 15 milles de « la voie. Le sol est un terreau noir d'un à cinq « pieds de profondeur, admirablement adapté à l'é- « lève du bétail et à la culture du blé, du maïs, etc. « Un homme, avec une charrue et deux paires de « bœufs, défriche et laboure une acre et demie de « terre par jour, et on peut contracter pour ce tra- « vail à deux ou deux dollars et demi par journée de « charrue. La première récolte de maïs paye les frais « du défrichement et des clôtures. Le combustible, « bois ou houille, se trouve à bas prix tout le long « du chemin de fer.—Emigrants, qui voudriez vous « fixer dans l'Iowa, le Kansas, le Nebraska, ou « le Minnesota, songez qu'à l'ouest du Mississipi « il n'y a pas de chemins de fer ; tandis que la « proximité de celui de l'Illinois-Central vous per- « met d'envoyer vos produits à la vente (à Chi- « cago) pour les ports de l'Est, et de payer nos « terres 10 à 15 dollars l'acre plus cher qu'en « Iowa, où on les cède au prix du gouvernement. « Le coût est de 5 à 25 dollars l'acre, payable en « cinq années, l'intérêt calculé à 2 pour 100 l'an. « On trouve à acheter à Chicago des maisons de « bois en pièces numérotées, de 20 pieds sur 12, « ayant un salon et trois chambres à coucher ; « ces maisons coûtent 150 dollars montées sur « place le long du chemin de fer, qui les trans- « porte au tarif de 11 cents (sous) par mille. » A ces attrayantes indications se trouvaient jointes diverses lettres d'individus montrant comment *ils avaient* fait fortune et payé avec une ou deux ré-

coltes de maïs le coût et les frais de la ferme, qui leur restait comme bénéfice net au bout de ce temps-là, et pouvait se revendre 25 dollars l'acre. On sait que le chemin Illinois-Central, dont le nom est connu de bien du monde en Europe, est une immense entreprise très-prospère; il n'y a donc pas à mettre en doute que les cas spéciaux cités ci-dessus ne soient exacts, bien qu'un nouveau colon ne pût pas attendre en général de voir se répéter ces miracles, ni sa fortune se faire en deux ans. Dans ces descriptions, bien des misères du colon, ou plutôt toutes sont passées sous silence; néanmoins l'avantage évident de se fixer en Illinois, dans un pays civilisé, et sur le bord des chemins de fer à quelques heures de Chicago et à quarante-huit heures de New-York et Boston est tel, que cet Etat deviendra en peu d'années un des plus peuplés, une *rivière d'hommes*; car telle est la signification du mot indien, *Illinois*.

La ville de Saint-Louis me fit une impression très-favorable comme situation; c'est réellement une capitale. Elle est placée sur la pente de terrasses descendant vers le Mississipi, et s'étend aussi fort loin de la rive sur le plateau illimité qui forme l'intérieur du pays. Au pied de la ville, roule le fleuve, large, agité et boueux; sur l'autre bord, les immenses plaines basses de l'Illinois sont à perte de vue.

On dit que Saint-Louis couvre 36 milles carrés, dont la sixième partie seulement peut s'appeler vraiment la ville. Elle renferme des rues et des édifices grandioses, dans les parties élevées.

Le quartier commercial et industriel, dans le bas, qu'on pourrait appeler le port, et la factorie, sont sales comme tous les lieux où se fait un immense mouvement de marchandises. Cela me rappelle Liverpool. Je n'ai pas trouvé Saint-Louis, tant rues qu'hôtels, aussi propre que les autres belles villes de l'Amérique : est-ce l'affluence d'étrangers de basse classe, ou l'institution de l'esclavage qui en est cause ? D'un seul coup d'œil on juge ce qui a fait Saint-Louis le grand centre des eaux de l'Ouest, et qui a décuplé sa population : l'invention de Fulton. J'avais vu des forêts de mâts; mais des forêts de cheminées de vapeurs, cela ne se voit qu'à Saint-Louis. Les quais, sur une longueur de près de 2 milles, sont bordés de bateaux à vapeur serrés au point de ne pas laisser passer un canot dans les intervalles ; et même, faute de place pour aborder, il leur arrive d'être amarrés sur deux ou trois bateaux de profondeur. Tous ont deux cheminées ; leur propulseur est une grande et unique roue placée derrière la poupe et jouant librement en plein air, ce qui la fait exactement ressembler à une roue de moulin. Ces navires sont bas, mais ont un échafaudage d'édifices sur le pont; cela donne à chacun d'eux le petit air cathédrale qu'on connaît. Saint-Louis et la Nouvelle-Orléans ont pour leurs communications mutuelles des bateaux à vapeur d'une capacité totale de 110,000 tonneaux; toute une flotte. On compte environ sept mille arrivées et départs de bateaux à vapeur à Saint-Louis par année, tous avec des marchandises, et quelques-uns avec des centaines de passagers. La navigation du

Danube en Hongrie, la seule grande artère commerciale pour une vingtaine de millions d'habitants, m'avait paru quelque choses de gigantesque ; mais c'est jeu d'enfant comparé au commerce du Mississipi. Ici au lieu de laisser une seule grande compagnie monopoliser les transports, d'après les idées chères aux conseillers impériaux de Vienne, on donne licence à tout individu qui en a les moyens, de construire un bateau à vapeur ; cela en décuple le nombre et fait la richesse du pays.

Voici qui fera juger au centre de quel magnifique système de voies navigables par la vapeur se trouve Saint-Louis :

| | |
|---|---|
| Le Mississipi, jusqu'aux cataractes de Saint-Antoine, est navigable sur une ligne de . . . . . | 2,200 milles |
| Le Missouri, qui commence à 20 milles de Saint-Louis, jusqu'à ses cataractes, a de navigable. . . . . . . . . | 2,000 |
| Les tributaires du Missouri. . . . . | 1,200 |
| L'Ohio jusqu'à Pittsburgh. . . . . | 1,000 |
| Les tributaires de l'Ohio. . . . . . | 2,100 |
| La rivière Rouge. . . . . . . . . | 1,100 |
| L'Arkansas. . . . . . . . . . . | 600 |
| Dix autres rivières. . . . . . . | 2,000 |
| Total . . | 12,200 milles |

en 19,520 kilomètres de rivières, toutes en communication les unes avec les autres, sans écluses ni canaux, sauf sur l'Ohio à Louisville. Si les Européens croyaient que la principale partie du commerce qui se fait sur ces fleuves est pour eux, grande serait leur erreur : c'est principalement pour fournir aux besoins des échanges entre les diverses régions des Etats-Unis. Ainsi les Etats à

céréales font descendre leurs produits dans ceux du Sud, et en reçoivent en retour les coloniaux et le coton. Les métaux du Missouri, de l'Illinois nord et du Wisconsin, alimentent les grands besoins de l'industrie et des chemins de fer de l'intérieur. Dût l'Europe entière se coaliser pour fermer les Océans au commerce extérieur des Etats-Unis, il n'y aurait pas un navire de trop sur les eaux de l'Ouest ; la richesse continuerait à s'y développer; le commerce entier de l'Union ne baisserait par ce fait au début que de 5 pour 100 environ, et le blocus fini, la nation dans son ensemble se retrouverait probablement plus riche qu'avant, par suite du mouvement progressif invincible que Dieu lui a donné.

Quelques faits témoignent d'un développement de Saint-Louis comparable à celui de Chicago. Un juge qui avait acquis à six milles de distance une propriété, l'offrit en vente année après année à des prix successivement plus élevés : d'abord 5,000 dollars, puis 10, puis 15, 20 et 30,000; ne trouvant pas d'acheteurs, il la garda. Il y a peu d'années qu'il en a revendu une partie pour 125,000 dollars.

L'agriculture a fait de grands progrès dans l'Etat de Missouri. Un fermier établi à vingt milles de Saint-Louis vient de porter le défi à tout autre fermier des Etats-Unis de produire sur une surface égale, des récoltes aussi remarquables que les siennes pour la quantité et la qualité. Un jury décidera la question, si des rivaux se présentent.

Les seuls agriculteurs qui n'aient pas progressé

sont des paysans français colonisés dans les environs de Saint-Louis dès le règne de Louis XV, lorsque la contrée portait le nom de Haute-Louisiane. Pourquoi n'ont-ils pas imité les actifs Yankee, dès l'année 1803, où cette race intelligente commença à arriver et à leur donner l'exemple? Ils ne sont pas une race inférieure; il faut donc que la religion soit là dedans pour quelque chose. Ils viennent encore vendre des denrées sur le marché de Saint-Louis, avec leurs attelages celtiques, ayant des cordes pour traits, et des roues sans rayons faites d'une plaque de bois sciée d'un tronc de chêne. On compte dans la ville même environ 2,000 Français, les descendants des premiers colons, et dont plusieurs sont de riches propriétaires. — Les reliques municipales de Saint-Louis, qu'on montre encore, sont deux vieilles maisons, ou plutôt cabanes, ayant un siècle d'âge et bâties par les premiers colons français. Elles sont longues, étroites, sans étage supérieur, faites de pieux plantés en terre, avec des pierres ou briques pour remplissage. *Tempora mutantur!* La cabane de Romulus dans la ville maîtresse du monde, dut faire un effet analogue.

J'arrive à un autre sujet qui me rappelle d'abord quelques vers de Béranger. Le poëte dit l'*Italie*, mais je change le mot.

> Il est bien doux, le ciel de l'*Amérique;*
> Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.

Les émigrants d'Europe semblent être de son avis; car évitant les riches contrées du Sud et colonisant dans le Nord, plus pauvre, ils suivent le

conseil que donne le poëte, plus loin dans la même pièce :

Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie;
Vogue où là-bas renaît un jour si pur.
Quels sont ces flots, quel est ce roc sauvage?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir?
La tyrannie expire sur la plage.
C'est là, c'est là que je voudrais mourir!

Le seul obstacle qui s'oppose à tout l'élan dont est capable Saint-Louis, et qui fera battre cette ville avant cinq ou six ans par Chicago, c'est l'esclavage établi dans l'Etat de Missouri.

A Saint-Louis même, on ne voit que fort peu de noirs, pas davantage qu'à New-York, je crois. Au milieu de ces belles carnations anglaises, le nègre fait un peu tache; ses gros traits, mis en regard des traits fins et intelligents des Américains, sont un autre désavantage. En Orient, ils ne produiraient pas cet effet. Quand on voit un nègre dans une rue de Constantinople pleine de mines et de costumes étranges de Turcs, d'Albanais, d'Arméniens, de Juifs et de Grecs, c'est une teinte de plus à un tableau bigarré et semi-barbare.

L'esclavage est une de ces croûtes de lait que l'enfant américain a reçue de sa mère anglaise et dont il continue à se parer comme d'un grain de beauté. Une fois devenus nation libre, ils auraient dû supprimer le vice de la colonie! Ce pauvre Etat de Missouri, et ses autres confrères qui sont sur la bordure de la liberté sans y participer, Kentucky, Virginie, etc., jouent un pitoyable rôle de satellites des Etats du golfe du Mexique, en con-

ıt par faux point d'honneur à maintenir une
ıtion qui les empêche de prospérer comme
ourraient! Sur 700,000 âmes dans le Missouri
compte, il est vrai, que 90,000 esclaves,
la ville a 3,000 au plus; mais le mal est
'atmosphère morale du pays que cette insti-
vicie. C'est en économie politique un fait
ı l'état d'axiome, qu'une population dont une
est esclave ne peut prospérer comme si la
entière était libre. En outre, les colons d'Eu-
ıésitent à s'établir sur un sol miné par un
, auquel les lois actuelles n'ouvrent aucune
e, et où elles consolident, au lieu de l'étein-
aduellement, l'injustice faite aux noirs. Les
es libres savent que le travail est dégradant
fait en commun avec les esclaves, et ils pré-
aller là où il est en honneur. Aucun blanc
ıt des professions exercées habituellement
s noirs. M. R*** m'a dit que dans le Ken-
où il a vécu, il ne put jamais trouver une
ce blanche pour un de ses enfants, principa-
t parce qu'elle aurait dû sortir avec l'enfant;
fut donc de prendre une nourrice nègre,
e c'est l'usage.

propriétaires du Missouri gagneraient à
iper tous les noirs, malgré le prix de 800
s *la pièce* qu'on leur attribue, et à les rem-
par des travailleurs libres; en trois ans le
erait comblé, dût la population noire entière
oir plus être d'aucune utilité; ils s'enrichi-
et donneraient un exemple d'une immense
. Mais ils ne s'en soucient pas; leur amour-

propre est en jeu; une foule de rancunes, étrangères au fond du sujet remplissent les esprits des *slave owners;* une cupidité à courte vue les attache fortement à leur propriété noire, et ils ont fait de cette « Institution » leur plus chère religion, appelée *pro-slavery!* La chaleur du débat a fait oublier qu'il avait un côté pratique; on continue à discuter sur le *droit* : triste cliquetis d'arguments! Les Missouriens propagent l'institution au delà de leurs limites occidentales dans le Kansas, et un abolitionniste militant courrait risque de perdre la vie dans ces districts éloignés qui sont barbares, malgré les habits noirs et les drapeaux de soie. Il ne faut pas trop s'étonner du caractère presque insoluble de la question des noirs ; tout chrétien y trouvera « un décret du Dieu qui règne sur les « empires de la terre, et qui voit et rétribue juste« ment l'oppression du pauvre et la perversion des « lois dans le pays,» ainsi que le proclamait le Révérend Richardson, de Chicago, dans un discours publié en 1854; «la nation américaine, dit-il aussi, a « déjà un compte suffisamment large et redoutable à « rendre à Dieu et à la postérité pour la manière dont « elle a traité les anciens maîtres du sol. » — Ceux qui ont péché contre les Indiens sont punis par les nègres; il n'y a là aucune connexion visible et apparente, sauf dans le domaine moral. Le bénéfice fait sur l'esclave cause bien des insomnies et de l'amertume au blanc.

Dieu a permis en une foule de cas aux Américains de prendre la civilisation européenne au point où elle se trouvait portée, de progresser, de nous

levancer. Ils l'ont fait pour certaines branches l'industrie et d'agriculture, pour la navigation, our le confort, pour le bien-être général. Dans e domaine de plusieurs libertés, et surtout de celle e la conscience, l'Europe, est bien arriérée en reard d'eux. Mais il y a un domaine où Dieu leur a it : « Vous recommencerez par l'A,B,C, vous referez votre apprentissage ; » — c'est la liberté ersonnelle, humaine, individuelle, de tous. Il ur faut refaire une tâche qui a pris douze siècles l'Europe, et dégager l'humanité vraie de l'esclaage. L'Europe a été de l'esclavage au servage, et celui-ci à la liberté complète de l'individu. Rerra-t-on ces transitions aux Etats-Unis? ou bien le rme intermédiaire, le servage sera-t-il sauté pour s pauvres noirs? Je l'ignore ; mais c'est une éduation morale humiliante, sévère, à laquelle l'Amécain est condamné, pour son bien et pour celui es noirs, sans aucun doute. Il voudrait nier qu'il ait là une éducation pour lui ; il voudrait figer, étrifier l'esclavage, trouver que l'institution est onne, parfaite même ; il le dit, il y travaille, mais s vues de Dieu ne sont pas celles des hommes. 'égoïsme a dit non, et Dieu a dit oui.

Les habitants de Saint-Louis, principalement veus d'Europe ou de la Nouvelle-Angleterre, sont pposés à l'*institution*, mais pour ne pas se brouiler avec les propriétaire missouriens, ils ne font pas e bruit contre elle.

L'esclavage est un cas particulier auquel il faulrait vouloir appliquer l'esprit et la méthode de 'Evangile qui n'a rien prescrit directement là-

dessus, comme sur tant d'autres choses, puisque l'esprit embrasse tout. C'est un de ces grands maux sociaux de guérison lente, laissés par Dieu au jugement de l'expérience et de la conscience, afin qu'on y remédie à l'aide de moyens progressifs: question d'éducation et d'abolition graduelle où la vieille Europe a donné l'exemple dès le moyen âge.

Le Missouri et les Etats du Sud sont coupables, non d'avoir encore des esclaves, mais d'avoir pris des mesures législatives pour les perpétuer dans cette condition, eux et leur postérité. Ils pourraient élever les enfants noirs à la liberté, et amener, par une diminution graduelle des esclaves, une émancipation finale et complète dans une période quelconque, 20, 30, 50 ans s'ils veulent. Il est vrai que cette réforme, comme toute chose remise aux lois humaines, a des côtés prêtant à l'objection de ceux qu'elle blesse; mais l'essentiel serait atteint. La tendance d'amener une population entière à passer de l'esclavage à la liberté en l'élevant pour ses nouveaux droits, serait seule digne d'Américains réclamant pour eux-mêmes le titre de citoyens et de chrétiens. C'est une chose trop évidente, et voilà son défaut. Si on parvenait à l'envelopper de paraboles comme les enseignements de Jésus-Christ, peut-être les cœurs seraient-ils moins désespérément « pesants; » et les oreilles qui ont « l'ouïe dure » s'ouvriraient-elles. L'infirmité humaine a joué un grand rôle dans cette question. Les abolitionnistes ont envenimé une bonne cause en exigeant avec passion comme réforme immédiate, une chose où Dieu lui-même n'a point lié la

conscience dans des limites aussi étroites; et les planteurs accusés, criant à l'injustice, se sont endurcis dans ce qu'ils appellent leur droit: celui de refuser à tout jamais la liberté aux noirs, et de supprimer soit les moyens de les libérer, soit, ce qui est pis, les moyens légaux de les élever, de les instruire et de les préparer à un sort meilleur. Dire que les noirs doivent rester esclaves, parce qu'ils ont une infériorité intellectuelle, est spécieux; eh bien, par une affreuse logique, les lois du Sud ont tendu à maintenir cette infériorité, et par là même la cause de l'esclavage; et elles y sont parvenues. Une classe entière de créatures humaines, à la vérité fort dégradées des Etats du Sud, a été déclarée bétail par tout l'ensemble de la législation; la chair n'en est pas bonne à manger, et la loi daigne punir quelquefois les sévices et la mort infligés à cette pauvre race, mais c'est tout.

La législation ne donne pas plus de garanties pour les liens de famille et les droits de propriété, aux noirs qu'aux bœufs et vaches, et les livre à cet égard entièrement à la discrétion des maîtres. Il en est résulté, chez un peuple civilisé comme le sont les Américains, que la condition servile en fait n'est pas entièrement déplorable. Ce que dépeint l'*Oncle Tom* est vrai en théorie et dans quelques cas de la pratique, mais donnerait peut-être une idée exagérée de l'état moyen des esclaves. Si la législation ne fait pas des noirs des hommes, leurs maîtres savent un peu qu'ils sont tels et les traitent parfois comme les domestiques le sont en Europe; mais ils gardent sur eux des droits d'une étendue ef-

frayante. De temps à autre les principes produisent leurs conséquences extrêmes ; en voici un cas. Un blanc de quelque fortune avait épousé une jeune modiste à la Nouvelle-Orléans. Quelques années après, parut un individu se disant son maître et la réclamant comme esclave mulâtre! Etait-ce erreur? elle était blanche! Il fut cependant prouvé que le réclamant avait sur elle les droits du maître. Le mari paya la libération de sa femme reconnue mulâtre d'*origine.* Désormais elle n'était plus sa femme, mais son esclave ; il l'avait achetée et le mariage était légalement dissous. Pour obéir au préjugé, il se sépara d'elle. En Illinois, où il faut un quart de sang noir pour faire légalement un mulâtre, elle eût passé pour blanche; en Louisiane, c'est différent. Peut-être eût-elle été, en Illinois, légalement la femme de son mari, mais peut-être aussi non, car la loi a des détours. Quel ignoble gâchis amené par l'esclavage dans toutes ces questions sociales! Ah ! si l'on voulait rougir! mais on le ne veut pas. — Cette mulâtre, cas bien rare, n'avait pas une trace de sang noir sur sa personne.

Un père est tenu d'émanciper ses enfants à un certain âge, quoiqu'ils soient son propre sang. C'est n'être pas conséquent que lui garantir un droit perpétuel et presque de vie et de mort sur des hommes lui tenant de moins près, et lui étant moins redevables. Du moment qu'on parle esclavage, on revient au paganisme. J'ajouterai donc que dans la république romaine, où le droit suivait une logique rigoureuse, le père avait sur ses enfants à peu

près autant de droits que sur ses esclaves. Quand un Américain du Sud est un chrétien vivant, il sent en général à un très-haut point la responsabilité imposée à sa conscience par le pouvoir absolu dont il dispose sur ses noirs. Il est toujours inquiet de ce fardeau moral, et cherche fréquemment à s'en soulager en le faisant porter sur eux-mêmes; il leur donne un peu d'éducation, leur prépare des moyens de subsister par le travail et les émancipe. Le maître a bien des soucis. On m'a cité le cas d'une dame de Saint-Louis : elle a neuf esclaves, et voudrait s'en débarrasser sans les vendre. Deux d'entre eux vont chaque été travailler dans le Haut-Missouri; elle leur a dit de ne pas revenir et d'aller vivre au Canada ou à New-York, mais ils rentrent trop fidèlement à la fin de la saison. La personne qui me donnait ces détails, avait une fois trouvé cette dame surchargée de soucis par suite de la maladie de plusieurs de ses noirs; elle voudrait donner tout son temps à ses enfants et ne le peut pas. — Un neveu du ministre R***, homme du Sud, a libéré ses trente-deux esclaves, les a fournis de tout le nécessaire pour coloniser à Liberia, les a accompagnés à bord du navire et a sacrifié ainsi 30,000 dollars, plus de la moitié de sa fortune; avec le reste de ses écus il est allé vivre à Cincinnati. Une autre famille m'est citée comme ayant fait la même chose pour un nombre plus considérable de noirs. Il n'est pas rare que dans les églises du Sud on fasse des collectes pour tel ou tel cas intéressant, comme libérer une femme et des enfants, lorsque le mari a acquis sa liberté

par un autre moyen. Bien des personnes charitables se sont vues poussées à acheter des noirs sur la demande pressante de ceux-ci, afin de les libérer ensuite. Ces cas d'affranchissement qui ne cessent pas, Dieu soit loué! sont toujours dus à l'influence chrétienne et jamais à la philanthropie politique. Les avocats de la cause politique donnent gratis leurs paroles et leurs articles, sinon ils se font rétribuer; mais l'esprit de renoncement ne vient pas de ces quartiers-là. — La prédication pure et simple de l'Evangile est un puissant levier pour le relèvement de la condition des noirs: ceux-ci sont plus dociles et plus heureux, et les maîtres, s'en apercevant, payent dans bien des cas des ministres et des évangélistes pour leurs noirs, et y dépensent des milliers de dollars. La même influence fait régner chez les maîtres une opinion opposée à tout mauvais traitement contre les esclaves, et les tourne vers la bonne pensée d'assurer l'avenir de cette classe inférieure par l'éducation et quelquefois par l'émancipation. Si plus de propriétaires sentaient que les noirs sont leurs frères, aussitôt l'émancipation serait faite.

Je me suis rendu dans l'après-midi du dimanche au service d'une église baptiste dont tous les membres sont nègres. L'édifice est très-propre et suffisamment vaste, avec des bancs plus commodes que ceux de nos meilleurs temples en Europe. L'audience était presque toute composée de domestiques esclaves. Ils ont bâti l'édifice à leurs frais. Leur condition servile me parut rendre compte des nombreuses arrivées tardives. Je ne saurais

dire en quoi la classe que j'avais sous les yeux eût pu être estimée inférieure pour la tenue et l'attention aux blancs les plus décents. Je m'affligeais qu'une classe qui a de bonnes manières, et évidemment quelque éducation, pût être esclave. Les femmes étaient généralement vêtues de blanc, et avaient des rubans bleu de ciel ; les hommes étaient en pantalons et en vestes ou habits de couleur blanche ou noire. Le prédicateur était un nègre pur sang, gros gentleman en tenue très-distinguée, habit noir, cravate blanche, gilet blanc, manchettes, — en un mot, la tenue de salon, qui est celle des ministres américains en chaire, là où ils n'ont pas conservé la robe. Il parlait avec dignité ; cependant il gesticulait un peu trop pour mon goût, bien différent, j'en suis sûr, de celui de son auditoire. Quand le prédicateur devient vif, les nègres s'animent et poussent quelquefois des exclamations. Il prêchait sur un texte d'Ezéchias ; mais j'étais placé trop loin pour suivre bien le fil de ses idées. Je ne sais comment une allusion à Moïse et à la captivité en Egypte s'étant présentée, il me sembla distinguer de l'émotion dans sa voix ; cependant il ne fit pas d'allusion. Cet excellent homme n'est pas un abolitionniste, mais un ministre de l'Evangile, très-fidèle ; il a été esclave, est devenu libre, mais préfère rester avec les siens pour leur bien. La congrégation noire lui a promis 600 dollars et ne lui en donne pour le moment que 350 ; car il reste un solde des frais de construction de la chapelle à acquitter. Il complète ses moyens d'existence en évangélisant les prisonniers de la ville.

La question de l'esclavage a été relativement facile chez les Anglais. Des législateurs de la mère patrie, tous gens qui n'avaient pas d'esclaves, ont décidé que les planteurs des Antilles émanciperaient leurs noirs, et seraient indemnisés aux frais du trésor public : l'Angleterre paya ; elle est la première puissance financière du monde. Tout cela manque aux Etats-Unis.

Chaque Etat est souverain sur cette question, et n'est lié en rien par la constitution fédérale. Ce sont les propriétaires, les planteurs eux-mêmes qui devraient renoncer ; ils n'ont pas à quelques milliers de milles des législateurs tranchant la question pour eux, et leur disant : nous vous forçons à émanciper et nous vous indemniserons. Ils entendent aussi résister au parti abolitionniste violent du Nord, arrivant avec des théories, presque révolutionnaires et inflexibles. C'est très-triste de vivre dans un pays à esclaves et ce l'est encore beaucoup de vivre dans son voisinage. Aucune sourdine morale plus délétère n'existe dans les institutions civiles. Si Dieu a détruit et torturé l'empire romain tout rempli de chrétiens qu'il était, c'est évidemment pour préparer dans *un* lieu sur la terre, l'abolition de cet affreux esclavage antique. Les premiers chrétiens avaient médiocrement la conscience de la chose, et en ont été punis. Si le mal s'envenime aux Etats-Unis, ce bel empire sera brisé comme du verre par une main invisible ; il y a trop de causes travaillant à le disjoindre pour qu'on puisse douter de cette issue. La guerre des blancs entre eux fera alors parvenir les noirs à leurs

roits humains. Affreux mal et affreux remède !

Saint-Louis avait, en 1850, 40,000 étrangers; les llemands figuraient dans ce chiffre pour 27,000. 'ai vu le bureau d'information pour les Alleiands (*German intelligence office*) où, à côté de eaucoup d'offres d'exploitations rurales pour ceux ui avaient de l'argent, on promettait de l'emloi comme journaliers à ceux qui n'en avaient as, avec une paye de 4 dollars par jour, sauf déuction de 2 dollars par semaine pour la pension. n n'en trouvait pas beaucoup à ce prix.

La population est moins religieuse dans une ille aussi cosmopolite que dans les villes américaies proprement dites. Pour une terre américaine, le imanche y est médiocrement respecté. Une file de oitures de noces parcourait les rues ce jour-là ; le oir les musiques ont joué en plein air. Ce serait aouï chez des Américains non mélangés d'Européens. Un bon juge de ces questions m'a dit que ır les 130,000 habitants de la ville on pouvait stimer à 40,000 ceux qui échappaient à toute ıfluence religieuse, et n'étaient liés à aucune glise ; c'est triste sur la terre des Puritains, où on est habitué à du mieux et où l'on prend moins acilement son parti d'un matérialisme pareil ue dans les vieux pays. Au nombre de ces indiférents, il faut mettre les catholiques riches, aniens colons français et autres. Ils défendent le atholicisme dans la discussion, mais se tiennent oin des services de leurs Eglises auxquels les paures sont seuls assujettis ; surtout l'homme éclairé t sa femme ne veulent plus colporter leurs senti-

ments intimes et leurs affaires privées dans les confessionnaux ; et l'absolution qu'on leur donne est si loin de leur procurer une paix intérieure réelle, qu'ils s'estiment faire avec le prêtre un échange à perte. — Le nombre total des églises est de cinquante, dont douze sont catholiques, et deux ou trois universalistes ou unitaires. Chaque grande ville donne essor à cette dernière tendance dans quelques rares lieux de culte.

Aucune loi de tempérance n'a été promulguée dans cet Etat. On boit à Saint-Louis de la bière et des liqueurs en abondance. L'eau du Mississipi se boit aussi, mais elle est si boueuse qu'il y a peut-être là plus à manger qu'à boire ; nulle part on ne m'a offert de l'eau filtrée, on la laisse seulement un peu déposer. Les merveilles que l'on raconte de cette eau peuvent être vraies. Elle ne se corrompt jamais, où qu'on la laisse à l'état stagnant ; aussi les navires la préfèrent-ils pour les longs voyages ; ces qualités sont spéciales à l'eau du Missouri, tout imprégnée d'un limon rouge des montagnes Rocheuses, et elles se transmettent au Mississipi. Les bateliers du Missouri jouissent, dit-on, d'une santé extraordinairement bonne. Cette eau de Saint-Louis a un goût douceâtre qui n'est pas désagréable.

# CHAPITRE IX.

**Le Mississipi. — L'Ohio — Le Cincinnati.**

'avais eu des facilités pour venir à Saint-Louis, en présenta moins pour en sortir. Le chemin fer *Ohio and Mississipi* allant de Saint-Louis incinnati, venait de se terminer sur une lon- et importante section partant de Saint-Louis, reliée à la seconde de ces villes par d'autres es; mais la veille de mon départ une grève ouvriers se déclara, ainsi qu'une sorte de *pro- ciamento* de leur part portant qu'aucun train circulerait avant qu'on les eût payés de leur le arriérée. Une forte maison de banque créan- e de la compagnie était, disait-on, derrière e affaire, et tendait à se faire adjuger la voie ée à bas prix, en payement de ses avances. Je pouvais attendre que ces intrigues fussent dé- aillées. Remonter vers le Nord à Chicago, pour escendre vers Cincinnati sur d'autres voies fer- s, eût allongé de plusieurs centaines de milles; s il restait la voie fluviale. Malheureusement deux meilleurs vapeurs faisant ce trajet avaient té en l'air dans le cours d'une année; la der- re catastrophe, arrivée un mois auparavant,

avait couvert les quais de Louisville de cadavres et de débris. De petits bâtiments faisaient seuls le trajet, et je dus me contenter de celui qui s'offrait, la *Minerva*. C'était un assez triste navire, avec une machine à haute pression, dont la vapeur, en s'échappant à chaque coup de piston, produisait la musique la plus monotone; une énorme roue de moulin, placée derrière la poupe et jouant au grand air, poussait le bâtiment et ses quatre-vingts passagers avec une vitesse de sept milles à l'heure. — La cale contenait les marchandises. — Le pont était un enfer où l'on voyait dans un air embrasé, les chaudières avec leurs fourneaux, la machine, des tas de charbon, quelques balles de coton et des passagers pauvres. Au-dessus du pont et supportée par des piliers, était une longue maison en bois, avec galeries extérieures, cabines sur le contour, et salon au centre; cet édifice s'étendait sur toute la longueur du navire. Le toit en était formé de plaques de tôle et brûlait les pieds pendant la chaleur du jour; cependant on s'y promenait pour jouir d'une vue étendue et du grand air, et on redescendait ensuite dans le salon ou sur les galeries pour rafraîchir ses semelles rôties. Ce tableau d'un navire et d'une navigation sur *les eaux de l'Ouest* ne serait pas complet si je n'ajoutais que pour un trajet de 655 milles jusqu'à Cincinnati, on payait, table comprise, dix dollars; ce qui faisait revenir la dépense à environ deux dollars par jour, ou un demi-dollar meilleur marché que les hôtels sur terre ferme! Des domestiques de couleur faisaient le service à bord, et une grosse négresse

lavait le linge des passagers, et présentait sa note à part. Voici un extrait de mon journal, relatif à cette traversée.

31 *juillet.* — Nous avons descendu le Mississipi à dater d'hier lundi 30 juillet, à six heures du soir, jusqu'à aujourd'hui à deux heures de l'après-midi, entre les rives des Etats du Missouri et de l'Illinois. Elles sont sauvages; ce fleuve est une puissance capricieuse et violente, dont les habitations et les cultures ne peuvent pas toujours se rapprocher. Des rideaux d'arbres bordent les rives, mais sont souvent entamés pendant les crues du fleuve, et lui abandonnent une foule de victimes; — des troncs, les uns penchés, — les autres complétement étendus sur la rive et qui trempent leur tête dans les eaux, comme autant de vaincus. La crue prochaine les entraînera vers le golfe du Mexique. La nature est la même que le Danube, mais plus vaste, plus sauvage; le fleuve est agité, brusque dans ses détours; son horizon, souvent limité et changeant subitement, donne l'idée du cours d'une vie turbulente. Le danger de la navigation est continuel, et une attention soutenue doit être employée à éviter les bancs de sable, les troncs d'arbre et le *wrecks,* carcasses et mâts de navires naufragés dans les passes étroites. Les rives sont généralement élevées d'une trentaine à une centaine de pieds, et l'eau ou les glaces du printemps les ont coupées à pic. On aperçoit des *log houses*, ou maisons de bûcherons, et des piles de bois pour les vapeurs; il y en a des chargements tout prêts sur des mahones attachées à la rive et

portant sur un écriteau : « Deux dollars et demi la corde. » — C'est en continuant à circuler entre de grandes forêts, vraies murailles de verdure, que nous approchons de Caïro, vers la jonction de l'Ohio, sous le 37e degré de latitude.

Caïro est une ville naissante sur une langue de terre, entre deux grands fleuves ; le chemin de fer Illinois-Central venant de Chicago, s'y termine. Près de la rive on ne voit que quelques maisons isolées, des mahones chargées de charbon, des wagons sur des rails, et un écriteau tourné vers le fleuve pour demander aux vapeurs qui passent, mille travailleurs de renfort destinés aux chemins de fer du Missouri.

1er *août.* — Combien la nature de l'Ohio diffère de celle du rude et grandiose Mississipi ! Ici tout est calme et harmonieux ; l'eau est paisible ; les rives, à contours doux et sinueux, n'ont jamais rien de heurté, et présentent des tableaux excessivement gracieux. La jonction avec le Mississipi, donne l'idée d'une belle et douce nature de jeune fille venant s'unir à quelque chef sauvage du désert. Les incroyables sinuosités de l'Ohio valent celles de la Theyss ; les grandes courbes formées par cette rivière, et les collines ondulées de ses bords, font qu'on croirait à une succession de lacs paisibles et fermés, où les forêts se mirent dans une eau rose. C'est la couleur que lui ont donnée les pluies récentes qui ont détrempé les terres ; elle est fort différente du jaune boueux du Mississipi. Quand les émanations légères du matin mêlent du vaporeux à ces paysages, le nom de *belle rivière* donné

par les colons français à l'Ohio suffit à peine à rendre la réalité.

Les bords de l'Ohio sont un musée d'arbres; les saules croissent à fleur d'eau ou même ont leurs troncs en partie submergés ; leur feuillage, dont la légèreté est admirable, trempe dans la rivière et y forme des cascades de verdure. Par-dessus cette bordure souvent impénétrable, on aperçoit en seconde ligne, l'élégant et svelte peuplier d'Amérique, l'ormeau, le chêne formant des masses reliées entre elles par une puissante végétation de lianes, qui barricadent tout l'étage inférieur de la forêt. Ces plantes parasites, enfants de l'eau et de la chaleur, donnent par leur développement la preuve d'une singulière puissance de végétation. Il y a dans ces forêts de vraies catacombes de verdure où l'on peut dire que la lumière et le soleil ne pénètrent jamais, Les inondations ont aussi laissé leurs traces : des arbres presque arrachés dont les uns projettent une abondance de racines du côté de la terre pour s'y rattacher et vivre encore quelques saisons ; d'autres submergés, qui résistent noblement au sein des eaux, quoique leurs jours soient comptés à la mesure d'une ou deux crues du fleuve ; et d'autres, vaincus, inclinés, ne tenant presque plus à la terre, et voisins de la catastrophe par laquelle se terminera un siècle ou deux de végétation paisible. Quelques troncs blanchis et couchés sur le sable, avec une chevelure végétale de racines jetées au vent, ont déjà flotté, et appellent de nouveau la vague pour continuer leur voyage. Ces détails sont d'autant plus faciles

à observer, que la rivière est profonde et aisée à côtoyer.

La vue de ces forêts fait un singulier contraste avec l'ardeur mise par les Américains à s'enfoncer à des milliers de milles plus loin, pour défricher et prendre possession. Quel romanesque esprit d'entreprise chez ce peuple ! Il laisse derrière lui comme pays d'encombrement, des forêts vierges, des terres dont un quart, un dixième seulement est défriché ! Et il va fonder des villes et des Etats sur un sol dont l'homme avait aussi peu profité jusqu'ici que des plaines de la lune. Un souffle de Dieu hâte les temps et l'accroissement d'une puisssance dont nul ne sait le rôle providentiel.

A neuf heures du soir nous touchons à Evansville (Indiana). On nous apporte à bord les journaux du lieu. Savez-vous de quoi on s'occupe dans cette petite ville dont j'igorais le nom ? — « Les citoyens d'Evansville ont été convoqués « lundi dernier dansla salledu Crescent-City, pour « fonder une bibliothèque et une société de lecture. « Le président ayant exposé le but de la réunion, « l'assemblée a immédiatement nommé un comité « de cinq personnes. — Après quelques moments « de délibération, le comité est venu présenter à « l'assemblée le plan suivant :

« Fonder une Société par actions de 30 dollars, « au capital de 30,000 dollars, payables en annui- « tés de 10 pour cent. Elle aura un président, un « vice-président, un secrétaire correspondant, un « bibliothécaire, un caissier et cinq directeurs élus

« annuellement et comprenant les contrôleurs. Les « directeurs fonderont des salons de lecture, pour- « voiront momentanément aux places vacantes, « feront des règlements et fixeront le prix d'admis- « sion dans les salles.

« Ce plan a été immédiatement adopté par les « citoyens dans ses traits généraux et remis à un « comité de trois personnes pour en rapporter « Vendredi dans une nouvelle assemblée, et faire « les démarches nécessaires afin de constituer aux « termes de la loi l'entreprise, sous le nom de *So- « ciété de lecture Vanderburgh.* — Trois orateurs « ont été désignés pour faire des discours lors de « la nouvelle réunion de Vendredi, et trois autres « personnes pour trouver des actionnaires. Sur « place on a réuni de suite 1,290 dollars de sous- « cription. »

Tel est l'esprit pratique avec lequel en une semaine on organise une Société dans une ville ignorée de l'Indiana, pour y augmenter les ressources d'instruction et de sociabilité; on se concerte, et on met la main à sa poche au lieu de mendier auprès du gouvernement ou de la municipalité. Ces sociétés se propagent jusque dans les villages.

2 *août.* — Ce matin nous côtoyons un délicieux pays de collines de l'Indiana; sur les flancs des hauteurs on aperçoit des ouvertures, des galeries de mines d'où partent des plans inclinés aboutissant au bord de l'Ohio. Ce sont des exploitations de houille que la rivière côtoie dans toute cette région. Avec des frais minimes, les wagons amènent la houille sur des mahones au prix de 6 à 8 sous

le boisseau. Deux de ces barques chargées, portant un ou deux bateliers, sont amarrées à notre vapeur qui continue sa marche, tout en renouvelant sa provision de charbon. Quand tout est embarqué, on laisse dériver la mahone, et le courant la ramène à son propriétaire. Huit *cents* ou sous étaient également le prix du boisseau de houille à Saint-Louis, dont le voisinage est aussi riche en combustible que les rives de l'Ohio.

Il n'y a que la largeur de l'Ohio entre l'Indiana et le Kentucky; mais l'esclavage à droite et la liberté à gauche mettent ces pays à une distance énorme à tous autres égards. Sur la terre libre, l'acre vaut un bon tiers de plus que sur la terre à esclaves. Les propriétaires riverains du Kentucky n'osent pas tenir beaucoup de noirs le long de la côte, car ils s'enfuient en Indiana; les plantations importantes sont plus avant dans l'intérieur. La force des choses rend le maître d'esclaves intolérant et agressif contre le système libre; une paix réelle entre ces deux systèmes placés côte à côte est une chimère. On a dit paix, mais il n'y a eu qu'une paix « boiteuse et mal assise. » Le sénateur Douglas, de Chicago, a substitué la guerre ouverte au malaise, et a lâché les écluses par son bill sur le Nebraska en 1854. Il a donné au système de l'esclavage ce qui lui avait été refusé depuis trente-quatre ans, le droit de lutter contre le système libre dans le Kansas et le Nebraska. Ceux qui ne veulent pas voir que la guerre entre les deux principes est régulièrement déclarée, et que tout ce qui se passe *dès lors* est logique, se bouchent les yeux. Il faut

lutter; le champ de bataille, ce sont ces territoires de l'Ouest non encore classés relativement à l'institution *domestique*.

Plusieurs voyageurs revenant du Far-West parlent de ce pays avec peu d'enthousiasme; 500 dollars, disent-ils, ne suffisent pas pour fonder une ferme. Payer le sol et le défricher revient à 3 dollars l'acre; ensuite il y a les clôtures, une maison, les bestiaux, les outils et la nourriture de la famille pour deux ans, à se procurer. Cela fait de 1,000 à 1,200 dollars en tout. Une remarque fort curieuse tirée de ces Etats naissants prouve à quel point les idées de la propriété, socialiste ou *commune*, sont loin d'être tirées de la nature humaine et sont au contraire issues de gens plus pourris que civilisés. Qu'est-ce qui empêcherait de faire des phalanstères, de fonder des groupes, des séries, de faire des combinaisons algébriques avec des êtres humains et des métiers, à la manière de M. Considerant, et de se livrer même à la promiscuité ? Ce ne sont pas les lois, dans ce Far-West où il n'y en a pas; mais la nature humaine s'y oppose. On est tellement peu socialiste dans ces pays nouveaux, qu'on n'estime pas qu'il vaille la peine d'acheter un terrain, si l'on n'a de quoi l'enclore entièrement. Il faut qu'un sol soit entouré de clôtures, ou *fences* (c'est le mot anglais), avant qu'on y donne des soins, car personne ne défriche des terres vagues. Ces hommes pratiques qui fondent des Etats dans le désert, calculent la dépense des *fences*, en même temps que celle du défrichement (*breakage*); cela ne fait qu'un. Ils ne sont pas à la hauteur des

socialistes parisiens de 1848. La liberté répugne au socialisme ; celui-ci ne pourra jamais réussir que par un coup de main en établissant la tyrannie dans un pays rempli d'âmes timorées et déjà faites à la centralisation des mandarins. — Les clôtures américaines sont faites partout avec des pièces de bois placées en zigzag et horizontalement sur le sol. Cet entrelacement ne manque pas de solidité, et suffit à arrêter les bestiaux. Quand Jean-Jacques Rousseau proscrivait les clôtures avec tant d'éloquence, il oubliait les dégâts causés par les bestiaux aux récoltes ; sage s'il n'eût oublié que cela.

3 *août*. — Deux juifs allemands, l'un fabricant de produits chimiques dans l'Etat de New-York, l'autre marchand dans le Massachusetts, ont cherché à échanger quelques discours dans leur langue avec moi. Ils se sont plaints des chemins de fer qui enlèvent le commerce aux petites villes où ils vivent : chaque habitant va se fournir directement dans les grands centres. Ils se plaignent de l'esprit de spéculation, de la perspicacité et de l'activité du Yankee, aussi en état de lutter contre eux que le Russe de la grande Russie. — Les tribunaux ne leur paraissent pas suffisamment intègres. Quant au caractère américain, le vieux fabricant en parle avec amertume : Point de *germüthlichkeit,* de douce bonhomie ; ils ne savent pas jouir de la vie, ne songent qu'au gain, et lui ont fait perdre presque tout ce qu'il avait amassé en douze ans. Le jeune marchand affirme le contraire, et n'a jamais vu ailleurs dans les petits endroits, tant de

roiture, de bonté, d'affabilité, de moralité pratique sympathique. Il s'est marié avec une Amériaine fort jolie, fort douce, et prévenante pour ses oindres désirs, et a trouvé le bonheur; ses afires vont bien. — Des vues si contradictoires ont trouvé à se concilier que sur un terrain : la ligion.

Ces mêmes juifs qui blasphémaient du temps de int Paul ont reparu à bord de la *Minerva*, mais rant non pas seulement sur la croix de Christ. A on étonnement, leur antique loi mosaïque, l'Anen Testament n'était bon qu'à brûler ! Ils souhaiient d'un accord que ces livres fussent au fond la mer; les dix commandements seuls avaient oit de surnager. Le vieux juif avait beaucoup lecture et connaissait les principaux écrits des tionalistes allemands. Il a cité l'Allemagne enre, savants compris, qui ne croit plus à rien, 'à la raison pure. Le *Cosmos* de Humbolt, qui a iminé les idées religieuses, lui plaît par cela ême. Je lui ai fait observer qu'une minorité estiable se sort de plus en plus de cette voie, et que *raison pure* paraît *impure* par ses résultats connus, par son essence. Le péché a obscurci l'œil spiriel de l'homme et lui fait voir fréquemment faux, us l'impulsion secrète du cœur naturellement oigné de Dieu. Sans la révélation, sans la Bible, où ieu a apporté la lumière, nous n'aurions plus de aie boussole. — Lorsque je lui ai parlé de la peronne de Christ, il a paru embarrassé; c'était pour i un grand docteur. Il m'a signalé la naissance e Christ d'une femme seule, sans père terrestre,

comme une absurde légende. — « Vous admettez cependant, lui ai-je dit, comme chose irréfragable, avec les géologues, la naissance à une certaine époque intermédiaire d'un premier homme sans père ni mère. Cette difficulté, deux fois plus grande que dans le cas de Jésus-Christ, n'en est cependant pas une pour vous. — Les origines, les origines il faut bien en admettre, a-t-il répondu. — Mais que sont les origines, sinon une intervention directe de la puissance créatrice, une naissance sans autre père et mère que Dieu? » — Comme c'était un homme d'une intelligence développée, il n'a pu manquer d'être ému de la doctrine du péché, prouvée par le malheur présent réel, la souffrance qui est en chaque être humain, et par ce mélancolique germe de mort que nous portons tous dans notre corps, les plus jeunes et les plus brillants comme les plus caducs, et dont le résultat est de faire faner et tomber la plus belle fleur en terre au bout de peu d'années. Mais son esprit résistait à l'idée d'une abdication de tout mérite, de toute valeur et justice personnelle, pour accepter le renouvellement de l'âme, le salut comme un pur don du Sauveur. Il a vanté les animaux sans raison comme plus heureux que l'homme raisonnable; mais chaque pas dans la vie, en augmentant nos connaissances, accroît la distance à laquelle nous sommes des êtres non raisonnables; il a vu que cela nous emportait sans merci toujours plus loin de ce bonheur matériel. — Il a objecté l'hypocrisie de beaucoup de membres des Eglises chrétiennes et se donnait l'air de parler de ce qu'il sa-

vait. Je lui ai dit que je parlais aussi de ce que je savais en l'assurant que j'en pourrais nommer un certain nombre, chrétiens sans hypocrisie, et prêts à tous les sacrifices pour la conscience. Nous avons ainsi discuté souvent et longtemps sur le toit de la *Minerva*, afin d'éviter les clameurs dont retentissait le salon où un joueur de profession gagnait ux cartes dans les trois dernières soirées, 200 ollars aux passagers amis du hasard.

3 *août*. — Nous sommes arrivés dans la nuit à ouisville. Sur les deux heures du matin un tronc 'arbre flottant a donné contre l'avant du navire, effondré les bordages près de la ligne de flottaison et s'est dressé en l'air d'une vingtaine de ieds. Des personnes sur le pont ont crié, ne comrenant rien à ce qu'elles voyaient; le bruit et la ecousse ont réveillé tout le monde.

Le vapeur qui a sauté en l'air à Louisville, il y quelques semaines, était le *Lexington*, superbe avire. Un de nos passagers connaît deux marhands de bois présents à l'accident : l'un d'eux ut lancé au loin et tomba sans connaissance sur uelques débris flottants ; sa jambe était cassée. 'autre se retrouva sans savoir comment, au fond e l'eau, les pieds sur le sable. Il remonta à la urface; beaucoup de pièces de bois flottaient et sur une d'elles était son camarade ; il nagea vers ui et l'amena vers la rive. Il y a eu de trente à uarante vies perdues.

Le canal par lequel on évite les rapides de l'Oio au-dessus de Louisville, est un grand ouvrage aillé dans le roc. — Je ne suis pas resté dans cette

ville, et ai pris de suite les chemins de fer pour Cincinnati, afin d'éviter les lenteurs de la *Minerva* qui déchargera sa cargaison et suivra les sinuosités de l'Ohio jusqu'à Pittsburg, à 1,000 milles de Caïro.

Les 137 milles de chemin jusqu'à Cincinnati se font vite; à de certains moments on doit cependant ralentir le train, parce que des bestiaux effrayés se jettent sur la voie et obligent à faire jouer le sifflet de la locomotive de toute sa puissance pour les éloigner. Les porcs abondent dans ces fertiles champs de maïs et ces bois de chênes; cet animal immonde a des traits d'ingénuité dont on se distrait en passant. Les collines des environs de Cincinnati et sur les bords de l'Ohio, sont la seule partie de l'Union où les vignes aient réussi; elles sont plantées au pied des hauteurs et appuyées à des échalas, à la manière de nos pays. Elles alternent avec des champs de maïs. Des arbres de la plus belle venue couronnent la crête des collines. La maison du vigneron est bâtie auprès de chaque enclos, mais la pauvreté en forme la livrée; de si maigres baraques sont rares aux Etats-Unis. La riche culture de la vigne a-t-elle ramené ici les vices et l'ivrognerie comme dans bien des cantons vinicoles de l'Europe? Sauf ces exceptions, une grande richesse s'est répandue parmi les campagnes et les petites villes des abords de Cincinnati. Cette cité elle-même s'annonce mal par ses faubourgs: des cabanes, des gens mal mis, des porcs sur la route; c'est l'Irlande et non l'Amérique. Celle-ci reparaît dans de superbes et innom-

brables fabriques répandues au milieu de ces quartiers extérieurs. A mesure que nous avancons dans les quartiers populeux, la richesse paraît. La perspective des rues, ouvrant sur l'Ohio et les collines du Kentucky, est ravissante.

Que penser de cette ville, une des plus grandes du monde, car elle a atteint 200,000 habitants? Est-ce un simple abattoir de porcs, comme on l'a dit, ou la métropole d'une plaine merveilleuse; un centre de civilisation et d'industrie destiné à rivaliser avec Paris à la fin du siècle? Elle est au milieu d'une plaine traversée par l'Ohio, habitée par 5 millions d'hommes et pouvant en nourrir 30 millions. Elle accomplira, je crois, ses destinées; les fleuves navigables, les railroads et les riches plaines font les grandes villes.

La ville regarde le sud. Du côté du nord, Cincinnati est entourée d'un cercle de collines de 200 pieds de hauteur environ; elle en descend en terrasses peu rapides vers la rive de l'Ohio. Le contour des collines a près de 5 kilomètres de diamètre, et c'est déja trop resserré pour la ville, dont quelques constructions nouvelles ont été portées sur les hauteurs d'où la vue est ravissante. Il y a des rues et des places fort larges et belles, et plusieurs édifices dignes d'une capitale. Les quartiers le long de l'Ohio m'ont paru analogues à ceux des places d'un grand commerce: grosses bâtisses et rues sales. Ceci n'est cependant pas sans exception; ainsi l'hôtel *Spencer-House* où j'ai logé, est un établissement splendide, quoiqu'il semble inférieur à deux ou trois autres plus gigantesques

encore. Ces mondes appelés hôtels sont les palais des Césars de ce continent, du peuple-roi, qui y jouit de commodités et de magnificences auxquelles nos millionnaires ne prétendent pas : les vieux pays sont plus mesquins. Du Spencer-House on voit les quais, la rivière, une flottille de vingt vapeurs amarrés au rivage, et la rive kentuckienne.

Le manque de souvenirs historiques et de l'originalité qui en découlerait, est sensible à Cincinnati ; elle ne parle dans ses annales que des anciennes contestations avec les sauvages. Les premiers colons vinrent en 1788 ; un fort fut établi pour leur protection dans les quartiers les plus populeux de la ville actuelle : un général y commandait, et la troupe vivait dans l'isolement, l'ivrognerie et le jeu, ainsi que les rares habitants de la localité. Ce passé ne fait que mieux ressortir les merveilleux progrès accomplis. Cincinnati a sa grande rue Broadway comme New-York, Albany et la plupart des villes américaines. A ce nom ajoutez ceux des rues Washington et Lafayette, et le répertoire est vite épuisé : l'histoire, la biographie et la mythologie même d'Europe, font le reste, et tirent l'Amérique de sa pauvreté de noms et de son manque de passé historique. L'histoire, du reste, ne fait ni la richesse, ni le bonheur, ni même la civilisation, et Cincinnati en est une preuve.

La richesse de la ville ne consiste pas dans le transit seulement, comme au commencement du siècle, lorsqu'elle avait 750 habitants, et même encore comme en 1820 où elle n'avait pas 10,000 *âmes*. Les industries les plus variées, distilleries,

brasseries, fonderies, chantiers pour construire des bateaux, ateliers de machines à vapeur, de locomotives, usines à fer, à papier, à verre, à poterie, à briques, moulins mécaniques à farine, et tous les métiers au nombre de deux cents qui font des produits utiles à la vie civilisée, s'y exercent avec une extrême activité. Les Européens y forment les quarante-trois pour cent de la population, et y ont porté les arts de la plus haute civilisation, le raffinement et la variété; tandis que l'activité et l'esprit pratique juste et ardent de l'Américain, a poussé tout cela avec une verve de succès incomparable. Quelques inventions intéressantes pour les arts mécaniques ont été faites ici. Une pompe à incendie mue par une petite machine à vapeur, et lançant de l'eau à une hauteur prodigieuse, doit son origine à Cincinnati. La Nouvelle-Orléans vient d'essayer cette invention, la trouve admirable et l'adoptera. Mais dans les autres villes, et à Cincinnati spécialement, les *firemen* s'y opposent avec une sorte de fureur; ils ne veulent pas se laisser remplacer par la vapeur, et insistent pour qu'on continue à les employer avec leurs vieilles machines. Voilà comme les pouvoirs dégénèrent dans le monde. Les firemen auraient-ils aussi leur théorie du droit divin de la vieille pompe à feu et du pompier? -- Au bas de l'hôtel Spencer, une agence de la maison Cowles Sickels et C$^{e}$ a exposé un modèle de machine à vapeur rotatoire, une vraie perfection de simplicité; on lui a donné le nom de chronomètre des Etats-Unis! — Je vis dans une rue une invention de détail : des boîtes

de conserves, ayant la propriété de se souder hermétiquement lorsqu'on les expose à l'action de la chaleur. — Je m'étonnai en apprenant que la sculpture et la peinture sont cultivées avec succès à Cincinnati, dans une grande ville arrivée à ce titre depuis quinze ans seulement. Le marbre y est travaillé avec autant de goût que dans le pays classique de la renaissance; des ateliers renfermant près de deux cents ouvriers et artistes, livrent annuellement pour un million de francs de produits destinés principalement aux monuments funéraires, que le sentiment de famille si puissant en Amérique demande d'une beauté et d'une perfection croissantes. La liste des peintres de paysage de genre et d'histoire fournis par Cincinnati est très-longue; quelques-uns comme Powell vivent en Europe. Cette ville a aussi fourni le sculpteur Powers à l'Italie.

Les Allemands forment un peu au delà du quart de la population, et dans certaines rues je n'ai pu me faire entendre en anglais; mon reste d'allemand y a été fort bien reçu par les adultes. Quant aux enfants, ils apprennent l'anglais dans les écoles. Les grandes plaines de l'Ouest, et la monotonie relative de cette partie des Etats-Unis, n'ont rien qui effraye les Allemands, ni qui diffère notablement des traits de la nature dans leur ancienne patrie; ils y viennent en quantité et s'y plaisent. Parmi les quarante-neuf journaux et revues périodiques de Cincinnati, j'ai trouvé quatre feuilles politiques quotidiennes, quatre feuilles hebdomadaires, et une revue mensuelle en langue

allemande. Cette littérature exotique est curieuse et donne une vue d'ensemble sur les tendances de la nation allemande livrée à elle-même, sans les contraintes de la mère-patrie. Un de leurs journaux quotidiens, le *Républicain*, est whig ou conservateur; les trois autres appartiennent au parti démocratique. Leurs feuilles hebdomadaires traitent surtout de la religion ; — le *Wahrheits Freund* (Ami de la vérité) est catholique ; les *Protestantische Zeitblätter* sont un organe rationaliste ; le *Hochwaechter* est une feuille antichrétienne et socialiste; le *Christliche Apologete*, ou Apologiste chrétien, rédigé par des méthodistes, ne paraît, je crois, plus en allemand, mais en anglais ; c'était la seule feuille évangélique ; — enfin le *Democratisches-Wochenblatt* doit être une feuille politique. Le *Congress Hall* reproduit chaque mois en allemand le congrès de Washington. — Il y a donc à Cincinnati toute une littérature allemande dont pas un seul organe ne se rattache aux vérités du Christianisme évangélique. Quel triste état ! Si la Société des Traités ne publiait à New-York son *Amérikanischer Botschafter*, le Messager américain mensuel en allemand, qui est beaucoup lu dans l'intérieur, la presse allemande offrirait un spectacle de ténèbres spirituelles presque complètes. Ceci me rappelle l'exclamation d'un Français établi à Niagara qui me dit : « Oh ! monsieur, il y a de la vraie religion dans ce pays-ci, et bien des Européens l'y trouvent, eux qui n'en avaient jamais entendu parler chez eux ! »

Les églises allemandes fondées à Cincinnati par

des ministres venus pour leur compte, sont en général rationalistes; mais par l'influence américaine il s'en est formé d'autres évangéliques. Quelques enfants d'Allemands vont aux écoles du dimanche des églises américaines; il y a aussi une école uniquement pour leur langue. Ces enfants ne sont que rarement de familles catholiques; les prêtres gardent sur celles-ci beaucoup d'influence. Le dimanche est le jour où les colons de cette nation montrent le mieux les tendances de la majorité d'entre eux; ils passent toute l'après-midi à boire dans les brasseries, et fournissent le lundi une nombre considérable de cas de batteries et de désordres à juger en police correctionnelle. — Dans les rues, je crus par moment me retrouver bien loin de l'Ohio, sur les bords du Rhin ou du Danube; de jolis airs étaient joués avec des instruments de cuivre par des groupes de musiciens ambulants, et pour la première fois ce bon souvenir de l'Allemagne me rencontra dans le nouveau continent. Pauvres gens! pensai-je, — ils se croient encore dans le pays de la bonhomie, des idées vagues et des métiers vagues. C'est folie de venir ici pour des métiers, où l'on est payé selon le bon plaisir du public, c'est-à-dire pas du tout! Qu'ils fassent leur expérience! — Les Américains sourient de ces faiblesses de nos ignorants bons hommes européens, et ils ont raison. On doit qualifier d'industries maladives et fondées sur de faux principes, toutes celles dont le salaire ne repose pas sur une transaction des deux parties, convenue *de gré à gré*; et le plus souvent ce sont des car-

ières de paresseux. L'âme forte, politique et prati-
ue de l'Américain, est aux antipodes de celle de
Allemand, formée par le régime de ses princes à
u vouloir, peu prétendre et à s'en remettre beau-
up aux puissances et influences supérieures. Aux
ats-Unis bien des Allemands se donnent, der-
re le dos de l'Américain, la jouissance du subor-
nné, du faible vis-à-vis du fort : ils dénigrent,
lieu de tout faire pour monter au même niveau.
s fils de l'Allemand se chargent de réaliser ce
e le père a négligé de faire ; ils sont déjà des
néricains. C'est là un trait singulier des Alle-
ands aux Etats-Unis : ceux qui sont venus d'Eu-
pe ne peuvent se fusionner avec les Américains,
rlent mal d'eux, et manifestent la plus vive ja-
usie pour conserver leur nationalité ; c'est même
e maladie qui empoisonne toute leur existence
uvelle. Mais autant la première génération est
tive à s'assimiler, autant la seconde ou la troi-
ème s'y prête avec facilité et joie ; et c'est chose
toyable de voir des parents résister avec passion
un changement de langage et de mœurs, que
urs enfants désirent et veulent, et où ils trouvent
état heureux.

Les Irlandais de Cincinnati sont si misérables,
peu industrieux, si fort adonnés à toute sorte de
ces et à la mendicité, m'a dit un Américain res-
ctable de cette ville, qu'on peut en inférer sur
tat social des paysans catholiques en Irlande,
e infériorité en regard des noirs esclaves dans
sud des Etats-Unis. Cependant il vient du nord
l'Irlande quelques émigrants fort distingués, soit

protestants, soit catholiques; ces derniers élevés sous l'influence de la civilisation protestante.

La presse politique de Cincinnati et de la ville de Louisville en Kentucky, était largement représentée dans le *lecture room* de l'hôtel. En suivant à la file un grand nombre d'articles, les uns politiques, les autres religieux, anecdotiques et sociaux, on découvrait un esprit de violence et une trivialité de bas étage à peu près partout. Un malheur de Cincinnati, est d'être si près d'un pays à esclaves, le Kentucky, dont l'influence morale n'est pas arrêtée par la largeur de l'Ohio. La manière de traiter la question de l'esclavage dans les journaux du Kentucky, pays frontière et champ de contestation entre les deux systèmes, est une des plus tristes choses qu'il soit donné à l'homme de lire. Les journalistes dont j'ai lu les articles en faveur de l'*institution domestique* du Sud y atteignaient une violence satanique. Supposez que tout grand intérêt social, toute moralité, toute religion, toute vérité, tout avenir pour la patrie, pour les individus et les familles, dépendît d'une seule chose: le maintien de l'esclavage, tel quel, inviolable, sans qu'aucun esclave pût se libérer, et cela donnerait une idée de la véhémence avec laquelle cette *ancre de salut* était prônée par les aventuriers de plume du Kentucky. — On dit que, dans cet Etat et dans l'Ohio la presse politique est en de mauvaises mains, et qu'il y a trop de journaux pour qu'aucun puisse avoir une base large et rétribuer de bons écrivains. Cela ne me surprend pas; les gros *bénéfices* des autres professions font qu'une per-

sonne de mérite devient plus volontiers homme d'affaires que publiciste, et la plume du journaliste trempe dans le ruisseau. J'espère que le patriotisme et la religion d'hommes de talent, essayeront avant peu de réagir contre cette mauvaise presse terroriste ; il y a trop de bien dans ce pays pour que le mal continue ainsi son cours. Du moment où le cas est bien constaté, le remède doit se préparer.

Cincinnati a une Société de lecture avec des locaux superbes où se rendent plus de 1,200 membres pour parcourir les journaux. Les feuilles sont placées, dans une vaste salle, sur des pupitres, et se lisent debout; j'ai jugé qu'il devait y en avoir une centaine. C'est beaucoup, semble-t-il, et cependant rien que les feuilles de la ville comptent pour la moitié. La bibliothèque de la Société a douze mille volumes.

Pendant que j'étais encore à Cincinnati, on apprit un grand malheur : une émeute à Louisville, coïncidant avec les élections de l'Etat du Kentucky. C'était l'événement le plus grave de l'année, dans un pays assez heureux pour n'avoir jamais connu la guerre civile et rarement la guerre étrangère.

Les Know-nothings luttaient avec avantage contre le parti des étrangers. On avait échangé des menaces les jours précédents : mais les élections progressaient avec ordre quand l'irritation fit explosion. Des Allemands et des Irlandais, furieux de la couleur que prenaient les élections, tirèrent de leurs maisons des coups de fusil sur une voiture contenant un Américain et sa femme qui passaient

dans la rue; le feu continua sur d'autres passants, et il y eut des blessés et des tués. La nouvelle en vint au lieu de l'élection, où elle fut d'abord accueillie avec incrédulité; l'intérêt même des Know-nothings était que tout se passât avec le plus grand ordre. Mais quand le fait fut constaté, ils coururent aux armes, se rendirent dans les rues où ces mœurs de la barricade venaient d'être importées, et il y eut lutte. Les maisons d'où on avait tiré furent brûlées, et plusieurs personnes, tant coupables que gens inoffensifs, périrent par le feu et les balles. Le Kentuckien est habitué à manier pistolets et fusils dès l'âge où nos enfants d'Europe ne connaissent que les marbrons et le cerceau. Ce trait favorisé par le genre de vie dans un pays encore couvert de forêts, rend en partie compte de cette triste aventure. Le degré auquel le mal fut poussé paraît expliqué aussi par l'irritation que causa aux Américains l'importation, due aux réfugiés de 1848, de ces usages d'assassinat du haut des maisons. Il y eut des clameurs inouïes dans les journaux du parti étranger, parce que la classe de la population sur laquelle on avait tiré, en l'absence de toute force publique, s'était constituée représentant de cette force même et avait détruit les maisons des coupables. Cependant quel commandant de troupes en France, dans un cas si agaçant d'émeute, eût hésité à recourir à ce moyen avec toute la rigueur requise? La propriété est ce qui tient le plus à cœur à des colons, et ceux qui savent qu'une tentative d'émeute leur fera perdre *leur maison* ne s'y frotteront plus. Les mœurs de

'arricades furent donc refoulées dans cette occa-ion. Une ou deux brasseries brûlées portèrent u plus haut degré l'indignation des Allemands. 'n attentait par là un peu à leurs *temples,* car s y passent le Dimanche.

Mais si le tort principal est aux étrangers, les méricains sont coupables aussi. Le parti Know-othing dans cet Etat avait dépassé les bornes de tendance fort légitime qui réclame la principale fluence politique pour les Américains proprement ts ou de naissance. Si les exagérés de ce parti 'évalaient, les Etats-Unis reconstitueraient chez ix les maux de l'Europe. Jusqu'ici l'Amérique a une ule classe de citoyens; désormais elle en aurait :ux, ennemies : les natifs et les étrangers. Le mal : l'Europe est d'avoir des classes aristocratiques roturières antipathiques l'une à l'autre. Et l'A-érique se donnerait à plaisir un mal pareil sous autres noms! Ce serait bien fou. Le parti dé-ocratique, quoique ses tendances soient souvent ısardées et imprudentes, est un excellent antidote 'us ce rapport; il est essentiellement fusionniste, son programme est d'effacer les distinctions de ıtifs et d'étrangers, que les conservateurs Whigs Know-Nothings maintiennent. Ces distinctions ıns les mauvais jours ont pour conséquence l'é-eute, sans parler d'une malveillance déplorable ıi rend les temps les plus paisibles, très-amers en alité. Je reviens à Cincinnati.

Ce n'est guère dans une ville aussi nouvelle et ıssi mélangée, où l'on s'est jeté pour gagner et ire des fortunes en courant, qu'on peut trouver

une classe d'Américains aussi élevée dans l'échelle religieuse que les habitants des anciens Etats. Ce n'est pas qu'il n'y ait à Cincinnati, quelques congrégations de fidèles évangéliques; mais la tendance générale est la mondanité. Le but qui amène les colons, c'est « to make money, » et plusieurs continuent indéfiniment dans cette passion unique et cupide, négligent de se joindre à quelque congrégation et n'assistent à aucun culte. On dit que cette déchéance a tendu à augmenter parmi les Américains. — Les hommes visant à la politique craignent aussi de prendre une couleur religieuse décidée, et voient un avantage à ce que le public ne sache trop comment les classer sous ce rapport. L'impression fournie par la presse locale confirma un peu, je le dis à regret, ce jugement très en gros, sur une certaine infériorité morale de Cincinnati en comparaison d'autres villes que j'avais vues antérieurement. En Europe, Cincinnati serait une des villes les plus religieuses; ainsi le nombre total de ses églises et chapelles, est de 91; 13 sont catholiques et 6 d'entre elles sont pour des colons allemands; 78 sont protestantes, dont deux universalistes, plusieurs luthériennes rationalistes, et trois pour des nègres baptistes. Il y a en outre quatre synagogues de Juifs. Les catholiques forment le tiers de la population.

Les écoles du dimanche où on enseigne l'Evangile aux enfants sont au nombre de 80 environ et réunissent 12,356 enfants, c'est-à-dire à peu près le tiers de ceux qu'elles devraient attirer. Une association chrétienne d'une centaine de jeunes

gens, appartenant à douze églises et à huit dénominations protestantes, a pour œuvre principale de faire progresser l'instruction religieuse des enfants. Ces jeunes gens ont déjà fondé huit écoles dites de *missions* où ils réunissent huit cents enfants le dimanche, et ils ont publié une liste de l'œuvre complète faite pour les enfants de Cincinnati; j'y ai puisé les renseignements ci-dessus. J'ai eu bien de la jouissance à voir quelques-uns de ces jeunes gens dans leur modeste local, dont le loyer n'est que de 300 dollars, et qui ont fait passer les bonnes œuvres avant le luxe des meubles et des ornements, plus sages en cela que mainte autre société analogue.

Je me sentais pressé de quitter Cincinnati après y avoir été misérablement opprimé par la chaleur, les moustiques et la fatigue. Une des choses du monde les plus détestables, les plus trompeuses, illusoires, déceptives, et non avenues... c'est le moustiquaire d'un lit d'auberge (*mosquito bar*). Qu'on se figure une nasse en mousseline où ces insectes sanguinaires peuvent entrer, mais d'où ils semblent ne pouvoir ou ne vouloir plus sortir. Avant de dire adieu à Cincinnati, la fille la plus huppée de la belle dame Ohio, quelques mots sur deux des revenus de cette riche parvenue et sur un trait de ses mœurs municipales.

C'est un anachronisme de laisser les porcs circuler dans quelques-unes des belles rues et y passer la plus grande partie des vingt-quatre heures. Ils grognaient dès le grand matin sous les fenêtres de l'hôtel Spencer. En sortant j'en trouvais une

troupe, grands et petits, blancs et noirs, fouillant le ruisseau le long du trottoir, se jouant entre eux, et fournissant des traits de vivacité. Quand un chien fond sur quelque porc pour lui mordiller sa queue rondelette et entortillée, tentation irrésistible pour Médor, l'animal grognant perd la tête et fait des courses aussi inquiétantes pour les passants que celles d'un sanglier. Un gros porc, poursuivi par un chien, s'est sauvé sous les roues d'un cabriolet léger et l'a renversé. Une dame qui s'y trouvait a été légèrement contusionnée ; le monsieur qui conduisait n'a rien eu. Il est vrai que Cincinnati doit quelque reconnaissance à l'animal qui lui donne de 6 à 700,000 victimes par an, et par conséquent un nombre quadruple d'épaules et de jambons estimés, avec tous ceux qu'on apporte du dehors déjà préparés, à 40 ou 50 millions de francs. Ce mets a un goût particulier qui rappelle le jambon de Hongrie. Il faut l'attribuer au genre de nourriture de l'animal ; sa chair ébauchée avec du gland est rendue parfaite par du maïs. Les contrées de l'Ohio fournissent ces deux aliments en aussi grande abondance que celles du Danube. La moitié des porcs de l'Etat d'Ohio va aux abattoirs de Cincinnati, le reste est apporté tout préparé pour la vente et l'expédition. Presque tout se fait à la machine par des procédés expéditifs. L'animal est tué par troupes entières avec une mécanique ayant un long marteau pointu. On le vide de son sang par une autre machine ; on l'échaude dans d'immenses cuviers, on le dépouille de ses soies, de ses oreilles, et on le racle par des mains d'ouvriers. Des appareils

mécaniques ou des bras humains, fonctionnant avec une régularité d'horloge, et n'étant jamais dans le cas de répéter leurs coups, répartissent l'animal en diverses portions, disposent les jambons pour être fumés, et les empaquètent après. Les pièces que l'on veut conserver longtemps sont garnies de papier gris, d'un peu de chaux et d'une enveloppe de toile jaune vernissée, très-propre; ce manteau imperméable conserve la viande cinq ou six ans. L'industriel américain ne se perd jamais dans les détails; en voici bien un exemple. Un grand établissement achète les carcasses de porc, les soumet à l'action de la vapeur et à une pression énorme, pulvérise chair et os, et fait du tout une masse homogène dont la graisse, jusqu'au dernier atome, s'écoule par des robinets. La substance grise, qui est le résidu, est vendue pour engrais. Ainsi se termine à jamais le roman de l'animal grognant, pour ceux qui ne croient pas à la métempsycose.

L'huile de lard est un curieux produit, plus consommé par l'Europe que connu d'elle ; l'huile d'olive en est de plus en plus falsifiée. « L'habileté des « chimistes français est arrivée, dit un livre amé- « ricain, à incorporer de 60 à 70 pour 100 d'huile « de lard dans l'huile d'olive. On découvre parfois « cette falsification par un faible dépôt de stéarine « resté au fond de la bouteille. » Les fabricants de Cincinnati font bien ce qu'ils peuvent pour *oliver* leur huile de lard, et en extrayent toute la stéarine, possible, les deux septièmes du poids total environ, dont ils font de belles bougies. L'oléine la plus grossière fait du savon. L'huile pure va en Europe.

Le raisin est un autre produit des environs de Cincinnati. Le sol favorable à la vigne s'étend sur les rives de l'Ohio depuis Marietta jusqu'au Mississipi, sur un espace de plus de 1,000 kilomètres. Cette culture y pourra prendre un développement immense; elle a commencé à s'établir sur une chaîne de collines bordant la rive droite de la rivière pendant près de 200 milles, et peu aptes à être utilisées autrement. Le comté de « Switzerland, » — Suisse, — un peu au-dessous de Cincinnati et où se trouve Vevay, est un des centres de la culture du raisin. Après bien des tâtonnements on a décidé que les espèces Catawba et Isabella réussissaient le mieux. Les débuts de cette culture eurent lieu à Marietta en 1796. Un Français planta la vigne en 1799 dans une localité qui est aujourd'hui le quartier central de Cincinnati. Il y a aujourd'hui dans les environs de cette ville 1,200 acres de vignes dont 900 seulement sont en plein rapport; les meilleures vignes donnent de 1,000 à 1,200 gallons par acre. La récolte entière, estimée à plus de 400,000 gallons, représente une valeur de 2 millions et demi de francs. En cinq ans cette récolte a doublé. La plus grande partie du Catawba, 200,000 bouteilles, est transformé en vin de Champagne. Le fumet en est délicieux, mais le défaut contre lequel les producteurs ont à lutter, c'est une acidité qui fait mal au ventre. Dans les hôtels, il est impossible de se procurer une bouteille de vin indigène au-dessous de 2 dollars; sous le pressoir, il se vend de 1 dollar à 1 1/4 le gallon, *ce qui est* un très-beau prix. La récolte entière, ré-

partie entre toutes les têtes des habitants de l'Union, leur donnerait à peine un petit verre à pied de vin indigène par année; c'est pour le moment une production rare, curieuse et peu connue, et la majorité des Américains n'a jamais vu une bouteille de vin du pays.

De Cincinnati je retournai à New-York par la voie de Cleveland, des bords du lac Erié et du chemin de fer *New-York et Erié*. Ce dernier traverse un pays de montagnes dont plusieurs gorges et scènes alpestres me rappelèrent très-vivement les sites de la Styrie. Nous étions au point culminant du passage des Alleghany, quand un soleil radieux perça les vapeurs du matin et nous montra des plaines sous nos pieds. Il y a des hardiesses dans le tracé de cette voie, qui est admirablement menée.

# CHAPITRE X

**Climat. — La santé. — Le caractère américain. — État social.**

Les Américains ont pris une si grande impor-
ıce, et créent une civilisation si originale et si
férente de celle du continent européen, qu'il y
ınulation générale à émettre des théories sur
ır compte : les gens qui ne les ont jamais vus
sont pas les moins dogmatiques là-dessus. Je
herai de l'être aussi peu que possible et de
senter surtout des faits.

Une figure maigre, allongée, n'ayant de la
be qu'au-dessous du maxillaire inférieur et
nt de moustaches, portant l'empreinte du sérieux
é à l'activité la plus ardente, et à une intel-
ence sûre et ferme, c'est le type commun de
méricain du Nord. A New-York quelques per-
nes laissent déjà la barbe remonter jusque
s de la lèvre inférieure, de manière à prépa-
un nouvel envahissement qui fera des mousta-
s ; ce sera moins laid. Otez la barbe et affilez
s les traits, vous avez une Américaine de la
ıvelle-Angleterre. Les jolies figures rondes, non
euses et d'une grâce pleine de moelleux, dans
cas rares où on en rencontre, sont anglaises,

canadiennes, ou américaines du Sud. La santé paraît un côté faible ici; la vieillesse arrive vite: aussi la qualité d'être jeune est-elle plus indispensable que dans aucun pays de l'Europe tempérée. Les vieux doivent se sentir mal à l'aise, à moins qu'ils ne se retirent à la campagne; et on ne voit dans les villes, sur les trottoirs, presque jamais de ces vénérables squires, habit noir, cheveux blancs, à l'air paisible, noble, donnant le bras à quelque petite-fille, jeune et ravissante miss aux joues incarnat, comme toutes les villes anglaises en offrent le tableau. Le vieux squire est rare dans ces villes-ci. Le climat décide à moitié de l'extérieur et de la santé d'une population, les mœurs font le reste. Un ami écossais, observateur et censeur un peu sévère, donna une fois devant moi cette critique mordante de l'Amérique:

« Le climat est plus rude qu'en Ecosse : par exemple à Albany (New-York) il est très-ordinaire d'avoir en hiver 28° et 30° Fahrenheit au-dessous de 0, pendant quelque temps (c'est-à-dire 34° centigrades de froid), température de Sibérie. A cela succède un été chaud et énervant, auquel on a autant de peine à résister qu'à l'hiver lui-même. La bonne saison est courte et commence un mois plus tard qu'en Europe; la végétation ne se montre qu'à la mi-mai, soit à Albany, soit à Boston. Dans un climat pareil, il faudrait une vie calme, régulière, comme l'avaient, semble-t-il, les anciens colons; mais aujourd'hui l'ambition est venue, et on ne fait que s'agiter (*restlessness*). Regardez la plupart des femmes, comme elles sont

frêles ! leur éducation se fait ici avec une vitesse de tempête. Une jeune fille doit savoir vite, vite une foule de choses, pour briller, se marier. On la charge de leçons à un âge où il faudrait à tout prix donner plus de calme à son âme, et laisser à son corps le temps de se former par l'exercice et le bon air. La fureur de la toilette et des corsets est une autre cause de la mauvaise santé. Les femmes et les jeunes filles ne savent ce que c'est que se promener pour leur santé. La table est un autre mal. On mange trop, trop vite, et trop de viande et de beurre : viande à déjeuner, viande à dîner, et viande à souper ; et tout cela surchargé de beurre salé qu'on ajoute sans distinction à tous les aliments. Une quantité inouïe de plats gras, cela se digère mal. En Ecosse, où nos garçons de campagne vivent surtout de *scotch porridge*, on est autrement fort et robuste qu'aux Etats-Unis.

« Une autre chose réagit défavorablement sur les femmes : c'est que pour éviter les très-grands frais d'un ménage par suite du luxe croissant, dans une maison destinée toute, suivant l'usage, à une seule famille, et pour avoir moins de soucis avec les domestiques, ordinairement mauvais, elles ne font aucune difficulté de se loger avec les leurs, dans des pensions. Ce genre de vie à demi phalanstérien prend toujours plus de crédit. Là elles n'ont aucun souci, mais aussi aucune de ces occupations sédentaires qui sont le vrai domaine de la femme. Les repas sont toujours prêts à l'heure, et en général ils sont plus variés et plus succulents que ceux qu'elles pour-

raient se procurer au même prix en ayant un ménage à elles. Elles ont beaucoup d'oisiveté, ne pensent à rien de bon, passent l'hiver sans bouger dans des chambres surchauffées, et vivent avec des idées de toilette, de littérature, de vie purement intellectuelle et mondaine. Je leur reproche surtout d'obéir aux modistes de Paris avec une servilité extraordinaire, et d'avoir propagé dans leur sexe une opinion inexorable en faveur de tout le chapitre des vanités. »

Telles furent quelques-unes des remarques du censeur écossais, dont le climat et le beau sexe eurent le plus à se ressentir. Son opinion sur le climat me paraît juste ; il est certainement d'une rudesse extrême pour nous. Ainsi Albany, sous le 42° 1/2 de latitude, a trois mois de neige et de gelée presque continus ; et c'est pour cela que j'y ai vu d'immenses fabriques de poêles, grandes comme des filatures ; en été on y ressent jusqu'à 100° Fahrenheit, ou près de 37° centigrades de chaleur.

Un peu plus à l'ouest, du côté des lacs, la température s'adoucit ; néanmoins l'immense lac Érié dont la latitude moyenne est celle d'Albany, gèle tous les hivers à partir de janvier, et on le traverse à pied sur un espace de 40 milles ; à la mi-mai il a encore des glaces flottantes. Le lac Ontario est plus au nord-est, mais plus rapproché de l'Océan et ne gèle pas. Ainsi Rochester, placé sur ses bords par le 43° de latitude, accuse, d'après les observations de 1854, une moyenne de + 9° centigrades pour l'année, et pour maximum du froid res-

senti en hiver, — 17° seulement, au-dessous de 0. Les températures excessives et la brusquerie des changements de temps rendent raison de bien des maladies. Le professeur Crosby, de New-York, m'a cité un fait étonnant tombé sous son observation personnelle. Dans une matinée de janvier, il faisait à Poughkeepsie, à 75 milles au nord de New-York, 28° Fahrenheit au-dessous de 0 (— 33 $\frac{1}{3}$ centig.). Il était huit heures du matin ; M. Crosby sortit et eut instantanément sa barbe roidie par l'effet de la congélation de sa respiration ; il ne put parler que quand sa barbe fut dégelée. Le lendemain, à deux heures après midi, il faisait + 52° Fahrenheit (+ 11° $\frac{1}{9}$ centig.) ; on ouvrait les fenêtres, on prenait des éventails, et lui-même circulait en redingote légère dans la ville. C'était donc un saut de 44° 1/2 centigrades, dans l'espace de trente heures ! Le New-Hampshire, pays de hautes montagnes au nord de Boston, sous le 46° degré de latitude (comme Genève), a + 104° Fahrenheit tous les étés, et en hiver quelquefois — 41° Fahrenheit de froid ; c'est respectivement 40° centigrades de chaud et de froid (1).

L'été est si chaud, que les femmes ne quittent presque pas leurs éventails durant quatre mois. Dans les lieux publics on trouve des éventails formés d'une feuille de palmier et apportés de Chine

(1) Les journaux ont dit que dans la matinée du 10 janvier 1856, on a ressenti, à New-York, — 50° Fahrenheit, c'est-à-dire 45° 1/2 centigrades au-dessous de zéro.

par cargaisons entières ; hommes et femmes s'en servent également. Partout on boit à la glace, dans les maisons particulières, dans les hôtels, sur la côte comme à l'ouest ; les pourvoyeurs de glace en déposent des blocs chaque matin à la porte des maisons. Cela oblige dans les repas à se servir non de carafes, mais de larges pots de porcelaine contenant un mélange d'eau et de glace ; la carafe est une vieillerie qu'on nous laisse et je crois que nous ferons bien de la conserver. Tant d'eau glacée abîme les dents et l'estomac. Une extravagance très-commune ici, est de boire alternativement de l'eau à la glace, et du thé ou du café bouillant.

Il est difficile de croire que sans des précautions et un régime sain, le corps puisse arriver dans un pareil climat, à jouir d'une vigueur et d'une santé comparables à celles que lui donnent nos pays tempérés. Dans plusieurs parties de la Nouvelle-Angleterre, les paysans qui sont des propriétaires aisés, sobres, rangés, religieux, surtout tempérants au *nec plus ultra*, ne buvant que du lait, de l'eau, du café et du thé, vivant toujours en plein air, devraient être, semble-t-il, des hercules. Au lieu de cela, on voit de petits êtres à figure blême ou jaune, avec des bras et des jambes sans muscles ; ils digèrent mal leurs aliments, ne jouissent d'aucune santé, et souffrent de maux chroniques, de dérangements intérieurs. Le climat n'en est-il pas responsable dans un compte en participation avec le genre de vie ? J'ai été fort surpris de retrouver au Canada beaucoup de ces formes ro-

bustes et de ces belles carnations particulières à l'Angleterre et au nord de l'Europe ; et puisque le climat y est encore plus septentrional que celui dont je viens de parler, et que la race est la même, mais adonnée à une vie paisible et un peu encroûtée même, il faudrait en conclure que le manque d'hygiène, le genre de vie malsain et trop d'extrêmes dans l'existence, sont une autre cause de la mauvaise santé aux Etats-Unis. Quant au fait lui-même il est hors de doute ; soit mon expérience personnelle, soit la fréquence de petites indispositions chez les Américains du Nord avec lesquels j'ai eu des relations, m'a prouvé que la santé n'est pas ce qu'on peut appeler bonne, et je doute médiocre.

Une singularité due aux extrêmes du climat, c'est qu'il n'est pas bon de passer toute l'année au même endroit. La mobilité américaine, surtout la migration universelle durant la belle saison, semble fondée sur des indications de la nature.

Les émigrants européens voués aux travaux pénibles paraissent avoir une vie moyenne relativement courte. Indépendamment des mauvais tours que le climat leur joue, ils ont beaucoup de soucis, et les travaux auxquels ils se livrent sont de la pire espèce : défricher la prairie, construire les chemins de fer, travailler aux mines. J'avais entendu un économiste américain fixer la durée moyenne de la vie des émigrants à huit ans, et M. de Bow, qui est une autorité et à qui je citai ce chiffre, ne parut pas incrédule.

Un écrivain de beaucoup d'originalité, miss Catherine E. Beecher, sœur de l'auteur de l'*Oncle*

*Tom*, a traité de la santé des femmes américaines dans un livre très-nouveau qui a fait beaucoup de bruit. Elle y fournit des observations basées sur deux cent cinquante-huit dames de sa connaissance habitant vingt-six villes différentes; je me hâte d'ajouter que son originalité ne va qu'à livrer les initiales de ses amies. Sur ce nombre, elle n'en trouve que douze dont la santé soit parfaite; toutes les autres sont classées par elle en catégories de plus ou moins maladives. Sur les vingt-six villes, il y en a six où miss Beecher ne peut citer parmi les gens qu'elle connaît une seule personne qui se porte très-bien. Dans ce travail elle adresse donc en fait un sérieux avis et même des sons d'alarme à plus de deux cents familles; et quant au reste de ses concitoyens, elle leur communique en gros sa déplorable conclusion, que la santé a été bannie de la grande masse du beau sexe américain.—L'hygiène aux Etats-Unis est encore si neuve pour ses partisans mêmes, que miss Beecher, au nombre des réformes dont elle recommande le plus l'introduction, insiste pour qu'on tienne les fenêtres des chambres à coucher ouvertes ou entr'ouvertes pendant la nuit! Elle voudrait un simple appel d'oxygène; mais il pourra bien entrer de compagnie le rhumatisme, les pneumonies, etc. A peine cela est-il à conseiller dans les climats doux; mais aux Etats-Unis, où les changements de température sont si brusques, ce serait une sottise meurtrière. Une inadvertance de cette nature à la fin de septembre me laissa souffrant jusqu'à la fin de l'année.

Quoique les Américains disent que tous les membres de la célèbre famille Beecher poussent l'originalité loin, cependant le livre de miss Catherine Beecher fut reçu par eux comme une œuvre sérieuse dans les parties et dans les limites où il prouve. Il le mérite. Il n'a pas l'air de s'appliquer au Sud, ni même aux Etats de Pensylvanie et de Virginie, sauf les grandes villes. Les Virginiens sont une race plus forte et à plus gros os que les Yankee du Nord, et leur type est représenté par la forte carrure du général Washington. En partant de Boston, où tout le monde a l'air pâle et maladif, et allant au Sud, on voit la santé s'améliorer graduellement; New-York et Philadelphie sont des échelons pour arriver à Washington, où les figures sont tout autres et d'une belle complexion.

La race anglo-saxonne est du plus fort caractère. Je ne saurais dire si cette origine, qui domine chez les Américains, les rend plus judicieux que décidés, car ils sont les deux choses à un haut degré; les plus belles forces vives morales éclatent en eux. Ils semblent un peu plus passionnés que les Anglais, allant un peu plus loin en tout, sans perdre tout à fait cet équilibre de facultés par lequel certains visages britanniques arrivent à l'idéal de la figure humaine, en tant que calme et sereine possession de son âme. — Les Américains sont moins sociables que les Français; mais s'ils eussent perdu leur temps à converser au lieu de défricher et de bâtir, ils fussent restés un Bas-Canada en grand; au lieu de cela, ils ont exploité rapidement un continent et fondé un empire.

L'homme est imparfait, et son travail est fractionné; les Américains seront certainement plus sociables en général, dès que leur œuvre sera toute ébauchée.

Le caractère du véritable Américain le rend un des hommes les plus estimables de la terre: — peu de discours, — de la modestie, — une tenue simple, — de l'énergie, — une abondance d'actes, — une parole sûre, ferme, intelligente, — des procédés délicats, — et pour tout ce qui l'émeut, une serviabilité, une générosité aussi belle que chez homme qui soit au monde.

Un voile de retenue, de froideur, plus rarement de gêne, est jeté sur cette figure; tout caractère sensible, impressionnable, pour n'être pas trop en prise du côté des autres, doit ne se révéler qu'à demi. Il y a quelque chose de mâle dans ces richesses contenues et cachées; elles s'évaporent moins, se réservent pour les grandes occasions et conservent toujours leur parfum. La vie de tous les jours peut y perdre en charme, en animation, en attrait; l'étranger plus expansif s'en plaint et en souffre; cependant cette retenue est salutaire, si l'âme doit craindre de s'éparpiller en vaines démonstrations.

L'Anglais et l'Américain se font un point d'honneur de peu montrer leurs sentiments et de les contenir toujours. Quand cette disposition arrive à l'excès, alors il y a discordance entre les traits et le discours; le visage ne dit rien au moment où les lèvres disent beaucoup, et il semble un orchestre où certains instruments refuseraient d'appuyer

les autres Si on ne témoigne rien par l'expression ordinaire des traits, on a d'autant plus d'habitude acquise pour cacher son émotion dans les occasions importantes; mais c'est chèrement acheté. L'impassibilité n'est-elle pas un défaut? La supériorité de l'homme sur le règne animal éclate aussi en cela que son visage est expressif. L'homme civilisé exprime ses émotions sur ses traits et les nuance, tandis que la caractéristique universelle de l'homme sauvage, c'est une mine dure et impassible; les hommes que les Grecs appelaient les *Barbares* devaient être tels. Il n'est pas dans l'analogie qu'une figure morte soit un caractère de supériorité, mais plutôt l'inverse. Cependant tel est l'état dévoyé de la race humaine, qu'une disposition dans laquelle se reconnaîtrait une imperfection si tout était dans l'ordre, peut offrir des avantages relatifs. La possession de soi-même est ce qui manque le plus aux êtres déchus et immoraux ; et tout progrès dans le christianisme en fait naître un dans ce sens. Le *self command* des Anglo-Saxons, poussé quelquefois malheureusement jusqu'à la dure insensibilité, peut devenir une qualité relative éminente, et les cmpêcher de commettre une foule de fautes où l'homme livré à ses impressions se précipite. Qui sait allier une pleine et continuelle possession de soi-même avec une facilité pleine de grâce pour les choses ordinaires de la vie? Chez quelle nation se réalise cette perfection? Quelques individus exceptionnels en approchent; mais le type, l'idéal n'a fait que passer sur la terre.

Se posséder soi-même, être un homme, voilà ce

que les Américains se demandent mutuellement. Ils redoutent à l'extrême tout ce qui peut les sortir de cet état, parce que si l'équilibre se rompt, leur naturel vif et la liberté complète à laquelle ils sont habitués, n'opposent aucune digue à leur excitabilité. Ce sont des machines à haute pression ayant besoin d'un fort contrôle. Toute théorie religieuse ou sociale, toute tendance ou habitude qui détruit cette garantie de l'homme sur lui-même, est un crime énorme dans ce pays surtout, un attentat au bonheur privé et public. L'ivrognerie qui est de tous les vices le plus susceptible de troubler fortement l'équilibre moral, doit être plus dangereuse aux Etats-Unis qu'ailleurs. Le climat lui-même semble y ajouter une malignité particulière.

Dans les pays humides comme l'Angleterre, le corps supporte une certaine dose de boissons alcooliques. Plus au sud de l'Europe, là où les vins ne sont pas forts, il est fréquent de voir l'ivrogne arriver tout doucement à soixante ans et au delà. En vieillissant il se matérialise toujours plus, s'appauvrit, prend un nez bourgeonné, et a le temps d'enterrer sa femme et quelquefois ses enfants, parce que la misère tue plus vite que le vin. Aux Etats-Unis on ne voit point de nez bourgeonnés, et l'ivrogne ne fournit pas une carrière assez longue pour arriver à la couleur rubiconde. Le climat est sec et rongeant; il veut une diète substantielle mais douce ; les tempéraments sont énergiques, exaltés; boire des liqueurs c'est se tuer. Le vin est communément falsifié, et coûte un *dollar* la bouteille ; il n'y a presque pas de vin na-

urel, et l'abominable eau-de-vie a tous les hommages. Je ne connais aucun pays où la boisson surexcite, échauffe, énerve, consume comme aux États-Unis, et nulle part elle n'y produit autant le crimes. Les Russes, qui ont pour défaut national de s'abrutir avec de l'eau-de-vie, ont une vresse douce, pleine de sensibilité ; ils versent des armes, ils se fondent de tendresse, demandent excuse à des gens qu'ils n'ont jamais offensés, et supplient qu'on leur accorde des réconciliations chimériques. Aux Etats-Unis la boisson touche une corde différente, celle de la violence. Une enquête très-étendue faite dans 29 prisons de l'Etat le New-York, a montré que 87 crimes sur 100 avaient été dus à la boisson. De tout temps on l'a excessivement redoutée. Dès qu'un homme se met à boire des spiritueux, la terreur s'empare de tous es membres de sa famille dont la ruine paraît assurée. L'ivrogne tue quelquefois sa femme, ou quelqu'un d'autre, ou lui-même. Si aucun de ces cas ne se présente, sa famille l'enterre au bout de six mois, un an ou deux ans au plus. Un grand nombre de familles aux Etats-Unis, la majorité peut-être, ont perdu quelqu'un de leurs membres par la boisson ; et un mal si grand demande des mesures énergiques pour l'arrêter. Aux Etats-Unis j'ai retrouvé ce qui m'avait déjà frappé chez les Turcs : c'est que l'on consomme surtout des eaux-de-vie et du rhum, et que peu d'indigènes savent en user sans pousser jusqu'à l'ivresse. On cite là-dessus des faits curieux, prouvant que ce mal est dans le tempérament du peuple, et n'a d'autre remède

que l'abstinence totale. En 1752, une petite ville de la Nouvelle-Angleterre avait 1 ivrogne sur 14 habitants ; cent ans après, la proportion s'est retrouvée exactement la même : la population en 1852, était de 1,656 habitants, dont 393 étaient des électeurs ; 193 d'entre eux boivent des liqueurs et il n'y en a que 77 sur ce nombre qui ne soient pas réputés ivrognes ! — c'est-à-dire que les trois cinquièmes de ceux qui boivent tombent dans le vice déclaré.

Les contrées à vignobles en Europe, la France et le Sud, offriraient un résultat différent ; la presque totalité de la population y boit du vin, et ce n'est que quelques pour cent qu'on pourrait classer parmi les ivrognes ; ces cas sont même excessivement rares en Italie et dans le sud de la France.

La mortalité causée par la boisson a eu des résultats historiques encore imparfaitement compris. Si les Peaux-Rouges ont tellement diminué, ce n'est pas que les Anglo-Saxons les aient exterminés, ni qu'ils aient imité les massacres faits par les Espagnols dans le Mexique et le Pérou ; ce résultat est dû à l'eau de feu. Les Indiens sont morts de ces excès, ni plus ni moins vite que s'ils eussent été des blancs désordonnés à un degré pareil. Leur sort est celui de beaucoup d'Irlandais que l'ivrognerie détruit journellement ; les colons allemands perdent aussi du monde par la boisson, quoique leur bière, sans être un préservatif, ait cependant des effets moins pernicieux. C'est à l'in*térêt* suprême de la conservation de la race, qu'est

dû le mouvement de la tempérance inauguré en 1826, et une législation inconnue à l'Ancien-Monde ; ce mouvement est dans les entrailles de la race blanche, pour parler à la mode du jour.

Il n'y a de salut pour l'ivrogne que dans l'abstinence totale. Ce principe, adopté par les sociétés de tempérance, est inscrit sur les engagements qu'elles font signer à tous leurs membres. Le gouvernement n'atteint pas les consciences, mais il peut éloigner la tentation par des mesures législatives. Douze Etats du Nord, les plus intelligents et les plus riches, ont successivement depuis cinq ans voté et plus ou moins complétement mis à exécution la suppression des pintes et cabarets ; c'est le Maine, Massachusetts, Rhode-Island, Vermont, Connecticut, Ohio, Indiana, Michigan, Iowa, Delaware, Pensylvanie et New-York. Les législatures du Wisconsin et de l'Illinois ont voté la loi ; mais le gouverneur dans le premier de ces Etats, et le corps électoral dans l'autre, l'ont repoussée. C'est un effort magnifique pour écraser un vice affreux, et il jette une gloire de bon aloi sur la haute moralité dont douze millions d'Américains sont capables ; les rois et les peuples d'Europe sont encore très-éloignés de songer à des réformes sociales aussi profondes. Il est remarquable que, dans plusieurs Etats, c'est le peuple entier que la constitution a appelé à voter la suppression des cabarets. L'émigrant européen étonné par la puissance de l'opinion américaine, et peu à peu pénétré de l'excellence du but auquel elle tend, doit se sentir tenu de ne point braver les idées de sa

nouvelle patrie. Tout étrange, inouïe même, que la loi de tempérance soit pour bien des hommes de l'Ancien-Monde, elle est le produit de circonstances spéciales et d'une longue histoire passée, qu'aucun raisonnement superficiel ne peut éliminer; le plus sage pour le colon, c'est de souhaiter la bienvenue à sa nouvelle patrie, au prix d'un petit sacrifice personnel, et de favoriser le mouvement de la tempérance; son bonheur et celui de ses enfants en dépendent.

La cause de la tempérance, comme toutes les grandes réformes, a eu ses jours de tâtonnements; elle n'a jamais pu se passer de l'absolu en pratique, et le célèbre Justin Edwards vit juste quand il fonda en 1826 la Société américaine de tempérance sur l'abstinence totale; mais elle a aussi prétendu à l'absolu en théorie. Le mot de *poison* a été prodigué à tout ce qui contenait un atome d'alcool, et le buveur modéré a été dès l'origine déclaré l'ennemi invétéré, irréconciliable des principes de la tempérance. Un buveur modéré déroute en effet tous les raisonnements absolus, et sans autre rhétorique que celle du simple fait, il prouve que l'on peut boire sans inconvénient et modérément du vin ou de la bière. Ces buveurs modérés, nombreux en Europe, sont rares aux Etats-Unis où le climat, le tempérament et la puissance délétère des eaux-de-vie généralement employées comme boisson, semblent d'accord pour troubler cet équilibre. La majorité de ceux qui portent des liqueurs spiritueuses à leurs lèvres, deviennent vicieux et se perdent; aussi les hommes de la tem-

pérance peuvent-ils sans mauvaise conscience diriger les plus dramatiques engins de leur littérature contre ces buveurs modérés, pour les étourdir, les épouvanter, les jeter hors de leur ligne et leur dire avec quelque autorité : un buveur modéré est l'avant-garde de dix ivrognes ; il a la responsabilité de tous les cas où on l'a d'abord imité et ensuite dépassé. Les Européens sont très-étonnés et mal à l'aise de ces opinions quand leurs relations à l'arrivée s'établissent avec des hommes de la tempérance. Combien c'est différent du vieux monde, où on leur a dit dès l'enfance qu'on gâte le bon vin en y mettant de l'eau ! L'ivrogne déclaré, éhonté, est au contraire le bienvenu des sociétés de tempérance ; elles sentent que cet homme ressort plus clairement de leur juridiction, et elles lui parlent avec une sympathie vraie. Soit que ces sociétés gagnent ce malheureux à leur cause, soit qu'elles le trouvent obstiné dans le mal, il fait dans les deux cas la force et le ciment de leur organisation ; quelquefois il paraît comme une victime de bonne odeur et ornée pour le sacrifice à leurs meetings, où il immole sa vie passée dans des récits effrayants.

Il y a des pays de l'Europe où le vin est un facteur important et régulier de l'alimentation, et c'est là ce qui étonne tout à fait les Américains. La chimie prouve que l'alcool ne peut à lui seul faire de la chair et du sang. Liebig dit que la quantité de farine qui tient sur une pointe de canif contient plus de substance nutritive qu'un tonneau d'esprit. Mais le vin ne contient pas seulement de

l'alcool; et quoi qu'il en soit, telle dose de mauvais aliments, insuffisante à entretenir les forces d'un paysan si elle est seule, y réussit par son alliance avec le vin. A quel titre cette boisson agit-elle? est-ce comme assimilant, ou en cédant directement des principes, qui alliés à d'autres deviennent nutritifs? Je l'ignore; mais cette expérience est connue dans les pays à vignobles. Je crains de contrister les hommes de la tempérance absolue, et tel n'est point mon but : leurs services sont immenses déjà; mais la vérité complète, absolue, ne paraît pas être que le vin est un poison comme l'alcool. Cette assertion rencontrerait dans la religion chrétienne, où le vin de la Cène sert d'emblème auguste au sang spirituellement vivifiant de Notre-Seigneur, un obstacle insurmontable. En revanche, Bacchus, il faut en convenir, est un assaillant fort à craindre; on sait qu'il fut conquérant dès sa jeunesse.

L'anecdote suivante, qui est si vivement frappée au coin de l'Amérique, est citée avec satisfaction par les hommes de la tempérance. — Un juge de beaucoup de mérite s'était mis à boire et allait à sa perte. Il ne fut pas difficile à ses amis de le surprendre en état d'ivresse pour le lier à son insu dans une camisole de force et le placer sur un fauteuil; ils le tinrent trois semaines dans cette captivité, où on lui fournissait des aliments et de l'eau à discrétion, jusqu'à ce qu'il consentît solennellement à abandonner un vice qui le ruinait corps et âme. Il tint parole. Dix ans après il se trouvait dans le Canada et y fut atteint du choléra;

médecins voulurent le traiter par le remède en ue alors, de fortes doses d'eau-de-vie. Le pat fut inébranlable dans ses refus : « Plutôt ourir du choléra, dit-il ; si je touche une seule utte d'eau-de-vie, je suis perdu ! Je me conais, — je ne pourrai plus résister à la tentaon de continuer ; une mort prompte et honuse d'ivrogne sera mon lot. » Il tint bon, fut ri sans boire d'eau-de-vie, et est encore vi: et considéré.

es lois de tempérance semblent en contradic- avec le principe fondamental des Américains, connaissance plénière des droits de l'individu ; s si l'on y réfléchit de plus près, on verra que nême principe de l'indépendance vraie est le final de la loi. Les vices de l'homme ne ren; pas possible le droit de tout faire, et pour ner plus de liberté au laisser-faire, il faudrait rimer certains désordres. Enchaînez l'ivrogne- et la liberté dans toutes les autres directions ra être plus grande ; on cédera quelque chose r recevoir davantage. Un peuple ne peut être e et ivrogne à la fois. Mais si vous lui ôtez les tés poliques, le droit de réunion, d'association lui de manifestation des opinions, vous pouui laisser l'ivrognerie ; elle ruinera encore les vidus, les familles, appauvrira la nation, mais ouvernement pourra marcher.

'Amérique est un pays où quelques grands cipes sont reconnus, et donnent à l'ensemble a force, de l'unité, mais aussi un peu de monie. Les Puritains ont posé comme base de

tout l'édifice social, la valeur et le respect de la conscience individuelle; de là est découlée la liberté religieuse, la dignité de l'homme, de la femme, de l'enfant, de la famille et toute une civilisation protestante dégagée des servitudes encore si répandues ailleurs.

La plénitude des droits de la conscience a remporté ici une victoire qu'on peut croire définitive. L'Etat a dit à l'individu : mon essence, ma destination est de contraindre, de commander, de peser, et comme l'essence de la conscience est de ne se soumettre à rien de semblable en religion, je ne me mêlerai plus de ce domaine. — De là est découlé le système actuel des Eglises indépendantes de l'Etat, toutes, sans en excepter une seule. Grâce à cet admirable système, qui a moralisé toute la nation là où il a pu agir longtemps, on voit régner chez les moindres paysans de la Nouvelle-Angleterre sur un sol stérile, une aisance, un ordre, une propreté, une moralité inconnue des classes analogues en Europe. C'est par les campagnes qu'il faut juger les Etats-Unis, bien plus que par les villes. Le paysan, appelé ici *fermier*, a une bonne maison, un salon plus propre et plus orné que celui des classes bourgeoises en Europe. Il fait de bonnes lectures; il entend ou il lit avec intérêt de forts sermons remplis d'analyse morale et de métaphysique chrétienne de la plus solide sorte, et dont les classes savantes en d'autres pays soutiendraient seules la difficulté. Sa femme et ses filles sont des dames et des demoiselles, tenant le ménage dans l'ordre le plus par-

mais ne vaquant à aucun travail des champs, faisant rien de plus rude que l'œuvre du blanage. Elles ont des livres dans le salon ou *ing room,* et connaissent Shakspeare, Addi- Milton, Baxter, Bunyan, les classiques de la lit.ure anglaise profane et sacrée, et les meil- écrivains de leur propre pays. L'air gauche, eux et humilié de nos paysannes, leur est inu ; une aisance modeste, particulière aux seuasses bien élevées de la Grande-Bretagne, et inée avec beaucoup de finesse et d'attrait, est que universelle chez les femmes américaines. Jeanneton, les Margoton et toutes les Maris sont reléguées bien loin, dans ces pays où d'obstacles enrayent le christianisme ainsi la dignité individuelle et la civilisation qui en uleraient.

respect pour la dignité, j'allais dire la souneté de l'individu, de la créature de Dieu, a é une application généralement admirée la position et les droits des femmes aux Etats- . D'une part les lois et les usages n'ont affain rien les droits du mari, le ciment légal famille tel qu'il existe en Angleterre, c'est-à- là où ces droits sont à leur apogée ; mais re part, comme les femmes sont des êtres fai- ayant besoin de plus d'égards et d'autant de ité que l'homme, on a vu les mœurs et l'opi- leur payer un tribut de respect et de défé- qui les met socialement sur le même pied ance et de noble confiance que leurs protec-. Aux Etats-Unis la femme est partout hono-

rée : on se lève pour elle, on soigne son confort, on lui facilite toutes choses, on l'entoure d'attentions délicates, mais *contenues*. C'est envers la femme une manière d'être qui la met à l'abri de cet empressement à la française, où l'on distingue une saveur d'intrusion et de familiarité par lesquelles, sous prétexte d'attentions, d'égards, il y a pression réelle exercée sur la liberté de ses mouvements et de ses sentiments ; c'est encore plus l'opposé de la bonhomie allemande qui tend à traiter la femme dans la vie de tous les jours comme un être de peu de conséquence et satisfait par avance d'un minimum d'égards. Des compensations imaginaires lui sont, il est vrai, réservées dans les livres, par la manière dont les poëtes allemands y parlent de son sexe. Ce respect universel pour les femmes américaines leur facilite la liberté de circuler, de voyager même seules, de jour et de nuit, dès leur jeunesse, et leur donne une aisance, un naturel de bon aloi qui en fait des êtres presque à part et sans analogues en d'autres pays. Non-seulement elles ont des facilités partout où elles se présentent, mais aussi des salles réservées pour elles seules, et au plus pour les messieurs qui les accompagnent. J'ai même vu dans les grands bureaux de poste, une salle d'attente spéciale où on leur délivre leurs lettres, à Cincinnati par exemple. Les hommes ayant fait plus de sacrifices pour mettre en saillie et amener à se réaliser l'individualité et la dignité des femmes, en sont largement indemnisés par l'aisance, la noble et honorable liberté que *cela* introduit dans tous leurs rapports avec elles.

Nulle simagrée, nulle contorsion de figure ou de parole ne prélude aux conversations, aux rapports entre hommes et femmes, et le gracieux se trouve plus dans ces dehors simples et vrais que dans le faux conventionnel. Je crois qu'à juger en général, on doit reconnaître aux femmes américaines une supériorité en dignité, en force de caractère et en développement intellectuel et moral, sur les femmes de l'Europe, à la seule exception de celles des parties protestantes les plus avancées, comme l'Ecosse. — Si les femmes américaines avaient à se plaindre, cela viendrait de l'excessive tension des hommes aux affaires. Quelques-unes pourraient dire à leurs époux : « Vous nous consacrez plus d'égards, plus de respects, plus de dollars, qu'on ne le fait en Europe ; vous nous brûlez plus de cet encens coûteux appelé confort domestique ; — mais nous nous ennuyons quelquefois, seules dans nos *homes;* il nous semble être comme des idoles dans leurs temples, exposées à voir leurs adorateurs en fermer les portes et se tenir longtemps dehors. »

L'individualité des enfants est beaucoup plus formée, favorisée et respectée aux Etats-Unis qu'en Europe. Les philosophes du dix-huitième siècle croyaient que l'homme est né libre, et le laissaient vivre esclave, tandis qu'ici on l'élève pour l'amener à être libre. L'Etat a établi partout d'excellentes écoles non obligatoires, pour donner une instruction intellectuelle et morale aux enfants jusqu'à quinze ou seize ans, et aux jeunes filles jusqu'à dix-sept et même dix-huit ; passé cet âge, on laisse chacun à ses parents et à lui-même. Dès que

l'enfant peut lire, écrire, compter, dessiner, qu'il sait dans quel monde il vit, grâce à la géographie, à l'histoire et à quelques éléments des sciences, et qu'on l'a familiarisé avec les annales de la religion révélée, la Bible, l'Etat a rempli sa tâche. Le jeune homme peut se vouer de suite à une profession lucrative, industrielle ou agricole. S'il préfère une de ces professions libérales qui privilégient un homme au milieu de ses concitoyens en qualité de médecin, de légiste, de savant, c'est l'affaire de ses parents, de ses amis, des sociétés et corporations privées; l'Etat ne fournit à personne les moyens d'arriver à ces professions, parce qu'il répudie le privilége.

L'éducation vise surtout à fournir à l'enfant des principes par lesquels il puisse se gouverner, sans s'appuyer sur les autres. Si on use d'autorité sur lui, c'est pour lui apprendre à avoir de l'empire sur lui-même. Il résulte de ces méthodes vraiment chrétiennes, que dans les domaines les plus importants, on voit les jeunes gens des deux sexes user de droits qui épouvanteraient le système paternel et souvent éteignoir des vieux pays. — Il y a des pays où les parents croient être dans le vrai en employant la pression, et dans de certains cas, la contrainte pour soumettre la conscience religieuse de leurs enfants à la leur, dont Dieu seul peut juger, si elle n'est pas plus souvent une habitude, un usage pétrifié, qu'une conviction méditée, revue et progressant de jour en jour, comme elle devrait être. La religion n'est pas *une* pierre, un cristal, quelque chose une fois ac-

uis, et *pesant tant ;* c'est une croissance de l'âme ui doit durer autant que la vie.

Aux Etats-Unis il est fréquent de voir les jeunes ens dès l'âge de seize ans aller à d'autres églises ue celles de leurs parents, si telle est leur ten- ance ; les parents ne s'y opposent guère, si cela este dans le cercle des dénominations évangéli- ues. Méthodistes, Episcopaux, Presbytériens, vi- ent sans luttes dans la même famille ; le silence de a contrainte ne recouvre point les dissidences ; on en arle en gens réfléchis, convaincus, tolérants, ins- ruits de la portée réelle et secondaire de ces dif- érences. — En politique c'est bien davantage le as. Un père voit sans opposition son fils dévelop- er une tendance différente de la sienne ; il se plaît à trouver dans ses enfants un exercice de ju- gement et de liberté d'opinion, qui semblerait à tel père européen le plus grand des malheurs et des scandales, et qui amènerait de tyranniques éclats d'une part, et une réaction rebelle de l'autre.

L'indépendance de position est la meilleure ga- rantie de la liberté des opinions ; les jeunes gens cherchent des occupations qu'ils puissent exercer par eux-mêmes. Un Américain me disait : « Nos « enfants sont tout à fait l'opposé de vos jeunes « Européens. Dès que ceux-ci nous arrivent, ils « commencent par chercher un patron, et ne pen- « sent pas pouvoir rien faire par eux-mêmes. Les « nôtres veulent faire leurs propres affaires de suite « s'ils peuvent. » Comme les jeunes gens américains apprennent trois ou quatre ans plus tôt que les jeunes Européens à gagner leur vie, et surtout de-

viennent indépendants beaucoup plus vite, c'est là un des grands appuis de l'intégrité du libre jugement. On peut dire que chaque génération aux Etats-Unis fait passer à son crible toutes les opinions de la génération précédente, et grâce à la liberté des institutions, n'en retient que ce qui est bon ou qui lui est adapté, et remplace par du progrès ce qu'elle a élagué. C'est un merveilleux travail de vie et une porte de succès pour cette nation.

Un autre trait que le beau développement du contrôle des individus sur eux-mêmes a seul rendu possible et général, c'est la liberté qu'on laisse aux jeunes gens de sexe différent; ils se font des visites, sortent ensemble, arrangent des mariages, et il n'en résulte aucun mal; l'honnêteté de cœurs qui savent se diriger garantit l'aisance, le naturel et la dignité dans leurs relations. L'Américain trouve ridicules les efforts inouïs dont un homme a besoin en Italie, en Espagne et en France, pour s'attirer un mot, un regard d'une belle. Quand une jeune fille parle à un jeune Américain qui en est amoureux, celui-ci ne sent point ces picotements dans les yeux, cette confusion d'esprit et cet hébêtement de facultés sur lesquels les romanciers et feuilletonistes français basent les grands effets du style sentimental; la civilisation protestante ne connaît pas la contorsion, fille de la contrainte et du soupçon, mais elle vit de simplicité. Le mariage a été favorisé de toute manière, par la législation, soit en multipliant le nombre des officiers *publics* ayant qualité légale pour rendre un ma-

riage valide, soit en réduisant les formalités à un minimum, et déniant aux familles tout droit d'opposition lorsque les époux sont majeurs.

La liberté et la dignité morale, ces bases du bonheur des individus, sont sauvegardées aux Etats-Unis. On y connaît très-peu les usages et préjugés nationaux, c'est-à-dire les influences transmises comme un joug par les ancêtres, et perpétuées sans réflexion ; il y a peu de pays où il y ait si peu de préjugés, où chaque chose soit mieux analysée et pratiquée judicieusement, de sorte que chacun peut en donner le motif raisonné. Cependant à peu près tous les Américains pratiquent certaines choses convenues et les mieux adaptées au climat, à leurs mœurs libérales, et au bon emploi du temps et des forces. Ils ont donc un caractère national, et comme ils occupent un vaste continent, on a en le parcourant un sentiment de monotonie bien différent de l'effet produit par un voyage en Europe. Notre continent est la plus complète et prestigieuse richesse de variétés nationales et de conflits de toute sorte que le monde ait encore offerte; l'ancienne Grèce n'était qu'un faible essai en comparaison. L'Europe est un pays tout coupé, tout décentralisé, où la race humaine est condensée par le Créateur dans des théâtres très-divers et ne communiquant en quelque sorte entre eux que par d'étroites coulisses. Ces nations groupées à part, jouant leurs pièces sérieuses, lamentables ou comiques, à part, et se mêlant encore très-peu entre elles, étaient destinées à développer chacune une faculté spéciale, un côté particulier

de l'être humain. Quelle distance immense de facultés, de figures, de goûts entre de proches voisins comme l'Italien et l'Allemand, l'Allemand et le Hongrois, le Slave et le Scandinave, le Français et l'Anglais ! Dans une même nation les individus diffèrent peu, mais de nation à nation la distance est incroyable.

Le *Français* représente la raison humaine, la justesse, la clarté, la perfection de la forme finie, surtout dans les œuvres de l'esprit ; la sociabilité charmante et homicide de toute indépendance morale. —L'*Italien* cultive le beau humain, plastique, esthétique, la forme païenne brillante et superficielle, la domination du monde par ses côtés faibles ou honteux et grâce à une astuce consommée, qui a son siége central dans cette péninsule ; c'est là le seul genre de conquête qu'ait conservé l'Italien.—L'*Allemand* a la haute raison, l'intuition des profondeurs de l'âme ; il a pour tendance extrême l'extase dans les choses spirituelles, la gaucherie dans le monde matériel. Il conquiert pour tous les hommes, l'âme qui est dans l'homme; il la saisit et la révèle avec puissance; mais son corps il le livre à qui veut le prendre, et son bras il n'a su le tendre pour saisir un pouce d'héritage dans le Nouveau-Monde, — aussi déshérité en cela que l'Italien. L'Anglais y a heureusement suppléé. —L'*Anglais* est un composé du Français et de l'Allemand, doublé d'une énergie raisonnée, persévérante, sachant s'inspirer tour à tour de la prudence et de l'audace, et maître du monde avec la certitude de n'avoir d'héritiers qu'en ligne di-

ecte. — L'*Américain* n'est encore en bien des
s qu'un Anglais exagéré comme puissance de
olonté, formé à une plus rude école et plus angu-
eux de formes. Toutes les races européennes con-
nuent à affluer aux Etats-Unis, et à mêler leur
ang à celui des Anglo-Saxons auxquels ils appor-
ent en sous-ordre d'autres éléments qui en feront
peuple du globe le mieux doué. Soit par le
ombre, soit par la supériorité de leur culture sur
s colons de classes inférieures dont se compose
gros de l'émigration, les Américains conservent
ne prépondérance considérable sur les nouveaux
enus et se les assimilent.

Le principe américain est d'admettre à l'hospi-
alité toutes les nations d'Europe, à condition
u'elles se fusionnent sous les institutions unifor-
nes des Etats-Unis. Je trouve cette concession ma-
nifique et sans exemple de nos jours; pas un Etat
'Europe ne se prête à fusionner des étrangers
ombreux. Une illusion, destinée à se dissiper tôt
u tard, a fait croire aux Kossuth, aux Mazzini, aux
llemands de 1848, que la sympathie devait être
ntense aux Etats-Unis pour leurs idées passion-
ées de nationalisme hongrois, italien, germain;
s Américains eux-mêmes l'ont cru un moment. —
'ous paraissent s'être mépris et le reconnaissent.
e principe américain n'est pas d'accord avec ce-
ui des révolutionnaires de 1848; il est plus hostile
ue favorable aux nationalités intolérantes de l'Eu-
ope. L'Américain les trouve déjà trop tranchées
our son goût, et les écrase dès qu'elles veulent pren-
re racine sur son sol. L'Amérique va dans un sens

exactement opposé à celui des agitateurs nationaux de l'Europe : eux veulent prononcer de plus en plus l'individualité des nations ils font *diverger* les races, — tandis que les Américains les *fusionnent*, les dénationalisent sous leur synthèse puissante, qui est un vrai pilon. Le fougueux Magyar, l'Italianissime et l'Allemand tricolore sont donc aux antipodes du Yankee par leurs prétentions nationales et même par leurs théories politiques. Le Yankee appellerait justement tyrannie les formes gouvernementales où ces hommes proclament la liberté. La dictature d'un tribun n'est-elle pas en effet la pire des tyrannies, puisqu'elle combine les deux choses les plus détestables : l'omnipotence et les caprices de tous et d'un seul ?

L'Europe avait trop de misères, de vieilles institutions, de liens historiques, d'encombrements du passé pour que les germes de la réforme du seizième siècle pussent y produire tous leurs fruits; les nouveaux besoins d'une civilisation plus décidément chrétienne, devaient recevoir pour leur satisfaction un Nouveau-Monde que la Sagesse infinie avait réservé dans le mystère, afin de l'ouvrir soudainement à des hommes fuyant la tyrannie et les ténèbres spirituelles. Ce continent du refuge, resté inconnu au monde romain et à celui des papes, a été octroyé à l'ère moderne. Liberté religieuse, civile et politique, dignité individuelle, progrès sociaux, y ont harmonieusement fleuri; lorsque les rudesses de l'égoïsme auront fait place à plus de liant, de charité, de douceur universelle, *aucun* pays ne pourra offrir un spectacle social et

religieux plus majestueux que les Etats-Unis. Ils primeraient sur le globe si l'esclavage, cette méchante dénégation des principes fondamentaux de leur indépendance et des tendances chrétiennes, n'avait été accepté avec le reste de leur héritage anglais et revêtu par eux du sceau de l'Union, de la garantie de la nation indépendante. La nation élue des Hébreux dut sa longue suite de chutes et de malheurs aux Cananéens corrompus qu'elle avait gardés sur son sol, contrairement aux prescriptions divines. Sous une autre forme, un vice originel entache la nation américaine; elle a ses Cananéens au milieu d'elle, tous ces vicieux blancs, noirs et mulâtres, dont les mauvaises tendances sont dues à l'esclavage, — qui, si on ne le supprime, lui prépare un avenir de trouble et de souffrance, et tôt ou tard une scission politique. Quoique retardée, cette scission n'en paraît pas moins de plus en plus probable, et la ressemblance des Américains avec le peuple élu auquel ils aiment à se comparer sera, je regrette de le dire, complète. L'affaiblissement que les divisions intestines nées de l'esclavage causent depuis longtemps, empêche les Américains de peser dans les questions de politique générale avec une force proportionnée à leur valeur; ils sont une Angleterre en grand, bien plus inattaquable au sein des mers, et cependant on ne les voit apparaître que par boutades sur la scène politique. La stabilité de leurs institutions républicaines ne ferait que perdre à toute guerre nouvelle. Quant aux goûts boucaniers du Sud, ils ne valent pas la peine qu'on

en parle ; les nommer c'est les juger; il y a là trop à gémir. L'esclavage, plus que tout autre principe social, veut s'étendre, parce qu'il s'irrite de la liberté ; elle au contraire s'attriste encore plus qu'elle ne s'irrite de l'esclavage. Rome païenne et asservissante était insatiable; les Etats du Sud deviennent tels. Mais ils sont chrétiens, direz-vous ?— Ici je vous arrête. Un Christianisme qui ne produit pas ses fruits est une non-valeur. Mais je reviens à un sujet moins attristant.

On reconnaît dans le caractère américain du Nord : — l'esprit religieux de la race germanique, — cette énergie anglo-saxonne au point culminant, qui les laisse sans rivaux pour la force de volonté, — le talent et le fini des Français dans le domaine de l'industrie, des arts et des œuvres d'esprit. Ils ont peu produit jusqu'ici, mais on a vu ce qu'ils peuvent produire, — des génies de premier ordre. Nous leur devons les bateaux à vapeur, inventés par Fulton, le télégraphe électrique par Morse, et des prodiges mécaniques d'une portée inouïe, comme la machine à coudre et divers engins agricoles. Dans les arts on pourrait appeler leur Greenough un Michel-Ange américain. La littérature leur doit plusieurs des chefs-d'œuvre du siècle, tant dans le genre du roman, que dans celui de l'histoire : l'*Oncle Tom* a eu un succès dramatique et moral auquel rien n'a jamais pu se comparer, sauf dans un genre plus sévère, l'*Histoire de la Réformation* (1), par M. Merle d'Aubi-

(1) Cet ouvrage circule à plusieurs centaines de mille

gné. Après la Bible, ces deux ouvrages sont ceux dont il existe le plus d'exemplaires sur le globe; le sceptre de la pensée du dix-neuvième siècle a été décerné à des protestants évangéliques, à ces fermes croyants que Voltaire et Rousseau eussent méprisés, et dont le succès fait pâlir les leurs.

Les Américains étant tous élevés pour avoir une volonté, une intelligence et une conscience bien à eux, se décident individuellement dans leurs entreprises, et sont peu sous l'influence de grandes personnalités. Ils n'ont pas besoin, comme les Français, de recevoir l'impulsion, ou l'ordre d'autrui pour agir; l'esprit commun qui les anime à un moment donné, n'est pas éclos dans un cerveau unique; ils seraient mal dirigés, que la valeur de chacun et de l'ensemble n'en serait pas annulée. Il y a peu de haut et de bas dans leurs entreprises; ils savent ce qu'ils veulent et persévèrent jusqu'au bout.

Tout en rendant hommage à ce qu'il y a de bon et de grand dans la nation américaine, il serait dangereux de laisser croire que ces éloges s'adressent à tout indistinctement. La presse quotidienne est une branche peu lucrative en comparaison des autres professions, et elle est communément aux mains des moins dignes. Elle s'est développée en grande partie dans une direction fâcheuse; la popularité y est courtisée par un style ampoulé et

exemplaires dans tous les pays de race anglo-saxonne; la France seule le connaît encore peu, et pourtant il a été écrit en français!

exagéré, visant à secouer et à étourdir. — La Revue presbytérienne pour juin 1855, a signalé nettement cette décadence du goût en termes eux-mêmes un peu fleuris : « Le style de Washington « et de Hamilton n'est plus possible, dit-elle. Nos « auteurs étalent une profusion de fleurs sans « proportion avec le fruit. Ils accumulent des « masses énormes de nuages sans eau, autour « d'un soleil couchant, uniquement pour produire « un effet de couleur. Cette méthode vicieuse du « style est sans doute en partie un produit de la « vigueur exubérante d'une nation jeune, etc... » C'est un grand mal quand les couleurs des peintres d'enseignes sont préférées à celles des vrais artistes; et c'est ce qui arrive dans la littérature quotidienne courante, où le style tourmenté, excentrique, qualifié avec raison de style *volcanique*, essaye de fixer un instant l'attention du lecteur pressé et dédaigneux. Il est impossible d'éviter tout à fait cette infériorité dans la presse quotidienne; lui demander le fini serait aussi absurde que d'exiger d'un confiseur la même attention à modeler une pièce de sucrerie, que saurait donner un Canova à un marbre immortel. Il est essentiel que l'art d'écrire se relève dans cet immense monde américain, où on ne parle qu'une langue, et où on lit tellement.

La cupidité du dollar a augmenté à un degré alarmant l'ignoble *humbug*, la charlatanerie. La prépondérance des idées morales a tenté çà et là quelques spéculateurs de talent, de se vouer temporairement à leur propagation pour faire de l'ar-

gent. La vérité religieuse est le moins entachée de misères de cette sorte, mais les questions sociales et morales en souffrent. La majorité des abolitionnistes éminents, ce qui veut dire en Amérique, violents sur la question de l'esclavage, sont des gens visant à un rôle politique. La question de tempérance est dans un cas analogue, quoique moins grave; et on m'a cité quelques hommes dissolus, et d'une conversion douteuse et récente, qui donnent des *lectures* en faveur de la cause pour prélever un demi ou un quart de dollar par tête d'auditeur à l'entrée. — Dans les affaires proprement dites, l'Américain est excessivement intelligent, fin, *smart*, suivant l'expression indigène; son esprit d'entreprise a quelque chose qui répugne aux hommes d'Europe, plus conservateurs en matière de finance. Mais on fait à tort un crime au Yankee d'une audace qu'il a sucée avec le lait, et dans laquelle il ne voit rien qui sorte de l'ordinaire. Les conditions mêmes d'un continent où tout est à creér au pas de course, sont les causes de ce phénomène assez mal jugé jusqu'ici ; tandis que l'Europe, où tout est assis sur les bases d'une ancienne civilisation aristocratique, offre peu de facilités pour améliorer grandement les positions inférieures, et donne aux privilégiés de la naissance et de la fortune le conseil de peu hasarder, et de ne pas ouvrir leurs ressources par le crédit trop facilement.

L'ardeur au travail de l'Américain dépasse celle de l'Anglais. Les grands lacs où les Anglais sont sur une rive et les Yankee sur l'autre, offrent

un terme facile de comparaison. Les boutiques de Toronto, métropole canadienne de 50.000 âmes, sont toutes fermées à une heure matinale où, sur la rive opposée, la ville américaine de Buffalo a déjà toutes ses industries en mouvement. L'agriculture canadienne est arriérée en comparaison de celle des Américains. Les localités canadiennes où des Américains se sont fixés, choisissent très-fréquemment leurs maires parmi ces derniers; ils sont plus actifs que qui que ce soit. — La manière dont le Yankee traite son corps, ne lui accordant que de courts moments pour le repos et la nourriture durant le jour, effraye les étrangers.

Une tentation à l'immoralité aux Etats-Unis, c'est la mobilité de l'existence. Les conditions du pays ont amené la facilité et l'usage de changer de lieu d'établissement; et il en résulte que l'homme décrié dans un endroit, passe dans un autre où on ignore son histoire, et peut y faire de nouvelles dupes. En Europe, où l'immense majorité des hommes restent dans le lieu de leur naissance, on a davantage un caractère à soutenir, et c'est un bonheur.

Indépendamment de la spéculation proprement dite où les deux mondes se jettent avec une énergie croissante, le jeu, les paris sont fréquents dans une certaine classe d'Américains. Leur ardeur et les vices de la législation favorisent le mal. La législation anglaise sur le jeu ne valait rien quand les colonies d'Amérique y copièrent à peu près mot pour mot leurs propres décrets sur cette matière. L'étendue du mal a engagé déjà plusieurs

Etats à renforcer les pénalités contre les maisons de jeu; mais il y en a d'autres comme le Connecticut où, malgré la moralité générale, ce mal spécial va très-loin. Pour avoir ruiné une victime, l'amende est de 7 à 100 dollars, en sorte qu'elle n'éloigne pas la tentation.

La puissance de l'opinion publique n'est peut-être dans aucun pays plus forte. Avec des têtes logiques, systématiques, et des volontés de fer, cela devait être. On n'y résiste guère en face. En Europe, il y a plus de choses qui brisent cette force de l'opinion, et permettent à l'homme isolé de la braver et d'attendre un retour. Cette pression n'est presque pas un mal aux États-Unis qui manqueraient sans elle de l'unité dont une nation et un gouvernement ont besoin? De la force monarchique, les Américains n'en veulent pas. Il ne reste alors que la force de l'opinion? Seulement il ne faut pas en passer le sceptre à la légitimation de l'esclavage.

Je viens d'user de franchise, de sévérité même sur plusieurs vices de la nation américaine. Elle serait bien noire si des anges peuplaient le reste de la terre; mais dans la condition actuelle de l'humanité et avec la difficulté universellement reconnue de soulever l'être humain de ses lies, cette nation, et je parle ici du Nord que je connais, est avec une ou deux autres, en tête de ce qui se fait de mieux sur le globe.

A prendre l'ensemble, je trouve les institutions civiles et politiques des Américains, aussi supérieures à celles du Vieux-Monde, que la vapeur

de leurs railroads l'est aux *diligences* et Messageries d'Europe. Eux seuls, de toutes les races européennes qui d'un pôle à l'autre colonisent le Nouveau-Monde, ont su le conquérir rapidement par le travail. La vapeur arrive au milieu des bois; le défrichement commence par le pionnier; après s'installe la famille du colon stable, — la famille, cette institution sur laquelle tout le reste repose. L'organisation de la commune succède, puis l'église, puis l'école. Cela fait, la forêt vierge devient un pays civilisé, chrétien, jouissant de libertés que l'Européen n'aura que dans un avenir lointain, après bien des orages. — Les droits du citoyen, — la liberté du chrétien, — la sécurité de la vie, de la propriété, tout se trouve ainsi transféré comme par un coup de baguette à de riches districts, dont nous ne saurons les noms en Europe que plusieurs années après leur colonisation. Et tout cela est l'héritage du Puritain, de cet homme chrétien jusqu'à la moelle, martyr par les douleurs, saint par la foi et la vie, paisible par l'Esprit d'en haut, éclairé par un goût vif de l'instruction, héroïque par le travail et le dévouement silencieux; du Puritain qui a écrit son histoire par ses sueurs sur le sol, par son amour de la liberté dans les déserts, par ses prières humbles et ferventes vers le ciel, et par la bénédiction qui inonde à flots ses descendants, et tous ceux qu'il couvre de son ombre; du Puritain qui a fait de son nom archiprotestant et jadis persécuté et honni, celui devant lequel désormais les plus grands esprits s'inclinent et disent : A toi de *fonder* un immense empire, un monde!

C'est le premier empire qui n'ait pas été fondé par la conquête, — qui soit inattaquable chez lui, sauf par ses vices intérieurs, — et dont la capitale, la résidence du souverain ne puisse être occupée par aucune armée ennemie ; car cette capitale est partout où est son peuple, souverain lui-même d'une mer à l'autre. Empire fondé sur les vrais principes protestants, la famille, la dignité individuelle, la propriété individuelle, la liberté de conscience. Le Vieux-Monde y infiltre un mal affreux, l'esclavage ; mais ce peuple l'extirpe sur une partie de son domaine, et ne se donnera, j'espère, aucun repos qu'il ne l'ait chassé du reste. Pas une conscience qui ne soit aujourd'hui en travail à ce sujet ; le malaise est général, affreux ; excellente épreuve. Aucune des réformes qui peuvent relever la race déchue d'Adam, ou quelqu'une de ses classes souffrantes, n'est étrangère à l'Américain. La masse du peuple y arrive à une condition de bien-être et de dignité morale à laquelle l'Européen n'a jamais prétendu, car il la croit chimérique. Notre continent entier se dépouille peu à peu de ce qu'il a de bon en faveur de l'Amérique, et l'enrichit des trésors qu'il méprise. La tâche de l'Europe, celle de développer la race humaine sous toutes ses faces, sous les aspects les plus variés, une fois achevée, nous voyons ce monde si favorisé, mais toujours agité et qui n'a pu arriver à la liberté, entrer périodiquement en délire, et souffler cette parole au cœur de ses habitants : Ce que j'ai promis, l'Amérique le tient.

# CHAPITRE XI

**La Nouvelle-Angleterre. — Boston. — Les anniversaires religieux.**

Le 28 mai je me rendis de New-York à Boston par le vapeur *Bay-State* pour assister aux anniversaires. Mon hôtel, l'American-House, était un établissement patronné par les indigènes. Chaque jour, cent personnes, appelées au son grave du tam-tam, se réunissaient à dîner dans la grande salle. Le silence à table était profond ; pour accompagner les morceaux de roast-beef et les plats de toute nature, des rasades d'eau à la glace. Je n'ai jamais aperçu sur la longueur infinie de la table, une seule bouteille de vin ou de boisson *intoxicante*, enivrante ; il n'y avait pas même de carafes d'eau ; le précieux liquide *Cochitua*, nom de l'aqueduc qui fournit Boston, était offert dans des vases de porcelaine. Derrière la carte du menu du dîner on trouvait celle des vins, avec la restriction pharisaïque : « pour usage médicinal, « suivant la loi ! » Une trentaine de domestiques nous servaient avec les évolutions militaires d'usage. C'est le plus ennuyeux genre de vie auquel j'aie été soumis ; celui d'un pénitentiaire, système silencieux, n'en diffère que par l'absence de fleurs et

de cristaux sur la table. Il me fit regretter les hôtelleries et restaurants bien plus mesquins des *vieux pays*. Les indigènes avaient l'air affairé, et poureux, en un quart d'heure tout était terminé ; ils avaient « fait de la vapeur, » suivant une comparaison américaine de l'homme avec l'engin métallique.

Le premier meeting auquel j'assistai fut celui de la Société de Colonisation pour Liberia. La Société Centrale ou Américaine de Colonisation a son siége à Washington ; les plus importantes des Sociétés auxiliaires sont celles de New-York et de Boston. Le but, dit l'article deuxième, de la Société de Washington, est de « favoriser et « d'exécuter un plan pour coloniser en Afrique, ou « là où le Congrès le jugera bon, et avec leur consentement, les hommes libres de couleur vivant aux Etats-Unis. » Le nombre total de noirs envoyés à Liberia, aux frais des Sociétés, avait été de 553 seulement durant l'année, tandis que l'année antérieure il avait monté à 783. C'est que les recettes avaient faibli, par suite de la disette de l'année 1854. La belle salle du Tremont-Temple, où se tint la séance, renfermait au moins mille personnes. Cette salle fut construite en 1827 pour un théâtre. Le révérend Justin Edwards, passant alors devant cette bâtisse qu'on élevait rapidement, écrivit à un ami à New-York : « Le peuple de Dieu ne « devrait-il pas unir ses prières, pour que cette « bâtisse, au lieu d'être employée à mûrir pour leur « perdition des multitudes d'âmes, et peut-être de « nos propres parents, fût consacrée à sa gloire ? Le « Seigneur, qui doit conquérir le monde ne pour-

« rait-il pas en peu de temps prendre possession « de ce théâtre ? » Quinze ans après, ce théâtre fut converti en une église baptiste, où l'Evangile a été dès lors prêché et des anniversaires célébrés. Le président de la séance, M. William Rapes, était un homme de haute stature à cheveux crépus, teint bronzé, qui dirigea pendant plusieurs années la Société à son origine. La Société du Massachusetts, qui présentait son rapport, fournissait les données suivantes sur l'accroissement de prospérité, et sur les lois votées dans la république noire de Liberia durant l'année : — un bill du parlement de Liberia accorde à Monrovia le rang de ville, un maire et un conseil municipal ; — un géomètre est chargé de lever le plan des terres appartenant à l'Etat ; le président de la république est autorisé à importer des bêtes de trait et de charge ; — un bill ordonne la fondation d'hospices pour les pauvres, les veuves, les orphelins et les aliénés dans chaque comté ; — d'autres votent des fortifications à élever au cap Mount ; — une émission de papier-monnaie en billets de 50 sous jusqu'à 10 dollars ; — une taxe d'un dollar par gallon de vin ou de bière importé ; la vente des terres de l'Etat à un dollar l'acre le long des rivières et à un demi-dollar dans l'intérieur. Enfin Liberia se propose d'autoriser une compagnie à faire un chemin avec rails en bois, allant de certaines scieries mécaniques dans l'intérieur jusqu'à Monrovia. L'instruction est jusqu'ici remise aux mains des agents des diverses Sociétés missionnaires. Les presbytériens ont une haute école où, quinze jeunes nègres étu-

dient la grammaire grecque, traduisent Virgile, résolvent des équations algébriques et reçoivent une véritable éducation libérale. Les écoles inférieures vont parfaitement, et il y a apparence que bientôt des maîtres indigènes seront formés en nombre suffisant pour répondre à tous les besoins de la colonie.

Un orateur fit valoir l'excellence du plan de la Société, prendre des nègres méprisés et avilis, coupeurs de bois, porteurs d'eau, cireurs de bottes, barbiers, domestiques et garçons de tavernes et d'auberges, et les transporter sur le sol de leurs ancêtres, pour y devenir des hommes indépendants, des citoyens, des propriétaires et y développer des facultés comprimées par le préjugé social des blancs aux Etats-Unis. — M. Bradfood, officier de la marine de l'Etat, prit ensuite la parole : « J'ai été, dit-il, longtemps sur la côte de Liberia, et mon attente y a été dépassée. Comme Américain, je me suis senti fier de trouver une jeune et vigoureuse république soumise à des influences qui lui assurent un bel avenir. Le président de Liberia, Monsieur Roberts, homme de couleur, né en Virginie, est connu dans le pays et en Europe pour un véritable homme d'Etat et pour un magistrat intègre. Le dernier président, M. le juge Bennet, qui avait été esclave en Georgie, a montré un des caractères les plus nobles, un des esprits les plus cultivés et une persévérance des plus remarquables qu'on connaisse. J'ai assisté bien des fois aux séances des deux chambres du Congrès libérien, et j'ai été excessivement frappé

du talent des orateurs, et *de leur décorum qui se comparerait avantageusement avec celui d'autres Congrès* (*sic*). En me mêlant constamment à la population de Liberia, j'ai acquis la preuve qu'en dépit des assertions contraires, elle est heureuse et dans l'aisance. J'ai été étonné de la distance qu'il y avait entre nos habitants noirs, leurs cases dans les Etats du Sud, et ce qu'ils sont une fois établis dans leurs confortables demeures à Liberia. Monrovia est une fort jolie ville. Il n'y a pas de peuple plus moral, plus paisible, plus religieux que celui-là sur le globe entier. Durant tout le temps que j'ai été dans cette colonie, on n'y a pas vu un homme ivre, et la prison n'a renfermé que deux coupables. Il n'y a pas de pays où le culte soit si bien suivi, le repos du dimanche si respecté. La cause de la civilisation africaine n'est plus à l'état d'expérience ; soutenue par des hommes de bien, elle a recueilli la bénédiction de Dieu. » — Cette séance prouvait que la fortune sombrée de la race africaine se relevait par la grâce d'en haut. Liberia, comme république, en est à sa huitième année d'existence, et cependant elle compte plus de 150,000 habitants, dont un vingtième environ, sont des noirs émigrés des Etats-Unis et supérieurs aux indigènes en civilisation. Le climat est meurtrier pour l'homme blanc ; le peu de missionnaires et de maîtres employés là doivent être continuellement changés ou licenciés pour remettre leur santé. Mais les nègres y vivent en bonne santé ; ce pays est la forteresse que Dieu leur a donnée, et l'homme blanc ne les en dépossédera ja-

mais. Chaque année on amène de 500 à 800 nouveaux colons civilisés, dont la mortalité, pendant la période d'acclimatation, est la même que s'ils fussent restés au Canada ou dans le nord de l'Union. Ce renfort n'est rien, il est imperceptible, dira-t-on. Grande erreur!

Les Etats du nord de l'Union qui renferment aujourd'hui des habitants par millions, ont commencé plus faiblement que Liberia; plus d'un demi-siècle après la venue des Pères-Pèlerins, toutes les colonies de la Nouvelle-Angleterre ne comptaient que quatre mille âmes! Ainsi Liberia avec ses quelques mille colons venus des Etats-Unis, sans parler des indigènes, est déjà relativement en avance sur le merveilleux empire américain, et pourra devenir dans deux siècles un empire noir dont nous n'oserions rêver l'étendue aujourd'hui. Il couvrira une partie de l'Afrique.

Les millions de nègres vivant actuellement dans les Etats-Unis du Sud, reflueront sur l'Afrique par un de ces coups de vent que Dieu souffle sur les nations quand le moment est venu. Que sont les hommes pour lui ?Une menue poussière, comme dit le prophète. Il a soufflé sur l'Angleterre, sur l'Irlande, sur l'Allemagne, et des millions de ces grains de poussière vivante ont passé les mers et formé une puissante nation qui intimide déjà l'Europe.

Il y a du dévouement chez quelques Américains pour l'œuvre de Liberia; voici les recettes accusées en 1854-55 par les Sociétés principales:

Société américaine de colonisation. dollars 65,433

| | | |
|---|---|---|
| Société de New-York. . . . . . | dollars | 17,371 |
| Société du Massachusetts. . . . | » | 16,406 |

En outre, des donations pour plus de 70,000 dollars ont été faites, afin de fonder des colléges à Liberia.

Le gouvernement fédéral n'a pas encore voulu se prêter à établir une communication par la vapeur entre les deux Etats; cependant la chose est assurée pour l'avenir.

Les Bostoniens ont une idée juste des conditions auxquelles la nation américaine tout entière peut prendre une place éminente parmi les grands peuples modernes. Leurs dons volontaires pour l'avancement du Christianisme, et pour une foule d'œuvres de charité et d'instruction, sont considérables. De tous les maux de leur nation, l'esclavage du Sud les désole le plus, et chaque année ils dépensent bien de l'argent à l'attaquer ; leur seule difficulté est de ne pouvoir trouver beaucoup de côtés vulnérables. Après avoir donné de l'argent aux sociétés abolitionnistes pour leurs meetings et leurs publications, à la Société de colonisation libérienne, à une « Association missionnaire » dont les agents d'évangélisation travaillent aussi contre l'esclavage, et avoir payé des hommes de talent, venant chaque hiver de diverses parties de l'Union faire des séances à Boston contre ou pour l'esclavage, car le débat contradictoire est libéralement admis et encouragé, il ne leur reste que quelques œuvres isolées, des noirs à racheter dans quelques cas intéressants. Il est pénible de voir

l'état actuel de la question des noirs : dans le Nord et à Boston, on fait de l'*abolitionisme* une religion; dans le Sud, on y oppose une religion contraire, appelée la *pro-slavery*. Dans le Nord on veut un affranchissement immédiat et radical des noirs, au nom de principes absolus ; dans le Sud, on oppose d'autres principes absolus, qu'on traduit en lois, vouant à la condition servile les nègres et leur postérité à jamais. Le Nord profite chaque année des renforts d'Europe, trois à quatre cent mille émigrants, apportant leurs bras, et cent à deux cents millions de francs dans leur poche ; tandis que le Sud ne prend à peu près aucune part à ces bienfaits. Le mot du roi Charles-Albert en 1848 : « *L'Italia farà da se*, » se traduit, pour les Etats du Sud, par : « *Le Sud fera avec ses noirs*, » c'est-à-dire restera en arrière.

Une belle idée, pour propager l'Evangile dans les Etats du Sud, a conduit à la création d'une *Société auxiliaire du Sud*. Elle prend de l'argent des presbytériens et des congrégationalistes dans le Nord, et le remet aux comités qui s'occupent d'évangélisation dans le Sud. Un des motifs allégués, est que la « Société pour les missions intérieures» (*Home*), a beaucoup trop négligé le Sud. L'œuvre auxiliaire du Sud est nouvelle, et encore faiblement patronnée ; elle avance peu, parce qu'elle ne s'appuie que sur l'Evangile seul, et rencontre des montagnes de préjugés et d'objections très-fortes sur le terrain social. Le docteur Stiles, de New-Haven, est le principal champion de cette entreprise, à la fois chrétienne et patriotique, desti-

née à établir de nouveaux liens de bienfaisance entre les parties non sympathiques de l'Union. C'est un homme de haute taille, dont la figure très-allongée est aussi remarquable par la noblesse que par la mobilité des traits. Ses yeux ternes et affaiblis ne lui permettent presque plus de lire; mais on y voit briller des éclairs admirables, quand son grand cœur et son esprit sont touchés. Il est du Sud, par son tempérament et ses qualités. Je n'ai point entendu, aux Etats-Unis, d'orateur qui lui fût supérieur pour la grâce, le naturel, la variété de tons depuis la bonhomie jusqu'à la majesté, la puissance de fascination, et la richesse de gestes. Son défaut serait parfois dans l'exubérance de ses moyens d'action; la sobriété dans leur emploi serait pour lui comme la modestie chez les princes. — La cause que le docteur Stiles vint défendre pendant mon séjour à Boston avait d'extrêmes difficultés: persuader à des hommes libres qui payent très-cher leurs domestiques et leurs ouvriers, de donner de l'argent à des propriétaires d'esclaves pour évangéliser ces mêmes esclaves! M. Stiles procède ainsi dans ses appels au public pour la Société auxiliaire du Sud. Il rappelle que l'Evangile est le bien suprême de la race humaine pour le temps et l'éternité, et que tous les autres biens et libertés sont des colifichets passagers en comparaison.

« La Société auxiliaire du Sud, dit-il ensuite, « fondée en 1853, à New-York, par quelques « hommes, a pour but de pourvoir à l'abandon « religieux où les missions laissent cette partie

« du pays. Il y a relativement plus de ministres « de l'Evangile dans le Nord que dans le Sud, et « l'Evangile y a plus de puissance. Dans le Nord « les ministres donnent tout leur temps au minis- « tère, mais dans le Sud ils doivent souvent avoir « une industrie auxiliaire pour vivre. Le Sud a sa « population plus éparpillée que le Nord et plus « pauvre ; elle ne donne guère que le tiers de ce « que donne le Nord pour le soutien du saint mi- « nistère.

« Mais, en revanche, dit M. Stiles, la même « somme d'efforts produit plus de résultats dans le « Sud que dans le Nord ; on y reçoit l'Evangile avec « plus de promptitude et de joie. Les ministres des « quatre principales dénominations évangéliques « ont fait un quart de travail de moins au Sud « qu'au Nord, dans les cinq dernières années, et « cependant le Sud a eu 252,896 membres ajoutés « à l'Eglise, et le Nord seulement 179,556. Aussi « le Sud a donné un quart de fruits de plus, pour « récompenser un travail plus faible d'un quart ; « ce qui prouve à quel point est fausse l'opinion « répandue que le Sud est un pays maudit de Dieu « et qu'on n'y peut presque rien faire. L'explication « de ce contraste est dans une plus grande sim- « plicité et droiture au Sud : on y prêche et on « y reçoit le pur Evangile tel quel ; tandis qu'au « Nord on aime les *arts curieux ;* on perd le temps « et les âmes avec les subtilités des Swedenbor- « giens, des Spiritualistes, et avec les querelles « intérieures des dénominations.

« Le Nord peut donner 600,000 dollars à ses

« missions intérieures annuellement, et le Sud n'y « consacre que 170,000 dollars environ; mais « c'est à peu près la proportion légitime pour le « Sud, en défalquant les noirs qui ne possèdent « rien, et tenant compte de la moindre richesse « du pays. Les Eglises du Nord ont pour 45 mil- « lions de dollars de propriétés; celles du Sud pour « 14 seulement.

« En estimant en argent la valeur des esclaves « librement émancipés par les propriétaires du « Sud, et qu'ils eussent pu garder comme leur « propriété légale, on arrive à 120 millions de « dollars, somme très-supérieure à ce qui a été « fait pour la religion dans le Nord pendant le « même temps.

« Le nombre d'esclaves noirs amenés dans le « Sud à la connaissance de l'Evangile est plus fort « que le produit de toutes les missions faites chez « les païens; il a fallu pour cela que bien des « planteurs se missent à vivre, à prier et à travail- « ler de manière à se rendre dans la main de Dieu « des instruments pour le salut de beaucoup d'âmes « de leurs esclaves.

« Enfin le nombre des gens du Sud qui pen- « sent comme ceux du Nord, relativement à l'es- « clavage, augmente beaucoup. On traite mieux les « esclaves; on pourvoit à leurs besoins religieux, « en leur bâtissant des chapelles, en payant des « ministres et des évangélistes pour eux. L'obli- « gation pour le maître de donner de l'instruction « à son esclave est fortement sentie. On sait que « l'esclavage n'est que passager, et qu'il aura été

« dans la main de Dieu un moyen pour :
« bien des âmes et évangéliser les Africain
« sentiments de bienveillance entre le Nor
« Sud auront le plus heureux effet sur le s
« l'esclave. Il y a dans le Sud des homme
« gieux, des âmes pénitentes qui sont per
« entre leur intérêt d'un côté, leur conscie
« l'autre. Elles sentent le poids de leur res
« bilité et cherchent en sincérité leur voie.
« connaissent toutes les faces de la question
« apprécient les besoins plus sainement qu
« peut le faire dans le Nord, et demandent à
« frères du Nord, sympathie, encourage
« de bonnes et non de méchantes parole
« les faire avancer dans leur carrière cont
« maux de l'esclavage. Personne ne peut
« voir le bien qui résulterait d'une plus g
« charité et d'une coopération sympathiq
« regard des difficultés de position des ho
« du Sud. »

Les arguments de M. Stiles ont des ennen
légions, il va sans dire. Sans s'opposer à ce
envoie l'Evangile dans le Sud, beaucoup de
du Nord croient pouvoir s'en exempter, e
renvoient ce fardeau aux maîtres qui retien
leurs esclaves tout salaire, sauf juste la dos
liments et de vêtements nécessaire pour e
nir *la bête* en état de travailler. Ils disent
« Ces conversions plus nombreuses dans l
dont vous parlez, sont illusoires. Les Métho
les Baptistes qui y prédominent, tiennent de
des assemblées en plein air ; les prédic

échauffent les esprits, alarment brusquement les consciences, amènent les auditeurs en grand nombre à se déclarer pécheurs, et à recourir à la grâce de Jésus-Christ. Mais on reconnaît au bout de peu de temps que ces conversions sont à refaire, et souvent le même individu figure à plusieurs reprises dans les chiffres annuels de conversions.» Et il y a du vrai dans cette remarque. Surtout je dirai, qu'un Christianisme qui maintient l'esclavage de *droit divin* n'est pas franc, et que ce germe doit en ronger la vertu chez tous les maîtres qui pourraient agir autrement et faire *quelque chose* pour saper cet attentat aux droits de leurs chers frères et esclaves. Néanmoins, la cause de M. Stiles est bonne, quoiqu'elle dépasse le niveau de charité et de foi de bien des esprits ; il est heureux que l'Evangile soit prêché de toute manière !

M. Stiles est un noble cœur et un vrai chrétien. L'observateur superficiel qui voudrait voir en lui un avocat subtil des propriétaires d'esclaves se tromperait, je crois ; il n'aime pas cette institution, et il l'a prouvé par des sacrifices pécuniaires, en libérant ses propres esclaves. Il faut un courage et une charité peu ordinaires, pour venir dire à Boston, dans le centre de répulsion de l'esclavage : Quant à l'esclavage, laissez-le pour le moment, et ayez foi dans la force libératrice de l'esprit de Christ.

Il ressort des faits présentés par M. Stiles, comme de bien d'autres, que l'esclavage est une cause d'infériorité relative, permanente, pour un pays dans son ensemble. Quelques hommes y ga-

gnent, la masse y perd considérablement ; le pays est pauvre, et ne peut faire les mêmes sacrifices qu'un pays à sol libre pour tout ce qui est grand et généreux. Mais, liberté ou esclavage, le salut en Christ reste la seule chose qui réponde aux besoins des âmes ; il y a donc dans le Sud esclave, chez une minorité, autant de dispositions à embrasser la doctrine et la vie du Sauveur, que dans le Nord libre. Mais l'esclavage diminue les moyens d'évangéliser, affaiblit l'action du ministère, retient les ministres dans la pauvreté et dans une moyenne d'instruction et de lumières inférieure à celle des pays libres. Dans le champ des efforts missionnaires proprement dits au dedans, j'ai trouvé que la différence est encore plus à la défaveur du Sud, que ne l'avoue M. Stiles : le Nord y consacre plus de 600,000 dollars par an, et le Sud 200,000 seulement. Le tableau des missions extérieures offrirait les mêmes chiffres relatifs. Anticipons sur l'époque où il n'y aura plus d'esclaves dans le sud des Etats-Unis, et voyons-en quelques conséquences d'après M. Stiles :

La richesse y augmentera plus vite.

Les ministres de l'Evangile seront mieux payés, et pourront laisser de côté les métiers qui les empêchent aujourd'hui de vouer tout leur temps au bien des âmes.

Ces ministres seront plus instruits.

L'œuvre des missions faites en dehors des Eglises sera mieux soutenue, et n'aura pas une infériorité si notoire, comparée à celle des Etats libres.

L'anniversaire de la Société « Union chrétienne, néricaine et étrangère, » dont le principal but est e répandre l'Evangile parmi les catholiques, fut haussé par un discours du révérend Kirk, un des eilleurs orateurs de l'Amérique. Il posa la uestion de l'avenir du clergé romain ; et, grâce ıx coups que lui porte la diffusion du pur Evan-le, il en prédit hardiment la chute pour un venir peu éloigné.

Les anniversaires de la Société des Traités, et elle des Missions chez les païens (*Board of Com-issionners*), furent intéressants ; cependant je asse à un autre genre de réunions auxquelles eaucoup de monde se rendait chaque matin. e huit à dix heures du matin, des membres de iverses communions venaient pour entendre des rières faites par des ministres de Boston et d'au-res villes : elles étaient courtes et respiraient n profond sentiment d'unité chrétienne ; je n'ai ımais rien vu de plus vivant. Le révérend eecher, père du fameux auteur de ce nom, et ronc vigoureux de l'originalité et de la verve de oute la famille, y parut. C'est un homme vénéra-le et aimé, de près de quatre-vingts ans, qui, par es gestes et sa diction, avait l'air de peindre la ie chrétienne comme une lutte toute militaire con-re le mal ; les comparaisons belliqueuses lui sou-iaient. — Un autre ministre supplia ses auditeurs l'envisager que le plus grand mal dans les Egli-es venait des contestations, où chacun voulait ıvoir raison contre son prochain, au lieu de le gagner. — Au milieu d'une séance, un laïque d'âge

mûr se leva de son banc et dit à l'assemblée : « Un réveil s'est déclaré à Plymouth. Après des prédications nombreuses et infructueuses, durant bien des semaines, on a vu dix, puis vingt, puis quarante jeunes gens, déclarer avec larmes, à la fin des services, qu'ils voulaient connaître la voie du salut ; ils ont demandé, avec des démonstrations touchantes et même des sanglots, ce qu'ils avaient à faire. Enfin, au dernier service, j'ai assisté à un spectacle étonnant, que je ne pense plus revoir jamais. L'escalier, le vestibule, les abords de la chapelle, étaient encombrés de jeunes hommes, de femmes, criant, pleurant, et demandant à être enseignés pour se tirer des angoisses de leur conscience et pour trouver la paix. Pasteurs, anciens et laïques, nous avons eu énormément à faire, pendant ces temps de *visitation* de l'Esprit de Dieu, pour bien diriger ces âmes ! « — Cette vie, dans des Eglises sérieuses, où l'on ne vise point au dramatique et à l'effet, me fit une impression profonde ; il y avait de l'ancien Puritain dans la tenue simple, ferme et inspirée, du laïque de Plymouth. L'assemblée pria avec ferveur pour que le nombre des gens sauvés augmentât à Plymouth et dans une Eglise de Boston, également en état de réveil.

Il y a beaucoup de religion, de générosité, de patriotisme à Boston ; c'est, à quelques égards, le cerveau et la bourse de l'Union. Cependant dire que c'en est le cœur, dépasserait un peu l'impression que m'a produite cette grande et puissante cité. Le *cœur* est là, et ailleurs ; il est partout. Le juge-

ment, à Boston, y dégénère facilement en un esprit systématique, qui a l'air de travailler plus pour sa propre satisfaction que pour l'Evangile et la patrie. C'est plus une ville de province que New-York, et quoiqu'elle soit moins fatiguée et assaillie d'étrangers, elle les reçoit avec moins de libéralité et de grandeur. Le Bostonien n'est pas expansif; il a un jugement sain, mais dur comme des rouages d'acier. Jésus-Christ enfant croissait « en grâce envers Dieu et envers les hommes, » dit saint Luc. Le Yankee, qui connaît l'Evangile et qui professe d'être enfant de Dieu, ne prend guère que la moitié de l'exemple cité ; souvent il s'efforce de croître en grâce devant Dieu, mais reste stationnaire dans ses rapports avec les hommes ; une même voix, douce en priant Dieu, peut quelquefois parler rude au prochain.

La doctrine unitaire, — qui est le résidu, le *caput mortuum* du Christianisme, quand il s'évapore, un déisme philosophique, pauvre en œuvres et tenace, passif comme le déisme mahométan, dont il est le frère, malgré la diversité des noms et des usages, — avait enlacé Boston et une grande partie des Eglises du Massachusetts au commencement de ce siècle. L'Evangile et les Evangéliques ont soutenu contre cette opinion, une lutte bien difficile mêlée d'ennuis valant presque des persécutions, et ils ont regagné plus de la moitié du terrain perdu. La divinité de Christ, la justification par son sacrifice, la puissance de son Esprit, ne sont plus de vains mots pour beaucoup de chrétiens de Boston ; les œuvres des Eglises

renouvelées, sur lesquelles Dieu a soufflé, le témoignent. Mais la cause de l'unitarianisme, la mondanité et un grand développement de la richesse, continuent à y enlacer encore la plupart des heureux du siècle, et l'aristocratie de Boston leur reste acquise en majorité. Christ n'est pour ces hommes froids qu'un docteur embarrassant; ils voudraient le mettre de côté avec bonne façon, et ils trahissent leur embarras, en lui cherchant des emplois secondaires, comme de donner un nom à ses temples qu'ils appellent: Eglise du Messie, Eglise du Sauveur, etc.

Un cinquième des Eglises de Boston est *unitaire*, ou plus exactement vingt et une sur quatre-vingt-dix-sept qui y existaient en 1851. Ces Eglises, et leurs sœurs répandues principalement dans le Massachusetts, forment en Amérique un total de deux cent soixante environ, ce qui fait moins d'un pour cent de la totalité des Eglises. Quelques-unes se rapprochent de plus en plus de la doctrine évangélique; les autres s'en tiennent au pur déisme.

En dehors du paganisme, il n'y a au fond que deux grandes croyances. L'une admet la divinité de Jésus-Christ et ses conséquences, et prend la Sainte Ecriture pour une révélation : c'est celle des Pères de l'Eglise, et des réformateurs du seizième siècle, avec toutes les Eglises qui les ont suivis ; l'autre n'admet ni cette divinité, ni l'Evangile, et ce sont en réalité les déistes. La diversité des noms et les prétentions de toute nature tendent à troubler le jugement sur ces questions; mais il faut *aller au* centre des doctrines, en laissant de côté

les détails et les usages, et leur demander l'essentiel: en *qui* elles croient. A ce point de vue capital, il est impossible de ne pas faire une seule famille spirituelle, des unitaires mahométans, des unitaires dits chrétiens, et de toutes les écoles philosophiques des déistes catholiques, protestants, ou même impies comme Voltaire. Pour toutes ces classes d'hommes sans exception, un Dieu existe, et un abîme que rien ne comble, les sépare de ce Dieu; il plane au-dessus d'eux à une hauteur telle, que les uns en sont effrayés, et que les autres croient au contraire n'avoir point à s'en soucier.

Les déistes qui tremblent devant ce Dieu croient que des hommes prophètes, mais qui n'étaient cependant que des hommes, sont venus et ont parlé de sa part; ils s'efforcent de faire certaines œuvres recommandées par ces hommes exceptionnels: Mahomet pour les uns, Jésus-Christ pour les autres. La doctrine des œuvres acquiert alors une importance capitale et minutieuse, comme on peut le voir chez les casuistes mahométans et jésuitiques, aussi nombreux et aussi importants dans l'une que dans l'autre religion. D'autres déistes n'ont point peur, font peu ou point d'œuvres pieuses, et croient la distance de Dieu à eux telle, que jamais un contact redoutable ne s'établira. Mais, quoi qu'il en soit, tous ignorent ou nient le lien qui unit Dieu à l'homme, Jésus-Christ, confessé Dieu et homme par les chrétiens évangéliques.

Cette parenté fondamentale des unitaires chrétiens et des mahométans ressortait naïvement du discours du révérend Brooks, de Newport, qui a

dit dans l'anniversaire de l'Association unitaire, tenu le 21 mai à Boston, en parlant de son récent voyage dans l'Inde :

« Il est probable que l'unitarianisme a eu son « origine dans l'Inde, et nos efforts auront pour but « d'y restaurer la pureté primitive de la religion « d'Adam, et de dégager les principes cachés au « fond de l'esprit des Hindous. Cette religion est « particulièrement adaptée à la nation hindoue, à « cause de sa simplicité. Les mahométans seront « aussi nos alliés, d'une part, contre le paganisme, « et, de l'autre, contre l'erreur chrétienne et les as- « sertions d'une fausse théologie. En visitant les « écoles des autres dénominations, j'ai été pé- « niblement affecté de voir la vigilance avec la- « quelle les missionnaires étouffent les tentatives « enfantines de s'écarter de la pierre dure et des « contradictions inhérentes à la doctrine trini- « taire, pour se donner aux idées plus pures et « plus simples de l'unitarianisme. »

Les unitaires font peu d'œuvres : ils ont un missionnaire dans l'Inde, deux chez les Peaux-Rouges Chippewas, un autre sur les bords du Mississipi, et quelques agents parmi les Américains. Ils se refient beaucoup sur la tendance naturelle de tous les hommes au déisme unitaire, et tirent en effet leurs recrues et plusieurs de leurs ministres, des personnes qui abandonnent les dénominations évangéliques. Leur Revue trimestrielle est tirée à six mille exemplaires. Un écrivain d'un esprit noble et élevé, Channing, a fait leur fortune auprès des *unitaires* que l'Europe renferme en abondance,

sous le manteau des Eglises établies, catholique et protestante.

Le grand banquet offert chaque année par les laïques unitaires de Boston à leur clergé, se donnait le 30 mai; environ huit cents personnes s'y trouvaient. Un banquet ne fournit pas, en général, des discours et des expressions qu'il faille analyser avec une rigueur trop scrupuleuse; cependant l'Amérique n'a pas les boissons usitées dans la vieille Europe, et dans un banquet unitaire à l'eau pure, il ne faut pas croire à un entrain qui ôte aux orateurs leur prétention à la logique et au sérieux. Le premier discours fut d'un laïque, et renfermait des allusions et des plaisanteries très-profanes sur la Sainte-Cène. Une musique de cuivre joua ensuite un air. — Un autre laïque exprima des opinions du cléricalisme le plus serré, et quasi romain, comme par exemple, que le clergé est un ordre, un Etat; « qu'il n'est pas besoin que le « clergé soit meilleur ou pire que le peuple; mais « qu'il faut qu'il soit quelque chose de différent. » Il conclut par ce toast :

« Au clergé et aux laïques, forts parce qu'ils « sont séparés; unis, parce qu'ils sont forts! »

Le révérend Conway, de Washington, qualifia Jésus-Christ de « l'homme le plus individualiste « (*individual*), et par conséquent le plus divin qu'il « y ait eu sur la terre. » Boston fut saluée du nom de la « Jérusalem de leur foi. » Le révérend docteur Bellowes, de New-York, donna un coup de patte aux unitaires chancelants qui « jettent des regards par-« dessus la barrière, et coquettent avec ceux qui ne

« sont pas nés au dedans. » (Rires et applaudissements.) Cependant il avait avant qualifié l'unitarianisme de christianisme *libéral*, et avait appliqué l'épithète d'*illibéral* à celui des dénominations évangéliques. Le libéralisme des unitaires ne date que de l'époque où ils se sont vus en faible minorité ; du temps de leur puissance à Boston et dans le Massachusetts, non-seulement ils excluaient des emplois publics les autres croyants, mais ils leur rendaient le séjour et la vie de Boston insupportables. Des fils redisent encore ce que leurs pères évangéliques ont souffert à Boston au commencement du siècle. Une circonstance heureuse pour les unitaires, c'est la moralité personnelle qu'ils avaient héritée de leurs ancêtres, les Puritains; cette bénédiction, venant de pères évangéliques, a continué en partie sur les fils unitaires. La doctrine de ceux-ci n'a pas plus de puissance régénératrice que toute philosophie spéculative jointe à une bonne morale, empruntée à l'Evangile.

La ville de Boston, irrégulière, sinueuse, rappelle plus l'Europe que les autres cités américaines. La plus belle promenade intérieure est dominée par le *State-House*, ou palais du Gouvernement de l'Etat de Massachusetts, placé sur une petite éminence à laquelle mène un escalier monumental. C'est du siècle passé; le bon goût et le patriotisme coexistaient à l'époque où les colonies venaient de passer à l'âge de majorité politique. La salle du Sénat renferme les portraits d'anciens gouverneurs, et quelques mousquetons et tambours révolutionnaires. La salle des Représen-

tants est semi-circulaire, a une belle distribution, et doit pouvoir contenir cinq cents personnes. Un ornement de cette salle est une *morue* empaillée, qui sert, m'a-t-on dit, d'emblème à l'Etat et à la profession de beaucoup de ses habitants ; un autre ornement est l'écusson de l'Etat, sur lequel est représenté un Indien tenant un arc et une flèche. La côte du Massachusetts fut la première colonisée, dans le Nord, par des émigrants qui y arrivèrent en 1620, et son histoire est compliquée de démêlés avec les hommes rouges. Le nom de l'Etat vient d'un Sachem établi à quelques milles au sud de Boston, sur une colline. En indien, colline se disait *mas*, et comme elle avait la forme d'une pointe de flèche, ou *wetuset*, on en fit *maswetuset*. Dans la maison de ville nous visitâmes le maire, M. Smith, petit et gros gentleman, plein de gravité, à tête grise et grands cheveux crépus, aussi poli qu'un *lord* maire pourrait l'être au *vieux pays*, et je présume plus accueillant. Il me parut bien au fait de l'Europe. Plus tard j'appris qu'il était l'auteur d'un livre de voyages sur l'Orient. Il me fournit de lettres pour visiter les divers établissements publics.

L'Athenæum, près de là, est un édifice de très-bon goût renfermant les salles de lecture, la bibliothèque et les musées d'une société privée ; les galeries sont ouvertes au public. La galerie de sculpture a quelques morceaux originaux, le *Back woodsman*, ou pionnier des forêts, est en marbre et plus grand que nature. C'est Hercule devenu bûcheron, type anglais, sérieux, ma-

jestueux, brandissant sa hache et montrant comment on bâtit les villes, en Amérique, plus vite et plus sûrement qu'avec la lyre d'Amphion. — Dans la salle de peinture sont quelques bonnes toiles d'artistes français, et celles d'un peintre américain défunt; ce dernier avait un amour désordonné du grandiose, du désordonné dans la nature et l'histoire : Daniel dans le palais de Belsatzar, des scènes du Déluge, voilà les sujets que préférait ce génie tourmenté. Je regrette d'avoir oublié son nom.

L'arrangement de la bibliothèque est rendu parfait au moyen de légers escaliers et galeries en fer, permettant de circuler sans échelles roulantes devant les rayons élevés.

La Société d'Histoire, au Massachusetts, a deux salles sur la rue de Fremont, rendues vénérables par quelques pièces curieuses, plutôt vieilles qu'antiques, des tableaux noircis, et une bonne bibliothèque. Son origine date de 1794. Le nombre de ses membres est limité : *les soixante de la Société d'Histoire* du Massachusetts n'ont pas le droit d'augmenter ce nombre consacré, ou en tous cas aristocratique, et les autres amis de la science doivent écouter aux portes ou lire la trentaine de volumes publiés jusqu'ici par les soixante. C'est en contradiction avec l'esprit du pays qui n'est pas consulté dans cet arrangement auquel préside quelque vieux parchemin.

Le bâtiment des Missions de la *Société Américaine Board*, est une grande chose. Près de sept cents employés de missions, répandus dans le

monde païen, 25 millions de pages à imprimer par an et un budget d'un million et demi de francs, cela ne peut marcher qu'avec un état major et un développement administratif considérables. Une armée qui combat avec l'Evangile et pour le bien de tous les hommes, n'étale pas des trophées de canons ou de drapeaux ennemis ; ses victoires sont spirituelles ; elles renversent les montagnes de la superstition et la tyrannie de la chair sur l'esprit. Mais n'y a-t-il aucune trace visible de victoire ? En voici dans ce musée d'idoles en bronze, en ivoire, en fer, en porcelaine, en bois peint ou brut, en pierre et en coquilles, monstres grands et petits, qu'on adorait dans l'Inde, dans les îles du grand Océan, en Chine et en Afrique. Que de patience et d'héroïsme, de douceur et d'audace, d'affection et de puissance de l'esprit de Dieu, il a fallu pour arracher à un chef, à une tribu, à un bonze, à un mandarin, à un sauvage ou à un Chinois vêtu de soie, l'une de ces petites figures hideuses où je n'ai que le temps de jeter un regard en courant. Quelques-unes ne sont point précisément laides ; ce sont des images de saints, des bustes de Pie IX, des figures d'anges adorés dans l'Inde, tout cela au grand déshonneur du Dieu du ciel et de la terre qu'annonçait saint Paul aux Athéniens, à ces hommes, « qui en toutes choses étaient pour « ainsi dire dévots jusqu'à l'excès. »

Le Muséum de Boston est un palais décoré extérieurement de drapeaux et autres simagrées, dont le premier résultat est de charmer la foule et de faire reculer les personnes de sens. Cependant,

après avoir passé plusieurs fois devant cette façade, encombrée de clinquant, laissons-nous tenter une fois d'en franchir le seuil, en acquittant la taxe de vingt-cinq sous. Une salle à deux étages, avec galeries supportées par des colonnes formant des cabinets de curiosités dans les entre-colonnements, est le vase du Musée. Les collections se composent :

D'idoles de divers peuples ; toutes les dégénérescences de la figure humaine, caricatures odieuses de ce type si noble. Cette collection ne vaut pas celle de la maison des Missions. Une idole asiatique en bois noir fume une pipe du même bois ;

De souliers et chapeaux de toutes les nations, modes des deux derniers siècles, talons d'une hauteur extravagante. La collection des vêtements portés dans un seul pays pendant plusieurs siècles serait intéressante, mais la richesse ici ne va pas si loin ;

De momies du Pérou, moins bien préparées et conservées que celles d'Egypte.

D'armures des insulaires du grand Océan ; cuirasses en écorce de cocotier ;

De portraits des présidents des Etats-Unis qui garnissent la paroi. Les physionomies des anciens présidents paraissent plus fines, plus aristocratiques que celles des derniers ; je ne parle qu'en général et désire ne nommer personne ;

D'un traîneau d'Esquimaux attelé de chiens empaillés.

D'une collection de statues de cire étonnantes

et repoussantes. Parmi ces cadavres ayant les couleurs de la vie, sont quelques déplorables caricatures en pied, des fondateurs de l'Indépendance.

J'omets beaucoup d'objets d'art, des collections d'animaux empaillés et des squelettes. Il y a çà et là des pièces intéressantes, des spécimens d'espèces indigènes fort curieuses; mais la classification est défectueuse. Les musées américains sont dans l'enfance, et les spécialités n'existent pas. Ils tiennent tous du Barnum, entremêlant l'art, les oripeaux, et les pièces d'histoire naturelle.

La prison du Comté, près du pont de Cambridge, est un édifice en granit, avec des fenêtres grandes comme celles d'une cathédrale, et sans barreaux de fer. J'ai été fort surpris d'un aspect si peu prison; mais en Amérique il y a tant de choses dont l'originalité déroute les idées d'Europe! Nous traversâmes le logement confortable du directeur, qui ouvrit ensuite une lourde porte et nous introduisit dans une rotonde immense, planchéiée en tôle et vide, ayant ces fenêtres qui m'avaient étonné. Des gens de service, des prisonniers la plupart, se promenaient dans cette enceinte grande comme une église. De la rotonde rayonnaient différentes ailes, formant la prison proprement dite. Comment en donner une idée exacte? Qu'on se figure plusieurs prisons carrées et indépendantes, avec quatre étages de cellules, lesquelles ont chacune extérieurement, non pas une fenêtre, mais une porte ouverte dans le mur. En dehors, des escaliers et des galeries en fer sont disposés pour arriver aux divers étages de cellules.

Enfin, qu'on emboîte chacune de ces prisons dans un autre édifice plus grand, et qu'on mette un toit unique sur les deux : — quelque chose comme une caisse, qu'on ferait entrer dans une autre caisse, laissant un jeu au couloir entre leurs parois, — et on aura le plan des ailes de la prison de Boston. Il y a plusieurs ailes bâties sur ce principe, et aboutissant toutes à la rotonde centrale, d'où l'on peut surveiller l'ensemble. Cela paraît très-ingénieux, mais en réalité on est convenu aujourd'hui qu'il manque à cet établissement l'essentiel : les détenus travaillent peu et mal, et meurent d'oisiveté et d'ennui dans leurs cellules. A Albany, deux cents et quelques prisonniers travaillent pour 15,000 dollars par an ; ici il y a du double au triple de prisonniers, qui pourraient gagner 40,000 dollars, tandis qu'il faut prendre cette somme dans la poche du public pour nourrir la tribu félonne.

Les citoyens de Boston m'ont paru avoir la tendance républicaine très-prononcée. Ils aiment la politique et traitent avec une vivacité extrême les questions sociales. La population et la richesse, dont le recensement a été fait cette année, donnent pour la ville sans les faubourgs, 162,629 habitants et 242,349,200 dollars de propriétés soumises aux taxes ; comme l'évaluation financière est généralement moitié de la réalité, on dit que les Bostoniens ont 500 millions de dollars de propriétés, ce qui fait 15,000 francs par tête, et les met au premier rang de la richesse sur le globe, sans en excepter les villes de l'Angleterre.

FIN DU TOME PREMIER.

# TABLE

| Chapitres. | | Pages. |
|---|---|---|
| | Introduction. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | I |
| I. | Journal de la traversée . . . . . . . . . . . . . . | 1 |
| II. | Arrivée à Boston. — Première vue de New-York. — Yonkers. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 23 |
| III. | Excursions aux environs de New-York. — La Baby Show et Barnum. — La Rachel . . . . . . . . | 59 |
| IV. | Vraie catholicité de la religion aux États-Unis. — Société Biblique. — Société des Traités. — Union des Écoles du Dimanche. . . . . . . . . . . . | |
| V. | Première vue sur le système des Églises aux États-Unis . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 108 |
| VI. | Voyage dans l'État de New-York. — North River. Albany. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 129 |
| VII. | Continuation du voyage. — Saratoga, Troy, Buffalo, Niagara. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 157 |
| VIII. | Chicago. — Saint-Louis et l'Ouest. . . . . . . . | 185 |
| IX. | Le Mississipi, l'Ohio, Cincinnati . . . . . . . . . | 227 |
| X. | Le climat. — La santé. — Le caractère américain. État social. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 259 |
| XI. | La Nouvelle-Angleterre. — Boston. — Les anniversaires religieux. . . . . . . . . . . . . . | 299 |

